NUMÉRO 1059 1er NOVEMBRE 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

La Mettrie et « l'Homme-machine », par Hubert Fabureau. — *Au Mercure de France.*

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif (provisoire)

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.600 fr.	2.000 fr.
6 mois	850 fr.	1.100 fr.

LE NUMÉRO : 160 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

ÉCRIT A DOUZE ANS

par ALFRED JARRY

Alfred Jarry avait douze ans — disons, pour être juste, un peu moins de treize ans — quand il écrivit les divers actes et anecdotes en vers que l'on va lire. Il était alors en quatrième du lycée de Saint-Brieuc, et l'année scolaire touchait à sa fin. Plus brillant élève que bon élève, il allait remporter, au palmarès 1885-1886 (ces renseignements nous sont aimablement communiqués par M. Paul Henriet, proviseur de l'actuel lycée Anatole Le Braz), le premier accessit d'excellence, le premier prix de version latine, le premier prix de thème latin, le premier prix de langue anglaise et le premier prix de lecture et récitation. En ce qui concerne la composition française, il lui fallait se contenter du deuxième prix — ce dont il se consolait, semble-t-il, en projetant un recueil de *Comédies en vers*, avec illustrations de l'auteur, par A. Jarry. Imitées le plus souvent de Florian, ces comédies évoquent, comme il est dit dans *Faustroll*, « le billet de loterie de Scapin ». Elles alternent avec des poésies visiblement influencées, quant à la forme, par *Les Djinns* de Victor Hugo, et par les dizains de François Coppée. Mais ce ne sont pas ces textes, d'une « technicité » déjà bien remarquable, qui ont retenu notre choix. Plus naïves et, partant, plus savoureuses, les pièces que nous produisons sont aussi les plus originales. Elles constituent, en quelque sorte, le cycle *Saint-Brieuc des choux*. Citoyen d'adoption de cette ville (il résida au 12, boulevard Charner, de 1879 à 1888, en compagnie de sa mère qui ne se séparait pas volontiers de lui), le jeune Alfred Jarry exerce son talent de caricaturiste sur ses condisciples (Roupias, Pasfort, Pigeaux, etc.); sur Sicca, ou Crotte-Sèche, surveillant général du lycée; sur le chiffonnier Célestin; et enfin, sur les

compagnons de la Pompe Rouget, qui devaient lui inspirer — nous n'en dirons pas plus aujourd'hui — les maîtres thèmes d'*Ubu Roi.* — M. S.

ANECDOTE

Un soir d'été, Roupias allait, se promenant,
Voir si ses choux poussaient, et, tout en fredonnant,
Il frappait d'un bâton la tenture moisie,
Lézardant sans le voir la vieille boiserie.
Un nuage en sortit, et des chauves-souris
Volèrent, remplissant l'espace de leurs cris.
L'une d'elles tomba, qui sortait de l'entaille
Ouverte par Roupias. Roupias prit une paille,
La lui mit dans les dents. La bête dut serrer,
Car elle resta prise. Il alla l'enterrer.

Mai 1886.

SAINT-BRIEUC DES CHOUX

A Saint-Brieuc des Choux tout est plus ou moins bête,
Et les bons habitants ont tous perdu la tête.
À deux lieues est la mer, à deux pas les fumiers,
Et, du matin au soir, d'innombrables pompiers
Promènent en tous lieux leur pompe brevetée...
Grâce à Rouget, pourtant, l'odeur est supportée.
Parlons donc du lycée! Au premier rang, les pions.
Combien dit-on contre eux de malédictions!
Quand le méchant Sicca, d'une voix bien revêche,
Gronde, l'un après l'autre, et la Tête-de-Seiche,
Autrement dit Roupias, et son ami Pasfort.
Pasfort s'en gêne peu : pas plus mal il n'en dort.
Mais il n'est plus ici : laissons donc cet élève.
De Célestin dans l'air parfois la voix s'élève,
Qui vous hurle bien fort, avec des yeux grognons,
Tandis que les gamins lui jettent des trognons :
« J'ai des papiers de toute espèce;
J'en ai de propres, de rouillés;
A bien bas prix je vous les laisse;
Je vous en prie, achetez-les. »

Les jours d'inspection, toujours monsieur l'Estime
Et l'examinateur vous font un bien grand crime
De ne pouvoir leur dire (oh! sans les agacer!)
Ce qu'est le radical, mais il faut les laisser.
Ce qui me plaît le plus, c'est pendant les vacances,
D'aller me promener, mais non d'aller aux danses;
Et, si vous m'en croyez, répétez avec nous :
« Ah! quel triste pays que Saint-Brieuc des Choux! »

Mai 1886.

LES ŒUFS DE CELESTIN

Un beau jour, Célestin, besace sur le dos,
Ramenait des papiers qu'il trouvait des plus beaux.
Voyant un petit sac, il ouvre fort la bouche,
Ecarquille les yeux, se baisse et puis le touche.
« Des corps à peu près ronds, dans du papier glissés,
Qu'est-ce? » dit Célestin, et ses doigts avancés,
Puis avancés encor, tâtaient avecque crainte.
Un bruit se fit : cric-crac! Il vit sa main bien peinte,
Couverte d'un enduit tout jaune et tout visqueux.
Célestin s'aperçut que... que c'étaient des œufs.

16 juin 1886.

LE RAT

Roupias Tête-de-Seiche, un jour se promenant,
Rencontra Célestin marchant le nez au vent.
Pour lui montrer comment il se sert de sa fronde,
D'abord il va chercher une pierre bien ronde.
Lance-pierre à la main, cherchant un chien, un chat,
Roupias Tête-de-Seiche aperçut un gros rat.
Un chien l'avait mordu. Des tremblements risibles
Entremêlés parfois de soubresauts terribles,
Tel était son état. En le voyant, Roupias
Crut le voir en ribote et poussa des : hélas!
Si forts et si vibrants que les vitres tremblèrent,
Que les pattes du rat encor mieux s'agitèrent...
Et Roupias médita philosophiquement.

Il y serait encor, si deux chats accourant
N'eussent interrompu, par des coups sur la tête,
Et la Tête-de-Seiche et la souffrante bête,
Egratignant Roupias en lacérant le rat,
Et les laissant griffés par l'un et l'autre chat.

17 juin 1886.

SICCA PROFESSEUR

(fragment)

LORD STICKMAN

Ecoutez-moi, teacher. Les gens ils m'avaient dit
Que vos lessons étaient pour savoir ce qu'on fit.
Je venais donc, teacher, for lé littérature.
Mon grande quality, mon tête il n'est pas dure.
Je voulais bien, also, que je fusse orateur
Et tout aussi savant qu'un ancien rhéteur.
Il faut que vô m'apprenne à déclamer des proses
Et des verss; en un mot, tioutes sortes de choses.
Voilà, voillà porquoi jé viens en lé maison.

SICCA

Désirez-vous, mylord, commencer la leçon?

LORD STICKMAN

Je volais beaucoup fort.

SICCA

Dans la littérature
La langue que l'on parle...

LORD STICKMAN

est douce et very pure.
A propos, dear teacher, je voudrais bien savoir
Lé dancing et le chant...

SICCA

Mylord, il va falloir,
Pour avoir mon estime, apprendre bien la danse;
Mais quelquefois pourtant par le chant l'on commence.
Pour montrer votre voix, chantez quelque morceau.

LORD STICKMAN

Oh! yes! Jé vais chanter something de bien beau...

22 juin 1886.

PIGEAUX QUI, etc.

C'est cette après-midi que Pigeaux constipé
Alla dans un massif...
De sur son canapé,
Le proviseur crut voir agiter le branchage.
Chaque élève, en passant, soulevait le feuillage,
Car on désirait voir quel était l'insolent
Qui... vous savez le reste. En ce terrible instant,
Le proviseur se dresse, et, d'un geste superbe,
Montrant le délinquant qui se cachait dans l'herbe :
« Sortez! Vous refusez? Sortez! dis-je, à l'instant.
Misérable coquin! Misérable impudent!
Vous refusez encor? C'est bien! Mais, sur un signe,
Je vous fais extirper, et, dans mon cabinet... »
Pigeaux s'exhibe et dit : « C'est moi! » Comme on riait!

26 juin 1886.

ROUPIAS
TETE-DE-SEICHE

Si vous voulez vous amuser,
Vous écrivez, sans vous presser,
D'abord le mot *ruis*; ensuite
O pater, mais non à la suite.
Vous biffez *ter*, et puis vous épelez :
RUIS, ainsi qu'OPA, que vous intercalez.

Personnages

PASFORT, ROUPIAS *lycéens.*
LE PORTIER, *déguisé en tambour de ville.*
SICCA *(Crotte-Sèche), surveillant général.*
LA PORTIÈRE.

La scène se passe à Saint-Brieuc-des-choux.

ACTE Ier

(Le théâtre représente le séquestre.)

SCENE I

ROUPIAS, SICCA, *portant un gros paquet de lettres de retenue.*

SICCA

Oui, c'est ce soir, mon cher Tête-de-Seiche,
Qu'en retenue il faut que vous veniez,
Car, puisque vous trouvez mon air revêche,
Il faut qu'il soit comme vous le trouvez.

ROUPIAS

Ffoui!

SICCA

Je vous expédie à l'instant votre lettre.
Restez ici, Roupias.
(Il sort et ferme la porte à double tour.)

SCENE II

ROUPIAS

Ouvrons donc la fenêtre.
(Il l'ouvre et monte sur le balcon.)
Sautons!
(Il prend son élan.)

SICCA *(en dehors de la fenêtre de l'étage supérieur.)*
Ah! vous voulez sauter! Mais halte-là!
(Il lui vide un seau d'eau sur la tête.)

ROUPIAS *(rentrant furieux).*
Vous m'arrosez comme cela!
Ah! vous allez voir ça, monseigneur Crotte-Sèche!
(On frappe.)
Tiens! on frappe.

PASFORT *(en dehors)*
Est-ce ici qu'est la Tête-de-Seiche?

ROUPIAS

Oui.

PASFORT

La porte est fermée!

ROUPIAS

Enfonce!

PASFORT

Enfonçons donc!
Une, deux, trois

(Il enfonce la porte.)

C'est fait!

SCENE III

PASFORT, ROUPIAS

ROUPIAS

Ma foi, je ne vis onc
Un cerveau plus fertile en tours de toutes sortes.

PASFORT

Bah! la belle malice! Enfoncer une porte!
Enfin, mon cher Roupias, que fais-tu donc ici?

ROUPIAS

Monsieur Sicca m'a dit : « Traduisez-moi ceci. »
(Il lui donne un livre.)

PASFORT *(lisant le titre.)*

« Virgile, l'Enéide. » Eh! mais, c'est incroyable!
Même quand au séquestre on se trouve bloqué,
Il faut que l'on traduise un bouquin vénérable,
Il est vrai, mais aussi qui vous rend tout toqué.
Déchirons-le, veux-tu?

ROUPIAS

Ma foi, cela m'oblige.
(Ils déchirent le livre.)

Et ce monsieur Sicca?

PASFORT

Traite-le en homme-lige;
Mets-le vite à la porte, et, s'il veut se montrer,
Jette-lui de ma part au nez cet encrier.
A propos, mon ami, j'ai fait ton horoscope :
En rêve je t'ai vu...

ROUPIAS *(riant)*

Plus sage qu'un vieux pope?

PASFORT

Non, mais dans un espace au bittus accourci,
Au plus profond des airs, vois-tu, j'ai lu ceci :

(Il déroule une pancarte ainsi conçue :)

A LA TETE DE SEICHE
ROUPIAS JEUNE
EX-COCHER
HORLOGER
EN VIEUX

(Fin du Ier acte.)

ACTE II

Mon *premier* est une pièce d'argent
Dont on se sert surtout dans l'Indoustan.
Les gens bien enrhumés en savent l'homonyme,
Qui n'en est pas du tout le synonyme.
Vous deviez avoir remarqué
Mon *second*, quand vous jouiez au piquet.
Bien souvent au lycée
Mon *tout* se montre avec sa figure encrassée.
Souvent on se trompa
Lorsque l'on confondit le jeune et son papa.

SCENE I

(Une place publique. A droite, la maison de Sicca. A gauche, une boutique ayant pour enseigne la pancarte du Ier acte. Deux ans se sont écoulés depuis le Ier acte.)

PASFORT, ROUPIAS *(en cocher, un fouet à la main.)*

PASFORT, *au public.*

Oui, messieurs, ce Roupias en a perdu la tête :
Depuis mon horoscope, il est devenu bête!...

ROUPIAS

Bête! ah! mais non, messieurs.
Mon ambition, c'est d'être horloger en vieux.
Il faut être cocher : c'est tout ce qu'il m'importe.

(*Inachevé.*)

L'ENFER

Les diables étaient là. Pluton, sur un grand trône,
Le sceptre dans la main, une rouge couronne
De sang cerclant son front, attendait des damnés,
Et quand ils paraissaient, par un diable amenés,
Il les poussait du pied, et, d'une mine altière,
Il les précipitait jusque dans la chaudière.
De simples criminels, obscurément maudits,
Avaient dans le brasier expié leurs délits
Quand la cloche tinta. Quelques maîtres d'étude
Imploraient les démons. Avec un geste rude
Le démon Asmodée en avait saisi deux.
Il les martyrisait, et d'un bras furieux,
De sa fourche il lardait, il lardait sans relâche.
L'un des deux cependant, et c'était le plus lâche,
Disait en larmoyant : « Vous aurez ce que j'ai
Et ce que je n'ai pas... » Asmodée enragé
Lardait, lardait toujours. Enfin, avec colère,
Il jeta le pion dans l'immense chaudière.
Une seconde fois l'on entendit le glas,
Et l'on vit s'avancer, en poussant des Hélas!
Un élève tremblant, se soutenant à peine,
Et qu'un démon frappait d'un fanon de baleine.
Il pleurait, criant grâce! En cet affreux moment,
Son bourreau le poussa dans le gouffre fumant.
L'élève et le pion y brûlèrent ensemble.
Pluton sourit et dit : « Hé! Minos! que t'en semble? »

Juin 1886.

L'ANTLIADE

Le jour était fini. Rouget pose sa lance,
Et, comme il veut parler, il se lève et s'avance.
Debout sur l'Antlium, sublime invention :
« Braves amis, dit-il, ce n'est point fiction,
« Mais le jaloux Ratpias veut détruire notre œuvre.
« Ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommé pieuvre,
« Bédouin, Tête-de-Seiche! Il mérite ces noms :
« Il nous insulte, et puis nous tourne les talons.
« Allons d'abord dormir. Quand paraîtra la lune,
« Il verra, le coquin! ce que peut ma rancune! »
Il dit, et, descendant, il appelle Pigeaux,
Et celui-ci ramasse avec soin les tuyaux.
Nez-de-Tabac les lustre et les polit encore;
Le grand Pet-Sec dévisse un robinet qu'il dore,
Tant il aime sa pompe.
En cet instant, Sicca
Passa dans le lointain. Nul ne le remarqua.
Dans un quart d'heure au plus, on allait voir la lune :
Rouget fourbit sa lance achetée à Béthune (1).
Quand la lune parut, la lance se leva (2) *:*
On pompa sur Sicca qui vite s'esquiva.
Les Antliatores, saisissant tous leurs armes,
Partirent au galop (3), *non sans verser des larmes.*
Ces pauvres pompiers-là ne pensaient qu'effrayés
A livrer des combats sans être plus payés.

. . . .
. . . .

Dans le camp de Sicca chaque voix élevée
Demandait de pensums générale levée.
Et Sicca l'acorda. S'armant de gros bouquins,
Barbouillés de fuchsine, ayant l'air d'arlequins,
La culotte en lambeaux et les mains d'encre noires,
Les écoliers s'en vont avec des écritoires,
Pour arroser Rouget, Nez-de-Tabac, Pigeaux,

(1) Ville fameuse par ses ustensiles de vidange.
(2) Sa lance était le tube de fer qui terminait les tuyaux de la pompe.
(3) Sur les chevaux attelés aux pompes. [*Notes de Jarry.*]

Et puis pour bien noircir la pompe et ses tuyaux.

. . . .

. . . .

Sur le mont Cadichon eut lieu cette rencontre.
Partagés en deux camps, l'un pour et l'autre contre,
Il ouvre l'Antlium, et pompe de son mieux.
Ecoliers et pompiers en vinrent vite aux mains.
Le signal fut donné.
Chacun des lycéens
Balança quelque temps son énorme écritoire,
Visant le grand Rouget. Barbouillé d'encre noire,
Il ouvre l'Antlium, et pompe de son mieux.
Et toi, grand Ratpias, atteint entre les yeux,
Tu roules sur le dos en appelant à l'aide.
Heureusement ton mal n'était pas sans remède.
Les Antliatores, commandés par Pigeaux,
Agitaient de plus belle et pompes et tuyaux.
Les jets de l'Antlium, les gouttes d'encre noire
Diapraient tout le monde comme un voile de moire...
Enfin, les deux partis, épuisés et vaincus,
Se dirent que jamais ils ne se battraient plus.

22 juin 1886.

ACROSTICHE

P*ompe Rouget! quel instrument utile!*
O*n la voit bien, avec ses lourds tuyaux,*
M*archant par les champs, pompant par la ville;*
P*ompant fort bien (pomper, c'est difficile),*
E*nfin s'avance un pompier : c'est PIGEAUX.*

(Au verso de la troisième page du précédent.)

LE CHŒUR ET LE TAUROBOLE

Au milieu de l'orchestre, un grand homme est debout,
Armé d'un instrument qu'il soutient par un bout.
Quatre premiers pompeurs, à genoux sur la terre,
Soufflent avec furie, et le bruit du tonnerre
Ne pourrait dominer le grondement affreux
Qui sort en mugissant du vaste taurobole;

Et le cinquième chantre, au bras officieux,
Fait mouvoir un soufflet dont chaque parabole,
Lançant un torrent d'air, parvient jusqu'à l'objet,
Jusqu'à l'orgue placé dans la pompe Rouget.
Douze seconds pompeurs, et Tablette à leur tête,
Chantent le chant d'Estime et terminent la fête.

24 juillet 1886.

LE RENDEZ-VOUS DE LA GRAND'BUZE

par JACQUES PERRET

Quarante kilomètres de chemin dur nous séparaient du col de la Grand Buze et les heures semblaient comptées. Pour rejoindre à temps les copains, pour gagner de vitesse les colonnes allemandes qui s'épanchaient dans les vallées, Tabaraud inventa des raccourcis et nous y entraîna sans sourciller, car il avait disait-il, une boussole dans la tête. Plutôt désorienté de nature, je suis toujours prêt à croire les gens qui se targuent d'une boussole dans la tête. Ils m'ont souvent déçu. Vous savez aussi bien que moi à quel point ces créatures exceptionnelles sont têtues et susceptibles dès qu'il s'agit du fonctionnement de leur organe mystérieux. Si, par hasard, elles ont appris, en plus, à se servir d'une boussole dans le creux de la main, elles en profitent pour adjoindre aux données immédiates de leur instinct des méthodes d'égarement scientifiques, et il n'y a plus moyen de s'en tirer. Tous les chefs de section que j'ai connus, y compris ceux qui vasouillent jusqu'à l'aurore pour trouver la sortie du quartier réservé ou qui vont se paumer dans les barbelés d'en face, tous m'en ont imposé avec leur sens de l'orientation. J'ai même connu un adjudant, crème des hommes par ailleurs, qui entortillait à plaisir les points cardinaux pour mieux nous démontrer qu'il avait bien une cervelle de pigeon et la patrouille tournait en rond et zigzaguait toute la nuit jusqu'au moment où notre guide en perdition saluait le point du jour d'une voix triomphale en disant : je savais bien qu'on se trompait!

Tant pis, je m'y laisse toujours prendre. Autant il me semblerait bizarre et même inquiétant qu'un général d'armée, pour faire manœuvrer vingt mille hommes, s'en tînt au pifomètre, autant il m'est réconfortant de voir au sein des forêts s'éveiller dans le sous-off un flair de pithécanthrope. Funeste illusion; le pithécanthrope, à mon avis, se gourait aussi bien dans ses forêts profondes qu'un agent du métro dans les bois de Meudon. Nous prêtons volontiers à l'homme primitif des instincts de bête sauvage et c'est pure médisance. Il m'est arrivé naguère d'aller à la chasse au pécari avec un Indien tout ce qu'on peut imaginer de plus préhistorique et il s'est longuement perdu sur le chemin du retour. Il m'a même dit que c'était la faute des petits nains des bois qui avaient embrouillé les signes. Non seulement j'en déduis qu'èrrer est dans la nature de l'homme mais que s'en disculper est un vieux souci. Pour trouver le chemin de la caverne nous avons, Dieu merci, toujours tâtonné un peu et les certitudes ennuyeuses de l'insecte nous furent épargnées de tout temps; pourvu que ça dure. Toujours est-il que le civilisé qui affecte un penchant nostalgique pour le bestial ancêtre, c'est un malappris doublé d'un jobard qui se met le doigt dans l'œil.

Donc Tabaraud inventa des raccourcis et nous y entraîna sans sourciller. Je dois avouer que, pour l'orientation, Tabaraud était mieux doué que la plupart de ses pareils; reportés sur la carte ses raccourcis instinctifs n'ont pas tellement allongé la route normale. Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas pris le maquis pour arpenter les grands chemins et il fallait bien se dire que le moral de l'ennemi était surtout impressionné par notre science innée de la montagne et de ses replis. Ainsi nous cafouillâmes une partie de la nuit. Le barda nous gênait énormément, surtout le poids des munitions coltinées sur l'épaule en ballots de fortune et l'armement en pagaye qui sans cesse nous revirait sur le ventre ou battait les genoux. Tout cela exaspérait notre impatience d'arriver sans retard au rendez-vous stratégique des maquis en retraite, comme dans le rêve bien connu où

l'extrême urgence de courir est bêtement freinée par une grotesque impotence et la trahison d'un pantalon qui vous retombe sur les chevilles.

En un mot, pensez-vous, on ne se débinait pas aussi vite qu'on eût souhaité le faire. Bon, si vous voulez, il y avait un peu de ça, mais, bien franchement, nous n'avions pas les flubbes et je trouve écœurant et malhonnête, à la fin, de tout noircir par système. La vraie fuite, je sais ce que c'est, on ne la reconnaît pas seulement à la direction de la course et à la vitesse, mais à des sensations précises comme le cœur qui s'allonge en poire, les intestins qui se ratatinent en pelote et une espèce d'angoisse médullaire qui vous plaque la peau du dos entre les omoplates. Non, ce jour-là, cette nuit-là, personne ne croyait encore chercher le salut dans la fuite, au contraire : nous devancions l'ennemi en quelque sorte, nous volions aux derniers exploits pour ainsi dire, et si quelque feu nous ardait au cul, il en brûlait aussi dans les régions plus nobles. Le héros et le pétochard font en nous, parfois, d'étranges cuisines. A vrai dire nous étions principalement excités par l'idée de rejoindre le gros des copains parce que la guerilla, c'est bien joli, les coups de feu solitaires dans les défilés farouches, c'est très utile, mais tout cela reste un peu anecdotique et particulier; les Français ne sont pas aussi individualistes qu'on le dit et de temps en temps ils aiment bien se sentir les coudes ainsi qu'en témoigne leur goût très ancien pour les charges de cavalerie et les formations en carré. Nous pensions enfin nous offrir le petit peu de prouesse qui nous semblait dû, considérant aussi que plus nombreux sont les héros, plus légère est la quote-part d'héroïsme. Toutes ces choses au demeurant s'inscrivaient dans la bonne continuation souhaitée par Mme Quatremère. « Adieu et bonne continuation », avait dit la chère dame tandis que la section quittait son village sans y laisser le souvenir de guerriers invincibles. Son vœu était toute bienveillance mais elle n'en distinguait pas l'ambiguïté et, à vrai dire, j'ignore encore si la continuation fut bonne ou mauvaise.

★

Avant l'aube, comme nous traversions un petit bois de bouleaux, le coup de pompe nous saisit et la section s'écroula silencieusement dans ses bagages pour ronfler deux petites heures sur la pierraille. Ramos était près de moi, adossé contre un arbre au milieu de son fourniment et le seul peut-être à ne pas s'allonger pour dormir. C'était là pour le moins sa troisième nuit d'insomnie et j'avais l'impression qu'il s'appliquait à veiller, zèle irritant.

— Dors donc, imbécile.

Il me répondit par un murmure confus de basse chuintante où il était question, entre autres, des mauvais coups toujours traînant dans le ciel et prêts à fondre sur quarante hommes endormis sans veilleurs, « quarante pèdezouilles à la merci d'une belle étoile qui s'en balance astronomiquement ». Sa langue trébucha sur l'adverbe, mais il le répéta avec un soin méticuleux comme pour décortiquer l'infini de ses gênantes syllabes. Ce doit être à ce moment-là que je piquai dans le sommeil, irrésistiblement, la tête sous la veste. Mais lui, factionnaire opiniâtre aux confins de la nuit, guetteur d'absolu, sentinelle de soi-même importune aux prochains, me secoua doucement pour me susurrer encore un dernier mot, presque à l'oreille, comme un mot de ralliement :

— La terre, il faut veiller dessus et dormir dessous.

— Tu me fais suer.

D'habitude j'étais beaucoup plus compréhensif, mais je ne pouvais savoir que Ramos allait bientôt finir ici-bas son tour de veille et qu'on n'entendrait plus sa voix de camelot mystique interroger sans cesse et prodiguer les réponses. Quand on vit avec les gens il est difficile, et même peu souhaitable, de les traiter prématurément avec les égards du souvenir; on prend malgré soi des précautions contre les défaillances toujours possibles du champion qui n'a pas fini sa course. Maintenant je peux y aller,

je me dis que le mort explique le vif, je rassemble mes croquis et je fais le portrait de Ramos, non seulement comme je l'ai vu mais comme je le révois.

S'il avait pu savoir comment je parlerais de lui, sans doute aurait-il cru que je le mettais en boîte. S'il m'écoute aujourd'hui, sachant enfin lui-même ce qu'il était ici-bas, il me dirait peut-être : « Vous avez entrevu quelque chose, mais c'était bien mieux que ça. » Le Ramos que je vous présente est celui que j'ai vu, celui que j'ai deviné, celui que je trouve. Le portrait n'est peut-être pas absolument ressemblant, mais il est à mes yeux fidèle et je n'ai pas mis son nom sur un mannequin affublé. Bien sûr, on est tenté d'arranger les morts à sa convenance, mais serait-il encore vivant, je ne sais où, roulant sa bosse par les chantiers de l'humanité pullulante et portant son fêtu à la fourmilière, Ramos serait quand même dans mon souvenir le modèle du maquisard, disponible pour tous maquis, et je me dirais, entre parenthèses, qu'avec des matricules de son espèce le monstre collectif n'aurait pas tous ses matins triomphants. Non, si la mort a transfiguré Ramos, mon souvenir ne l'a pas trop défiguré, j'en suis sûr, mes images sont nettes, à peine remaniées par l'inévitable traitement de la littérature.

Nous y voilà; mon héros, paraît-il, sent à plein nez le personnage littéraire. Et après? Dès qu'on en parle, tout personnage devient littéraire, et même excessivement littéraire sous les truquages de la mode qui rougit de la littérature pour chercher, comme elle dit, le document humain et en fabriquer comme tartes à la crème. Sans compter qu'il y a des personnages littéraires bien vivants et primesautiers comme il y a des poncifs à l'état sauvage et des rhétoriques de plein vent. Je n'y peux rien si Ramos vous semble un personnage littéraire et si, avec Tabaraud en plus, j'ai eu la déveine de tomber sur des documents humains qui vous paraissent nés natifs de la littérature. On peut croire qu'Homère a pris de vulgaires petits nervis levantins pour les maquiller en héros mythologiques, c'est bien possible, mais vous seriez peut-être épatés de voir que le vrai Achille ressemble à celui qu'on nous a

fait. De certains paysages on dirait un décor de théâtre, mais vous entrez dans ce décor, le vieux chêne est en bois avec de la sève dedans, la foudre vous déshabille et si ça se trouve le héros qui sait si bien son rôle vient mourir pour de vrai dans un clair de lune pour de bon, etc... Voilà une vieille rengaine et je ne vais tout de même pas réinventer le problème du vrai et du faux. Si ça vous arrange, prenez tout ce tralala pour machinerie, le monde et ses étoiles pour création littéraire, je n'y vois pas d'inconvénient et vous serez finalement dans cette aventure le seul personnage littéraire. Pour être tout à fait sûr de plaire aux prétendus ennemis de la littérature, pour être inattaquable, je devrais écrire simplement : Ramos est mort. C'est même trop. Mort est attribut et les attributs sont suspects. Alors, que je n'écrive rien. Et encore ne serais-je pas quitte, car les silences aujourd'hui ont perdu leur pureté première, ils ont partie liée avec la littérature.

De Ramos j'ai donné jusqu'ici plusieurs esquisses et raconté quelques traits à propos de paysages ou d'événements auxquels il se trouva mêlé, mais j'ai envie de vous en parler encore. Ce récit n'a rien d'un carnet de route et je n'y fais pas l'histoire d'un maquis; il est d'abord inspiré par le plaisir de parler des copains, ce dont je profite évidemment pour parler un peu de moi, l'objectivité n'étant pas mon fort. De tous les copains dont le souvenir m'émeut, c'est Ramos que j'ai le mieux connu, celui qui me ressemblait le moins, celui auquel je suis toujours tenté de revenir, et, à mesure que j'approche de sa mort, il prend tout naturellement sa figure de héros. Héros de ce récit, veux-je dire, et non pas héros au sens absolu. Je n'ai jamais eu, que je sache, l'occasion d'approcher un héros, mais quand on vit avec un héros, je suppose qu'on doit bien s'en douter, et si j'avais connu Gaston de Foix ou Mermoz, je le saurais. Ramos n'était qu'un petit piéton très singulier, très riche, un peu agaçant et fort séduisant. Certes, on peut lui accorder qu'il est mort en héros, mais la formule est un peu dépréciée par les vulgarisateurs, et les lauriers sont bien

communs s'il suffit de rencontrer la mort pour les mériter.



N'empêche que depuis qu'il est mort, Ramos a pris dans mon souvenir toute sa véritable importance et l'espèce de majesté que je n'avais pas voulu lui accorder sans réserve du temps que nous courions ensemble dans la montagne, tantôt excités par la chasse aux dahus, tantôt gibiers nous-mêmes, essoufflés, recrus, guettant la voix des chiens, tantôt vidant verre sur verre en écoutant le paysan raconter ses misères. Et lui, toujours, il expliquait les choses, obscur et chaleureux. En gros il était français de souche espagnole et jadis il eût été partout chez lui dans la chrétienté. En détail il était un peu ligure, un peu latin, pas mal ibère, avec une pincée de celte et un soupçon d'atlante, si bien qu'il portait en lui comme un héritage très confus d'initiations hétéroclites et, dans le fond de son sac, un fouillis de miettes, bouts de ficelle, amulettes, pierres à feu, épingles nourrices, noyaux divers, cordes à luth et mythes en vrac. De sa belle pacotille il ne montrait pas que la farce comme ces colporteurs à bagout et subtils méditerranéens qui parlent avec leurs mains et jouent le bonneteau avec les mots brillants. Sa mimique était plutôt celle d'un porteur de moellons et d'un manieur de pierres de taille. Dans le civil il avait pour spécialité la terrasse, la mine, le rocher, la carrière. Par tous les chantiers de France, de Navarre et d'outre-mer il avait durci ses mains à toutes les routines du manœuvre qui, depuis l'âge de pierre, bosse, creuse, taille, trime, charrie, fouit, pique, sue et crève dans les parties dures de la nature. C'est pourquoi aussi bien il savait calculer son repos, parler longuement du travail à faire et longuement du travail fait, chercher sans hâte le litron qui tiédit dans la musette, boire à petits coups le chasse-poussière et rouler une cigarette dans ses doigts

poudreux. Une main rude et attentive, tendre pour la caresse et dure pour la rixe.

Mais lui-même n'était pas un dur, non. Un héros dans le genre faible, comme on les aime, et ses yeux le disaient bien, ses gros yeux bleus tantôt gonflés de bienveillance et tantôt fulgurants mais jamais secs. J'ai déjà parlé de ces yeux, mais j'y reviens malgré moi car la mémoire est surtout fidèle aux yeux et Ramos me suit du regard. Il m'envoie son clin d'œil énorme et sa patte d'oie scintille sous la casquette. Tout le haut de son visage était animé par un système de rides très agiles qui montraient loyalement tous les remous de son âme. On y lisait d'emblée les variations d'une humeur qui passait brusquement et pour les plus secrets motifs du terrible au pitoyable et de l'hilare au tragique. Il avait brûlé de toutes les passions, y compris celles d'autrui qu'il prenait à son compte en les anoblissant, l'amour, la politique, le jeu, les idées, le vin, les chimères, la famille, Dieu, les syndicats et les courses de vélo. Toujours déçu et toujours rebondissant. Il aimait se dire assagi, en quoi il se trompait naïvement, car il détenait en lui une espèce de génie aurifique, de ressort philosophal qui transformait le quotidien en solennel et quand, par aventure, les choses se hissaient d'elles-mêmes au niveau de l'exceptionnel, il se trouvait alors tout naturellement de plain-pied avec la chanson de geste, l'exploit mythologique, ou même le film américain qui, à cette époque, avait le prestige d'une légende interdite. Ignorant le mesquin il préférait ne voir autour de lui que preux ou félons. Le moindre succès devenait un triomphe, l'escarmouche une bataille, le repli une panique, le pain sec une famine et la chopine de rab un don du ciel.

Grand lecteur de signes il aimait à mettre en clair tous les chiffres embrouillés qui lui tombaient sous les yeux : le mulot crevé sur le chemin de l'embuscade et la flaque de vin sur la toile cirée lui proposaient des messages dont il s'acharnait à percer le secret; comme il s'acharnait à trouver dans le silence des bruits spéciaux pour expliquer le silence. Le silence le troublait; je pense qu'il avait à

prendre sur lui d'éclatantes revanches; quand il faisait feu tout le chargeur y passait, rrrrran! les vingt-deux cartouches d'une seule giclée. Le bruit avait sa noblesse en soi et d'inestimables vertus purificatrices. S'exprimer par le chahut loyal, brandir le tintamarre vengeur, telles étaient ses aubaines. Il faut bien que je déclame un peu; si je dois reculer devant le morceau de bravoure, ce n'est pas la peine d'évoquer Ramos. Sa vie encombrée de misères, d'entraves, de conflits avec les grands et les sots, de défaites épiques ou minables lui laissait encore moins d'aigreur que de curiosité et d'exaltation. Trop orgueilleux pour se complaire dans l'amertume, s'il flairait une rechute il donnait du talon, élevait le débat, se taillait des revanches dans le commentaire et la faconde. Il excellait dans ces rétablissements à grands coups de gueule. Vivant presque toujours au-dessus, au-dessous ou au delà du quotidien il portait en lui un monde de catastrophes et d'espoirs dont il se libérait par le discours. Et j'ai dit quel discours : une espèce de déconnage orphique, un galimatias d'anthologie avec des contrepèteries jaillies de source et des coq-à-l'âne qui donnaient à réfléchir. Une diction magique surtout. Je ne me donnais pas toujours la peine de l'écouter, mais l'accent me gardait attentif. Pour ce qui est de la logique, loin de la dédaigner, il affichait à son égard un profond respect, multipliait les apparences d'une dialectique infaillible et toute locution conjonctive avait force de loi : par conséquent, suivez-moi bien, c'est dire que, à ce moment-là, il s'ensuit naturellement que, par le fait... Payé ce tribut à la logique, les enchaînements ne livraient pas toujours leurs secrets. Le vin d'ailleurs le délivrait de ces scrupules. Une chopine lui ouvrait les portes et, passé le litre, il se payait le plein plaisir du verbe : les mots lui montaient à la tête et c'est le vocabulaire qui prenait la mufflée. Au hasard du discours jaillissaient alors des surprises dont il s'émerveillait tout bonnement et, sur un adjectif insolite surgi au plus confus du déballage, il bâtissait un système, nouait une angoisse, moquait le monde et soudain découvrant ses dents courtes,

lâchait un rire vibré, strident, effréné qui, entre autres effets, rebroussait le poil des sous-offs de carrière. Les officiers étaient généralement trop loin pour entendre.

Tout cela bien sûr ne faisait pas de Ramos un excellent soldat de caserne ou de manœuvre, encore qu'il affichât souvent envers la discipline une espèce de grande considération, à laquelle il valait mieux ne pas trop se fier, car rien ni personne n'aurait pu l'empêcher d'aller boire ou discuter le coup à l'heure du rassemblement dans la ferme la plus éloignée. Je me souviens que, trois jours de suite, alors que nous cantonnions dans un hameau perdu qui ne comptait pas une dizaine de feux, Ramos trouva le moyen de s'absenter mystérieusement le soir et sans la moindre considération pour le tour de garde. Tabaraud commençait à faire vilain et j'allai chercher Ramos pour le trouver enfin chez la folle du village avec laquelle il s'entretenait à la veillée dans une espèce de cuisine hallucinatoire où régnait une odeur gravement maniaque de pétrole, de linge sale et d'oignons. Il aidait la folle à trier les oignons sous la lampe fumeuse et tous deux conversaient d'une voix calme et ininterrompue. Ma présence avait dû corrompre un peu l'atmosphère, mais, du coin d'ombre où je m'étais assis discrètement, j'en entendis assez pour comprendre que Ramos avait trouvé là une occasion de renouveler un peu les sources de son inspiration avec une partenaire nettement mieux douée que la plupart des copains du 3e Groupe.

Un jour que nous faisions la pause dans une grange de montagne, la question vraiment cocasse et inattendue fut posée par un loustic mal réveillé de savoir pour qui, pour quoi après tout et en fin de compte nous étions là tous à jouer aux petits soldats dans la paille. Tout le monde fit semblant d'être pris au dépourvu et c'est Luzio, l'ombrageux garibaldien, qui dut rappeler que nous étions là pour secouer le joug de l'envahisseur et reconquérir la liberté, mais la réponse n'eut pas le succès qu'elle méritait en soi; elle provoqua même un léger malaise comme si Luzio eût lâché une espèce de truisme obscène aggravé de zézaiement, et chacun de balancer,

en guise de correctif, les plus belles fleurs de l'empirisme biffin sur les buts de guerre : « C'est pour les pommes-de-terre-frites, dit l'un, à cause des mouche dit l'autre, c'est pour peau-de-balle dit le suivant, c'est pour balpeau dirent les derniers. » Alors Ramos, du fond de la paille où nous pensions qu'il sommeillait encore, s'écria lentement d'une voix de mélécasse : « C'est pas compliqué, si je suis là c'est pour Ramos. »

Voulait-il dire que le maquis servait d'abord ses petits intérêts personnels? Ça m'étonnerait. Ou qu'il portait en lui l'idéal de l'humanité, ou qu'il n'y avait de France possible qu'à son image, ou qu'il profitait de l'occasion pour secouer ses fantômes et les canarder à plaisir, je ne sais. Difficile de savoir à quoi correspondaient en lui les apostrophes de ce genre et je me gardais bien de lui demander le fond de sa pensée. D'une façon générale je suis toujours très discret sur les fonds de pensée d'autrui, je n'aborde le mien qu'avec beaucoup de paresse et de circonspection, et Ramos avait sûrement de grosses difficultés avec le sien. Mais je crois volontiers qu'il se battait en effet pour Ramos et que la cause n'était pas vilaine. Il en tirait souvent des joies contagieuses dont se régalait bon gré mal gré toute la section. Les jours de haute et belle humeur on le voyait sur la grand-place des villages reconquis déambuler dans ses haillons bleus comme un petit fêtard hyperbolique et loquedu, agitateur de liesse et fomenteur de tournois extravagants, laissant deviner à sa casquette une vieille plume d'oiseau rare, à sa veste une frange d'or en lambeaux, à ses talons le sillage d'une rapière sonnante. Il avait alors pour cousins tous les truands chevaliers, hidalgos dans la débine, penailleux déclamatoires, populaciers flambergeurs et autres gueux de haute volée si compromis par les romantiques. Pas très citoyen mais compagnon de bonne foi, pas très militaire mais homme de querelle et de duel, capricieux, héros de n'importe quoi dans le soleil et le bruit, vivant à son noble risque et cher péril, insouciant de son dû, pas honteux d'une aumône, bête noire du progressisme. De cette espèce d'hommes il en reste encore,

Dieu merci, et il n'y a que les affreux pour s'en plaindre et il n'est même pas dit que les Assurances Sociales en viennent à bout.

Puis, d'autres jours, la tête dans les épaules et la casquette enfoncée, l'œil lourd, la chaussure molle, l'air déchiré jusqu'à l'os, il allait parmi nous, guenilleux précurseur de la tempête, envoyé secret de la poisse, génie panicard, lugubre scaramouche au service des catastrophes. Comme le soir où nous arrivâmes au col de la Grand'Buze.



Nous arrivâmes tous au col de la Grand'Buze avec un air très méchant qui pouvait exprimer en même temps l'extrême fatigue et les plus farouches résolutions; nous-mêmes ne savions pas très bien. De toutes manières il était bon de s'arrêter, fût-ce à cause des pieds et au prix fort de la gloire. Tout au long du chemin, tandis que nous grimpions vers notre pompeux destin, empêtrés dans nos bagages de sac et de corde, Tabaraud n'avait cessé d'entretenir son moral en s'adressant à nous comme à des héros présomptifs et nous sentions tous qu'il prenait goût au métier, que l'adjudant l'emportait sur le gendarme. A l'entendre, notre exploit était signé, il ne restait plus qu'à l'accomplir et pratiquement nous transportions nos ossements sacrés sous la stèle de la Grand'Buze. La postérité nous y attendait avec sa clique et Tabaraud ferait les présentations. Rien qu'à le voir marcher devant nous avec son dos trapu, sa mâchoire débordante et son petit pas nerveux de capitaine à tout casser, cambré dans son austère casaque à martingale, moitié croque-mort et moitié Prince Noir, on comprenait tout de suite que, d'une façon ou de l'autre, l'éternité allait nous prendre au col de la Grand'Buze. Nous, on s'y traînait un peu, forcément, vu l'arsenal et toute la brinqueballe des accessoires qui nous entravaient comme des carcans, mais lui, en revanche, orné d'une carabine allégorique et d'un mince

baluchon, prenait soin de notre gloire et dégageait l'allure. Quand il tournait la tête à droite et à gauche en traversant les hameaux on voyait ses mâchoires à poils durs figées dans une espèce de sourire posthume, familier pour nous mais fort impressionnant pour les rares vilains qui nous regardaient passer du fond de leurs granges. Il les débusquait alors de son œil de choucas et, d'un ton criard, en quelques mots qu'il m'est impossible de retrouver, il leur faisait assavoir que la troupe que voici, par hasard, était en route pour vaincre ou mourir. Ce « par hasard » était un tic de langage et c'est à la longue seulement que nous avions pu en discerner les multiples acceptions. En l'occurrence, vaincre ou mourir par hasard signifiait que le choix ne nous appartenait pas. Nous, on y croyait plus ou moins et, personnellement, avec ma petite expérience, je savais bien qu'entre vaincre et mourir les troisièmes partis ne sont pas tous infamants, surtout quand on réfléchit. Mais l'honneur du soldat est de savoir dominer sa réflexion et nous avions tous, y compris les Africains, assez d'éducation première pour ne pas discuter la rigueur d'une alternative aussi classique que vaincre ou mourir; et assez d'éducation seconde pour savoir qu'au plus chaud de l'alternative il y a moyen de céder à l'honnête ressource qui doit faire du vaincu un être bien vivant, présentable, souvent décoré, capable enfin de témoigner.

Donc nous arrivions au col de la Grand'Buze à peu près décidés à y faire de grandes choses, une fois cassée la croûte avec les deux mille copains rassemblés pour la victoire ou la mort. Bientôt les sentinelles amies nous souhaiteraient la bienvenue avec l'odeur des bivouacs. Traînant la jambe j'escaladais à côté de Ramos le dernier virage et lui, séché par la soif, les nerfs tendus sous son fardeau déglingué, s'excitait par soubresauts à l'appel d'un combat qu'il rêvait de plus en plus fantastique : la bataille de la Grand'Buze, la mêlée de la Grand'Buze, les géants de la Grand'Buze, les sacrifiés de la Grand'Buze, la médaille commémorative de la Grand'Buze, murmurait-il et, tout haletant et trébuchant, il suçait les mots

sublimes comme des bonbons rafraîchissants. Pour cette fois encore il devait se contenter de mots.

Cinq minutes plus tard nous faisions halte enfin sur les emplacements prévus de nos exploits :

— J'ai idée que nous sommes un petit peu en avance, les amis! déclara Tabaraud d'une voix aigre pendant que la section laissait tombait son fourbi dans un bruit de ferraille et contemplait les lieux déserts.

— On est peut être en retard, suggéra Augustin.

— Voilà, c'est fini, ils ont même ramassé les morts.

— Et emmené la bectance.

— Y a du monde? hurla Lahure que la faim rendait méchant. Un écho multiple nous renvoya l'appel d'une voix limpide et plaintive comme si, de toutes parts, des hommes perdus s'inquiétaient de leur solitude.

— Nous sommes trahis, fit Ramos entre les dents, puis d'une voix faussement enjouée : cinq minutes d'entr'acte, s'écria-t-il.

Je me retournai, croyant surprendre une nouvelle variété d'exaltation sur son visage, mais il avait l'œil éteint sous une paupière lourde, l'air hébété, la tête dans les épaules, le front crispé de rides en bourrelets comme celui qui vient d'encaisser un coup de trique au moment d'ouvrir le bal.

L'endroit n'était pas spécialement grandiose, plutôt mesquin au contraire, et triste, avec une petite route ravinée dans un bois maigrichon, et le Mollard des Ducs lui-même dont nous apercevions la crête aplatie n'était pas aussi altier que je l'eusse cru. Mais l'histoire s'accommode souvent de décors ingrats et ce n'était pas le décor qui nous chagrinait. Non seulement il n'y avait personne mais nous sentîmes tout de suite que le rassemblement n'aurait pas lieu, et la section supporta très mal l'idée de vaincre ou mourir dans un endroit qui n'était pas le bon. D'ailleurs, la pluie recommençait à tomber. Un peu ricanant et sérieusement dégonflés nous suivîmes Tabaraud rageur qui se dirigeait vers un vieux bâtiment à vaches d'où semblait sortir un air de fumée. Derrière moi la voix de Ramos, apparemment très calme :

« Cinq minutes d'entr'acte, murmurait-il, on va s'occuper des boules de gomme. » Il semblait parler pour soi, mais avec l'intention que je l'entendisse. Bon, me dis-je, il nous prépare une séance pour ce soir.

— Ecoutez-moi ça, par hasard! fit Tabaraud, tendant l'oreille vers le bâtiment : voilà le bouquet, les amis!

Il poussa la porte et rencontra d'abord une épaisse fumée où frétillait un air d'harmonica. Puis des ombres se détachèrent à la lueur d'un méchant fourneau cracheur de flammes et le vent de pluie qui s'engouffra fit sortir des nuages quelques figures de garçons, maigres, attentifs et graves. C'était l'harmonica surtout qui suffoquait Tabaraud et il s'avança, muet d'abord et roulant des yeux larmoyants. Deux ou trois silhouettes qui s'étaient levées brusquement à cause de cet homme noir qui ressemblait à un milicien, se mirent à rigoler de leur méprise.

— Salut! fit Tabaraud d'un ton rogue.

— Entrez, entrez, y a de la place pour tout le monde, répondit le musicien d'une voix bourdonnante à travers son harmonica.

— Faudra se tasser un peu, par hasard, les amis! On amène des amateurs de musique, une quarantaine de copains d'abord, et puis une petite division allemande.

— Où ça?

— Au cul, les amis!

— Elle est bien bonne.

— Dix, quinze mille hommes, reprit Tabaraud, tanks, mulets et compagnie. Sans compter les avions et les harmonicas. Nous, on dérouille depuis trois jours sans débander, sans boire, sans liaison, sans rien, et si je suis là c'est que j'ai rendez-vous avec l'Ora et le maquis Marceau pour interdire le col.

— Mince! fit une voix admirative.

— Encore un truc à faire pleurer les mères, fit une voix placide.

— Peuvent pas fermer la porte? grogna le musicien qui avait l'air de ronger son harmonica comme un os.

Vautrés sur des branches de sapin, quelques silhouettes

se redressèrent lentement pour voir un peu quelle tête nous avions, nous autres fâcheux faiseurs d'histoires. Eux, chose curieuse, avaient tous un air de famille, la figure osseuse et pointue, le poil doré jusqu'aux pommettes, le nonchaloir impertinent, le ton pareillement détaché, comme les enfants d'une même peuplade étrangère au pays. Le dialecte et l'attitude générale autorisaient l'hypothèse d'une tribu bellevilloise surprise par les événements au cours d'une chasse lointaine et ralliée par la force des choses à la cause des révoltés. C'était quand même une aventure bizarre qui les avait refoulés là dans cette quiétude grossière, opaque, épaisse à couper au couteau. Dans le fond de la caverne emboucanée le petit clan s'était roulé en boule parmi les carcasses rongées et les arcs détendus et nous l'avions surpris murmurant ses bonnes histoires rituelles aux sons d'un os de biche. Tout essouflés nous venions leur crier : ho les gars! v'là les mammouths! Et eux, tout enroués : on n'a rien à en foute!

Enfin Tabaraud d'une voix d'adjudant à redresser toutes les hiérarchies de l'univers :

— Qui est-ce qui commande dans ce boui-boui? tonna-t-il.

— Voilà, dit le musicien qui s'avança, torse nu, en secouant son harmonica : faut pas s'emballer.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— On attend la classe.

— Qu'est-ce qui vous a envoyé ici?

Le musicien, escogriffe chevelu, tamponna du dos de la main ses commissures irritées. Sans doute jouait-il depuis bien longtemps, car l'amertume du fer-blanc et la vibration des anches avait raidi sur ses lèvres un rictus de pince-sans-rire maladif :

— D'abord, on est là depuis quinze jours, dit-il pour affirmer, je pense, un droit de priorité sur toutes affaires concernant le col de la Grand'Buze. Et puis, ajouta-t-il en peignant ses longs cheveux avec application, on est de la compagnie Marcellus.

Ce nom parut exciter notre adjudant au plus haut

point. Il s'en saisit comme d'une rare aubaine, le répéta plusieurs fois, cherchant à le gonfler jusqu'aux limites de l'extravagance : ha ha! Marcellus? disait-il comme si vraiment il ne manquait plus que cela, qu'un nom pareil : Marcellus! et la double consonne s'allongeait sous la langue comme une gourmandise de choix : ha ha! Marcelllllllus, très bien, parfait, Marcelllllllus... puis il hocha la tête avec une moue de connaisseur, l'air de dire : eh bien j'espère, nous sommes gâtés. Enfin d'une voix sévère :

— Et où est-il par hasard, ce Marcellus? et le restant de sa compagnie? Moi j'ai rendez-vous ici avec deux mille gars pour stopper l'armée allemande, j'en trouve dix avec un harmonica, ça ne tourne pas rond et j'estime que ça sent un peu fort l'aléatoire dans le secteur.

Prononcés d'une voix sourde les derniers mots firent effet. Tabaraud leva la tête comme pour interroger le ciel mais la pluie tambourinait sur le toit de tôle avec une dramatique indifférence et tout le monde se demandait sur quel ton la scène allait se poursuivre quand on entendit le joyeux glouc! d'un bidon qu'on débouche.

— Alors, d'après vous, c'est ici que ça doit se passer? fit l'escogriffe chevelu en vidant le bidon jusqu'à la dernière goutte pour offrir un demi-quart de vin à Tabaraud. Derechef il se fit un silence et les spectateurs entendirent l'adjudant s'envoyer la rasade en deux énormes goulées, gémissantes et voluptueuses, comme s'il eût prit soin d'apaiser avec la sienne toutes les soifs de la section. Alors, avec une de ces ressources d'humeur qui rendaient son commerce plein de charme et d'embûches, l'adjudant fit paraître un long sourire, d'une oreille à l'autre, puis d'une voix excessivement sarcastique décida qu'à son avis l'Etat-Major du maquis, pour des raisons de convenances personnelles ou autres, on s'en fout, avait annulé le rendez-vous; qu'à bien considérer les choses un rendez-vous qui colle est un événement miraculeux et qu'avec tous les rendez-vous ratés de cette guerre-là, des précédentes et des entre-

guerres, on ferait un petit rassemblement qui vaudrait la peine, mais, ajouta-t-il d'une voix puissante, « y a un rendez-vous qu'ils louperont jamais, par hasard : c'est le rendez-vous avec leur connerie! » On tomba aisément d'accord sur une pareille conclusion et tout le monde célébra dans une atmosphère de fraternité profonde le passage de l'Histoire au large de la Grand'Buze.

A cet instant Lahure et ses gens envahirent la pièce en quête de nourriture. Lahure s'indignait contre la faim mais d'une voix atone et défaillante, sauf pour le mot croûûûûte qui lui remontait à la bouche comme des renvois éplorés. Puis Pierrot survint qui demanda s'il n'y avait pas dans les parages une vache à tirer ou un bœuf à se mettre sous la dent, mais Pierrot confondait avec l'exode ou la guerre de cent ans et le pays n'était pas assez bouleversé pour que les bestiaux divagassent à la merci des brigands. Une des grandes idées de Pierrot c'était la libération des animaux domestiques, l'évacuation des clapiers, le regroupement des bêtes à cornes en bandes sauvages, plus de bouchers mais la mâle conquête du bifteck. Rien encore n'annonçait un tel âge d'or. Au surplus nous ne fûmes jamais de vrais pirates, le prestige de l'Ora exigeant de nous les formes traditionnelles de la réquisition; pour sacrifier un veau à l'ordinaire de la section nous ne l'accusions pas d'intelligence avec l'ennemi et nous allions jusqu'à le payer au prix fort en disant merci. Il faut dire que les billets de cinq mille nous tombaient du ciel en tubes de cinquante kilos. Malheureusement le ramassage en était confié à des spécialistes : attention attention! criaient les officiers, quand vous verrez un parachute jaune, laissez faire les spécialistes, c'est du plastic concentré. La première fois on y a cru. Après on avait compris, c'était le pèze, et comme nous étions bien gentils nous laissions les spécialistes se débrouiller avec leur conscience et leurs pavés de biffetons si neufs qu'il fallait souffler dessus pour les décoller. Quand le plastic s'attardait au bataillon ou qu'il avait peur de voyager, nous pouvions toujours payer en bons. Faire des bons, battre monnaie sur une feuille de

calepin, un bout d'enveloppe, un envers de prospectus est une opération délicieuse à tout âge, et qui dénoue dans la jubilation un certain nombre de complexes. Je n'ai jamais compris la superstition du paysan qui préférait le faux billet de cinq mille imprimé on ne sait où à un vrai bon établi sous ses yeux, document inaliénable, exempt d'impôt, d'une valeur morale indiscutable.

— Quand même, dit Lahure, on se bat ou on bouffe, faudrait se décider.

Mots en l'air, innocent défi à l'évidence, nous restions sur toutes nos faims. Avec un admirable détachement nos hôtes partagèrent leurs petites réserves, après quoi l'escogriffe chevelu enfila sa chemise, attrapa négligemment deux ou trois cartouchières, souffla quelques notes d'harmonica et dit à ses hommes sans même consulter Tabaraud :

— Bon. Eh bien on va toujours faire une petite patrouille pendant que ces gars-là se reposent.

On ne savait pas exactement ce qu'ils avaient en tête, les enfants perdus de Marcellus, mais ils s'équipèrent en un tournemain et prirent le départ dans un style très dépouillé qui m'impressionna vivement. Malgré leur air endormi il y avait en eux quelque chose de concerté, aussi bien dans les mouvements que dans la tenue, comme un jeu secret et l'expérience d'un vieux numéro qu'ils exécutaient avec la désinvolture un peu rêveuse des Marcellus' Brothers, funambules en fin de tournée. Cartouchières en sautoir sur chemise légère ils s'éloignèrent sous la pluie, harmonica en tête et colonne par un. Ils avaient tous la même démarche, élastique et coulée, tous un fusil, sauf le plus petit qui fermait la marche, vêtu d'un long imperméable jaune et porteur d'une petite valise en fibroïde à coins nickelés, très lourde apparemment. Dans la troupe où il semblait jouer l'auguste il représentait en vérité le terroriste inflexible et pur qui ne veut à aucun prix donner le moindre gage au militarisme et, fidèle aux traditions du métier, il transportait les grenades comme un voyageur de commerce. On m'a dit que, peu après, deux hommes de

cette patrouille sympathique se firent tuer non loin de là au cours d'un engagement entre la Grand'Buze et le Mollard des Ducs.

★

Je retrouvai mon groupe avec celui de Pierrot entassés dans une cabane voisine et, dès le seuil, je vis bien que ça ne tournait pas rond. Parmi les équipements en pagaye et les dormeurs recroquevillés, une dizaine de gars se tenaient debout avec des figures fermées et l'air d'avoir décidé des choses. Ramos se détacha du groupe dont il était à coup sûr le noyau subversif et, d'une voix excessivement respectueuse, avec l'assurance d'un homme qui vient d'avoir la révélation sur le fond du problème, me déclara que, les événements s'étant honteusement récusés, il préférait vaquer à d'autres soucis en attendant que le destin se ressaisisse :

— Voilà, dit-il, on se donne une permission de détente et nous allons descendre à Pamélax, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le mot déserteur me vint aussitôt à l'esprit, avec son cortège de sinistres références et d'images maudites accumulées depuis l'enfance; il me parut tout de même un peu gros et, avant de lancer un mot pareil à des amis, on y regarde à deux fois.

— L'inconvénient, dis-je, en homme qui pèse le pour et le contre, c'est que les Allemands peuvent encore arriver. On ne sait jamais.

— Je ne suis pas à leur disposition.

— Bien sûr. Mais on n'est pas tellement nombreux.

— Tout le monde est de trop ici, fit Ramos de sa voix la plus funeste. La Grand'Buze est dans la glu. Vous les avez vu sortir de leur trou, tout à l'heure, les petits fantômes buzards, avec leur musique, turlututu, adieu les gars, bien le bonjour à ceux de Pamélax, turlututu, c'est la patrouille à gaufrer le brouillard, c'est le piquet d'honneur des embuzés que vous êtes...

Il soufflait la panique, il suait le malheur avec une telle puissance que toute la section se fût cavalée en deux minutes et hurlant à la mort si je ne lui avais demandé amicalement de se taire, en tout cas d'en finir avec ses bobards de cinglé, ce qu'il fit par amitié. Il faut dire que parmi nous un certain nombre appartenait aux chantiers de Pamélax où ils avaient un foyer plus ou moins provisoire et que Pamélax se trouvait maintenant à sept-huit kilomètres à vol d'oiseau. Etranger à ces montagnes je ne pouvais spontanément réagir à toutes ses coordonnées sentimentales ni m'émouvoir aux sous-entendus de la topographie. Mais eux, les gars de Pamélax, ils avaient cheminé depuis la veille avec une jolie arrière-pensée dans les jambes et, quelles que dussent être les fortunes du chemin, la direction était bonne. Au plus vaillant destrier l'odeur de l'écurie caresse les naseaux et maintenant l'odeur se faisait fortement sentir. Sept-huit kilomètres à vol d'oiseau, droit devant soi, tout en pente à travers les taillis, les mains dans les poches et boum! nous v'là, envoyez le rouquin et la chemise propre. Ici la pluie tombait toujours, la nuit n'était pas loin, une épaisse chienlit régnait sur la montagne, on ne voyait plus distinctement ce qu'on fichait là.

— Alors quoi, on laisse tomber les copains, disait Augustin du fond de la cabane où il se préparait à dormir.

Le vieux Poussineau lui-même était prêt à descendre et je le voyais s'impatienter comme un grand-père bougon fourvoyé dans un jeu puéril.

— Ça m'embête de te quitter, mais le peu de kilomètres qui me restent dans le buffet, je ne tiens pas à le gaspiller pour des trucs aussi c..

Je lui demandai ce qu'il entendait par truc, il précisa qu'il voulait dire l'ensemble du bordel et je lui répondis que, à mon avis, le bordel en question, pris dans son ensemble, n'avait tellement empiré et il répliqua qu'il n'avait pas le temps, à son âge, d'attendre une amélioration.

— Tu raisonnes comme un bleu, dit-il enfin, et je ne suis pas arrivé à cinquante-cinq piges sans savoir ce

qu'est un bordel et le moment de s'en tirer. Faut être jeune pour crever dans un claque et trouver que ça vaut la peine.

Il parlait encore de bicarbonate de soude, de ceinture herniaire et d'un vieil éclat d'obus qui se coinçait dans le coccyx.

— Alors quoi, on laisse tomber les copains, répétait Augustin d'une voix aiguë.

— Et puis, continua de ronchonner Poussineau, tout ça devient ennuyeux. La foire, le dzim-boum, le casse-pipe et les balançoires, c'est bon pour les jeunes. Tu passeras un de ces jours en bas, je te filerai une bonne paire de chaussettes.

Je vis bien qu'il avait une mine épouvantable et si je lui conseillai de rester c'était pour attendre la camionnette de la compagnie ou même la traction du lieutenant qui allait sûrement venir bientôt, mais il haussa les épaules. Autour de moi j'en entendais plusieurs qui déjà s'exaltaient à la perspective d'une mufflée sensationnelle et Ramos en rajoutait de bon cœur. Bien sûr, il devait prendre sa cuite, mais le vin n'était qu'une gloriole et j'ai su plus tard que ses trois enfants, ce soir-là, avaient compté plus que tout, brusquement. Il m'a dit qu'en arrivant au sommet de la Grand'Buze il les avait entendus crier vers lui du fond de la vallée et qu'il s'était senti affreusement coupable et tout couillon d'être là. Quand la patrie est enrouée, aphone, équivoque ou ventriloque, les gosses en profitent pour crier et leur voix est d'une vigueur, d'une netteté sans réplique. Il commençait à faire très sombre dans la cabane et la pluie, un peu partout, gouttait par le toit de feuillage. Ça promettait pour la nuit. Ceux qui restaient couchés sur le sol humide, indifférents aux charmes de Pamélax ou trop fainéants pour lâcher le destin du groupe, pestaient fort contre le tapage de ces permissionnaires marrons, mais nul ne les traitait encore de dégonflés; pas exactement de dégonflés il est vrai puisque d'autres soucis les gonflaient et qu'ils eussent à mon avis défié n'importe quel barrage établi sur la pente exquise.

N'empêche qu'ils étaient là une bonne demi-douzaine résolus à se tailler vers les délices de Pamélax, à nous laisser en carafe dans cette Grand'Buze où tout de même on pouvait s'attendre à des ennuis, et je me disais qu'il était temps de faire entendre la voix de l'honneur, ou de la raison, ou de la discipline, ou de je ne sais quoi, cependant qu'Augustin, fraternel de la plus stricte obédience, lançait toujours son appel :

— Alors quoi, on laisse tomber les copains?

En attendant qu'une mâle colère m'inspirât les paroles efficaces, je fis ranger dans un coin les armes abandonnées. La vue de ce matériel en surplus qui nous retombait sur les bras commença de me mettre en rogne et, sans trop forcer la note, je fis allusion à l'ancienne coutume qui faisait couper le nez et les oreilles aux déserteurs, mais naturellement la chose fut prise pour une plaisanterie sans aucun rapport avec la situation. Ils n'étaient pas des soldats après tout. Venus comme ci ils partaient comme ça et Mme Quatremère l'avait bien dit : les volontaires, c'est pas sérieux, le matin ça veut, le midi ça ne veut plus et le soir ça reveut.

— Je dis qu'à l'heure qu'il est, fit une voix chargée de conviction, tout le maquis est planqué chez soi ou camouflé dans un trou.

— Maquis de d'mon zzzobb! fit Mohammed d'une voix grasse.

— Et c'est quand même pas la section Tabaraud qui va gagner la guerre toute seule, non?

— Tabaraud j'li nique! fit la voix grasse de Mohammed.

— Le rencart de la Grand'Buze, me la copieront!

— Grand'Bize de mon ki! fit la voix grasse de Mohammed.

Ces sophismes, d'un tour pourtant familier, me prenaient de court et je sentais bien que ma bouche empâtée par la fatigue renâclait à la dialectique. Seuls deux porteurs de mitraillette firent quelque difficulté pour déposer leur arme, soit qu'ils voulussent parader devant les filles de Pamélax, ou tenter quelque mauvais

coup et s'offrir une petite dissidence dans le privé. Je savais déjà qu'avec cette escopette à la bretelle un garçon honnête fait aisément sortir le pain de la huche et décrocher les andouilles selon les meilleures traditions de l'hospitalité rurale. Le terroriste de bonne famille sait cueillir ces instants charmants sans amertume ni cynisme, exprimer au besoin ses regrets pour une tenue aussi désobligeante et s'ingénier à porter sa mitraillette comme un instrument négligeable. Mais, forcément, il y en a toujours qui exagèrent et je sentais bien que les deux compères avaient des idées sur l'emploi de leur petite pétoire magique. Ils y renoncèrent pourtant avec gentillesse et, tout compte fait, la mutinerie se déroulait dans une atmosphère de cordialité absolument inadmissible. Pierrot, très abattu, ne faisait pas grand'chose pour retenir les infidèles, tourmenté qu'il était soi-même par la vision d'une virée à Pamélax. Le bon Polard, qui restait avec nous, bien qu'il eût de la famille par en bas, ne montrait guère plus de zèle à flétrir la débandade. Allongeant sa mâchoire d'âne où poussait un poil follet il se bornait à murmurer : c'est marrant! avec le sourire d'un homme qui depuis le commencement n'a jamais pris l'affaire très au sérieux. Le plus actif à prêcher le maintien de l'ordre et de l'unité c'était encore Augustin : « Alors quoi, on laisse tomber les copains? » La rengaine avait cet accent monotone et pathétique des messages sur ondes courtes, mais ils n'en furent pas touchés : Augustin n'était plus du tout dans la course et il pouvait toujours parler, lui, enfant de nulle part, ça ne lui tirait pas les boyaux de savoir que Pamélax était à sept-huit kilomètres, en bas de la pente, et qu'en se laissant glisser on allait tomber pile dans le jeu de boule, le bistrot des aïeux et le duvet de la mariée. Moi aussi, d'ailleurs, j'étais plutôt indifférent aux charmes de Pamélax, cité baraquière et bétonnante qui n'avait pas assez de réputation légendaire pour circonvenir ma vertu. Si ç'avait été Capoue, par exemple, ou même les Gobelins, j'aurais eu plus de mérite à opter pour la Grand'Buze, ses nuits hasardeuses et ses lendemains

vasouillards. Quand même, je sentais bien qu'il m'appartenait de haranguer ces rebelles, au moins pour apaiser deux ou trois générations de discipline patriotique et d'honorables préjugés qui me soufflaient des conseils de fermeté. J'ai bien essayé un petit peu. En pareille cas, où, malgré tout, sont en jeu de grands sentiments on ne sait jamais trop dans quelle mesure il est plus habile d'éviter les grands mots ou d'y recourir hardiment; ce n'est pas que je les aie en horreur, mais ils sont plutôt l'affaire des officiers. C'est une question de concordance hiérarchique entre le vocabulaire et son gueuloir. Trois ficelles vous donnent déjà accès au répertoire noble et trois étoiles toute l'aisance nécessaire à l'usage des plus grands mots de ce bas monde. On en faisait d'ailleurs, depuis quelque temps, un usage abusif, écœurant : déserteur, félon, traêtre, honnnneur, patrye par-ci, patrille par-là, montrons-nous pitoyable à ces vieux grands mots qui traversent une période critique de surmenage et d'incohérence. D'une voix aussi détachée que possible j'essayai de quelques formules sarcastiques, notamment à l'endroit des petits flambards qui veulent avoir, à la fois, un pied dans l'épopée et l'autre dans le lit conjugal, mais l'image ne fut pas prise du tout en mauvaise part. Plus simplement je voulus développer l'émouvant appel d'Augustin et ma démonstration ne s'annonçait pas très brillante quand Tabaraud apparut enfin sur le seuil de la cabane.

Il vit tout de suite de quoi il retournait parce que, dans le groupe Lahure, c'était la même chose. On les entendait dehors qui nous conviaient à l'escapade. Pour commencer l'adjudant fit une colère terrible et, dans la colère, les grands mots passent tout seuls. Il en jeta pêle-mêle de sensationnels comme fuyards, lâches, peloton d'exécution, loi martiale, mais de telle manière qu'il nous parut décidé à passer par les armes l'ensemble du maquis et la résistance tout entière, y compris celle de Londres dont nous pûmes croire un instant qu'elle avait machiné de longue main notre perdition sur la Grand'Buze. Puis la voix se fit moins grinçante, la

pensée plus claire, le ton surtout prit une chaleur insolite et le contact s'établit. Ramos lui-même, chose extraordinaire, l'écoutait. Quel que soit le charabia, ce que dit alors l'adjudant Tabaraud, pendant deux ou trois minutes, me parut un morceau d'éloquence inouïe. Je ne veux même pas essayer, cette fois, d'en restituer les mots, mais j'ai bon espoir qu'ils ne sont pas absolument et à jamais perdus. Alors que tant d'ineptes murmures et de fallacieux trémolos sont minutieusement gravés sur la cire, on veut croire que les beaux impromptus s'en vont grossir quelque part au fin bout des ondes le Trésor de la Parole où sont conservés, entre autres, le baratin de Christophe Colomb à ses matelots scorbutiques, le boniment de Jeanne d'Arc à ses archers défaillants, les gémissements du petit Clodomir implorant grâce à Clotaire, l'apostrophe de saint Loup au cavalier barbare, les jurons éraillés du sergent Bobillot, l'engueulade de Montluc aux Suisses de Pavie sans parler d'une multitude de fragments anonymes et insoupçonnés. Trop vaste murmure pour nos petites oreilles oublieuses; tout nous paraît anéanti des innombrables chefs-d'œuvre de cet art volatil, et c'est aussi bien, nous avons déjà sur la peine des hommes une documentation très suffisante pour ce qu'on en fait. Tabaraud se tenait debout sur le seuil de la cabane, le dos battu par la pluie, à peine plus noir à cette heure que n'importe quelle ombre au crépuscule et on ne voyait pas la lumière de son visage. Avait-il les bras fièrement croisés sur sa cuirasse ou les mains dans ses braies? On pouvait imaginer n'importe quelle variante d'une des scènes les plus classiques d'un répertoire immémorial; sa voix limousine, l'odeur des bois et l'obscurité de notre hutte enfumée me fit croire un instant que Tabaricus, émissaire d'Ambiorix, haranguait les Nerviens indécis.

Ce ne fut qu'un éclair de génie. L'adjudant se remit à bredouiller sans ferveur, la flamme s'éteignit, le rôle lui échappa soudain et l'auditoire avec. Il pénétra sous la cabane et demanda bien gentiment un peu de feu à Poussineau. Déjà son visage évoquait beaucoup moins

le rebelle indigné par l'inconstance de ses partisans que le sous-off emmerdé par les tirauculs. Eût-il soutenu le charme une minute de plus que peut-être il emportait le morceau. Nous avons tous entendu parler de ces chefs comme on n'en fait plus qui, d'un laïus impétueux joint au regard flamboyant, ont pu désarmer la sédition sur les marches du palais ou de ces capitaines précieux qui rallient en trois coups de gueule une armée en déroute, pour la regonfler en moins de deux et la relancer aussi sec dans la bataille. Assurément Tabaraud n'avait pas la classe mais il est possible qu'une armée en déroute, le honteux tapage des boucliers balancés dans le ravin et l'écho rapproché des chevaux de l'ennemi, le tout par temps sec, eussent inspiré à Tabaraud l'irrésistible allocution qui fait dévier le destin. Mais dans ce crépuscule mouillé de rendez-vous loupé, devant cette poignée de bons copains qui faute d'emploi immédiat, faute de vaincre ou mourir à l'heure convenue, s'en allaient gentiment casser la croûte en famille et boire le coup sur les zincs de leur jeunesse, il laissa tomber la harangue pour s'abandonner à la plus banale des mélancolies d'adjudant, une de ces mauvaises humeurs très vulgaires englobant l'humanité entière, ses hiérarchies à la flan, ses maquis à la noix, ses libérations à la gomme et ses troufions à la mord-moi-le-doigt. Après quoi il confia un certain nombre de commissions personnelles pour Pamélax et, ceci dit, foutez-moi le camp les amis, nous font tous ch... par hasard!

Ils décampèrent au pas gymnastique, en petit peloton serré. A les voir dévaler dans la pénombre je me disais bien qu'ils avaient l'allure convenable aux déserteurs, cette minable aisance consécutive à l'abandon des armes; en réalité ils trottaient assez gaiement, poussant de petits cris de joie très candides, et les cailloux roulaient avec entrain sous leur course emballée, tout cela sans doute en plein accord avec le programme des bonnes continuations souhaitées par Mme Quatremère.

Le dernier à partir fut Ramos qui avait donné le branle à la débandade. Comme les autres il avait laissé son

fourbi dans la cabane, mais il voulut m'apporter son pistolet et s'en démettre avec un rien de cérémonie :

— Gardez-le-moi, dit-il, j'ai idée que je reviendrai.

Vraiment on ne pouvait croire qu'il reviendrait un mois plus tard et pour mourir. Plus rien ne restait en lui des exaltations ni des paniques de la Grand'Buze. Sa voix était calme, ses gros yeux jubilaient doucement, il semblait que l'univers tout entier n'eût conspiré depuis toujours que pour le conduire ce soir-là en haut de la pente qui descendait à Pamélax. Lui qui, jusqu'alors, m'avait paru tourmenté sans répit par toutes sortes de cabales grandioses, hanté d'images excentriques, toujours battant les buissons pour en déloger le lièvre saugrenu, n'était plus, tout bonnement, qu'un petit homme heureux qui va retrouver ses enfants. Avec beaucoup de gentillesse il me dit au revoir, comme si j'eusse été pour quelque chose dans la joie qui l'inondait, puis il partit, prit de la vitesse et déboula sur la pente caillouteuse, jambes raides et bras en croix, petit épouvantail mal ficelé emporté dans la pluie. Peu après nous l'entendîmes chanter à tue-tête et Tabaraud déclara que, tout de même, il exagérait.

Dans la cabane humide et noire où je vins chercher ma place au milieu des ronfleurs, la voix d'Augustin m'accueillit, toute menue, déjà rêveuse : « Alors ça y est? Z'ont laissé tomber les copains? »

PREMIÈRES ARMES

par PIERRE MATHIAS

1

Quand vient l'automne je m'endors
Sous un déluge de mots morts.
Fermez, rangez, bonnes gens
Mes dictionnaires de plein vent
Mes glossaires de plein ciel
Mes lexiques de soleil
Ne gardez de la verdure
Qu'une parure pour Noël
Mais tout l'azur au fond du cœur.
Je dors du sommeil des fruitiers
Odorant comme la tendresse
Du sommeil des silos, pas plus
Troublé par la dent des souris
Que l'horlogerie des étoiles par
Les sauts de carpe des comètes.
J'ai le sommeil solaire du vin
Ou du vent au cœur d'un cyclone
Sommeil sans rêves d'un enfant
Dans le ventre de sa mère — si
Ses coups de poing, ses coups de pied
Ne sont qu'un geste de racines
Impatientes de courir.

2

Ce que je sais depuis toujours
Ce que les ablettes gravent
Sur les eaux louches de carême
Le saule couvert de poussins
Le lilas, le merle, l'amour
L'azur, la jeunesse, la joie
J'aime l'apprendre chaque année.
La Belle à bouche de jonquille
Le Prince aux jambes de genêt
La fille au rire de perdrix
Le mendiant aux yeux de furet
La musique au museau de biche
Me le redisent chaque mars
Me le redansent chaque avril.
Je ne le saurai jamais trop
Ni vous les cancres de la vie
Les recalés de la verdure
Les chiffonniers qui n'appréciez les fêtes
Qu'aux immondices qu'elles laissent.
Ayez la science des chenilles
Et la patience des bourgeons,
Vos ailes, ce seront les filles
Gélives qui les ouvriront.

3

L'épine noire à gros tirage
Ce soir annonce l'innocence
Les pêchers roses sur les murs
Du vent affichent la ferveur
Le coucou lance son slogan
De l'emprunt du bonheur pour tous

— Aimez-vous! Aimez-vous mieux
Rire, sourire, que pourrir?
Il n'y a pas d'autre monnaie
Qui ne salisse une main d'homme
Que celle à l'effigie du ciel
Effervescent de la jeunesse
D'or que celui d'arbres en fleur
Rut d'étalons au ralenti
De richesse que vérité
Nue et farouche du désir.
En selle! pour les chevauchées
Amoureuses du vent bleu
— Du vent dont les filles baisent
Les naseaux tendres de morille.

4

Ne riez pas si je me trompe
Dans mes mots, si je dis : Riez!
Au ministère des narcisses
Au consistoire des fougères
A la noce des anémones
Et s'il pleut sur la mariée.
Si je dis aux ficaires : Feu!
Feu aux eaux vertes des rivières
Aux rotatives des torrents
Et s'il pleut sur les violons.
Si je dis : Pouce! aux généraux
Inspectant leurs plants de cadavres
Et s'ils butent contre les bulbes
Toujours doubles des amoureux.
Si je crochète avant le temps
La serrure des cerisiers
Si je brise par mes grêlons
La devanture des tulipes.

Je suis fou comme un jeune chien
Je lèche la main des bouchers
Les dentelles du printemps je
Les déchire quand me démangent
Mes gencives de gentiane.

5

Belliqueux, moi? le ciseleur
Des coccinelles, du muguet
L'architecte des nids de grive
Le grand couturier des mésanges
Le maître d'armes, mais des vagues
Le maître à danser des ablettes
Le maître à sourire des merisiers
Le rempailleur des nébuleuses
— C'est le bonheur que je veux dire
Le rémouleur des amoureuses
Dont la meule c'est le soleil.
Je ne connais pas d'autre guerre
Que celle du vent et de l'eau
Des soldanelles et de la neige
Pas d'autre haine que le gel
Embaumeur des musaraignes
D'autres balles que les abeilles
D'autres troupes que l'invasion
Triomphante de la verdure.
Allons, les hommes, au secours
De vous-mêmes! Prenez mes armes
Elles sont celles de l'amour
Et vous aurez le dernier mot
Qui est le premier de tous : Vie!

LE DIEU DE LA MER DANS LA LÉGENDE PHÉNICIENNE

par CHARLES VIROLLEAUD
de l'Institut.

Les Grecs donnaient le nom de Phénicie (Phoinikè) à cette partie de la côte de Syrie qui s'étend du mont Carmel à l'île de Rouad, sur une longueur de 300 kilomètres environ.

La Phénicie, c'est, en somme, le versant occidental du Liban, du Liban qui s'élève parfois — une fois du moins — jusqu'à 3.000 mètres, et qui est prolongé, au Nord, par les monts des Nosaïris (aujourd'hui : des Alaouites), lesquels ne dépassent nulle part 1.000 ou 1.200 mètres.

Il y avait jadis — comme maintenant du reste — un grand nombre de villages dans la montagne; et il y avait, sur la côte même, quelques ports, des ports fort mal abrités d'ailleurs, installés, faute de mieux, sur des caps, et composés ainsi de deux mouillages, tournés l'un vers le Nord : l'Anatolie, et l'autre vers le Sud : l'Egypte.

Ces ports étaient reliés les uns aux autres par une bande de terrain, généralement très étroite, une simple plage, coupée çà et là par des contreforts du Liban s'avançant jusque dans la mer; et cette bande côtière était traversée par de petits fleuves, au débit très irrégulier et qui ne méritent guère les noms qu'on leur donnait — les noms de Chien, de Loup et de Lion — qu'à la fin de l'hiver seulement, au moment de la fonte des neiges.

Il résulte de tout cela que le pays phénicien était très morcelé, chacun des segments qui le composent ayant à sa tête un port; plusieurs de ces ports ont été pendant longtemps et sont restés fameux : Tyr et Sidon surtout, tous les deux au Sud. Mais il y avait aussi Byblos et Beyrouth, qui s'appelait déjà ainsi dans l'antiquité; il y avait aussi Batroun, dont le nom n'a pas changé non plus; et il y avait au Nord, Marathus (aujourd'hui Amrit) et Arvad ou Rouad.

En somme, ou en moyenne, un port tous les 30 ou 40 kilomètres.

La Phénicie était donc bien « une série de ports avec une banlieue assez étroite », suivant la définition donnée de ce pays par Ernest Renan, qui fut le premier à le visiter et à l'explorer en archéologue, il y a de cela quatre-vingt dix ans.

Les ports phéniciens n'étaient pas — ou n'ont été que bien rarement — unis ou groupés en fédération. Chacun d'eux travaillait, d'ordinaire, pour son compte. Il n'y a jamais eu de royaume phénicien, mais seulement des principautés, en concurrence les unes avec les autres; et si l'on parlait la même langue dans ces différentes villes, on ne s'entendait guère mieux pour cela. Chacune avait ses usages à elle, ses alliances avec tel ou tel grand pays, l'Egypte, l'Assyrie ou la Perse; chacune enfin avait ses traditions, ses croyances, ses rites, ses mythes et ses légendes.

De l'histoire de ces différentes cités, qui constituaient autant de républiques indépendantes — comme au moyen âge Gênes et Venise, par exemple — nous ne savons que bien peu de chose.

Cependant, si pour Tyr et Sidon, comme pour Marathus ou Rouad, l'archéologie ne nous permet pas de remonter au delà de l'époque perse (VIe-IVe siècles av. J.-C.), pour Byblos, qui est au cœur de la Phénicie, nous atteignons jusqu'à l'époque des grandes Pyramides (XXVIIIe siècle), et cela grâce à des fouilles commencées en 1921 et qui ont été poursuivies, presque sans interruption, jusqu'à ce jour.

Enfin, une découverte fortuite, — fortuite dans son principe, mais très habilement et brillamment exploitée par la suite, a révélé, dès 1929, qu'il y avait, tout au Nord de la Phénicie, et même un peu en dehors de la Phénicie classique, une ville qui s'appelait Ougarit, et dont nous pouvons retracer maintenant l'histoire — en gros, du moins — depuis le XXe siècle jusqu'à sa chute, vers 1100. Les ruines de cette ville d'Ougarit, qui se dressait sur la côte, face à l'île de Chypre, sont connues aujourd'hui, et depuis longtemps sans doute, sous le nom de Ras-Shamra, qui signifie en arabe le Cap du Fenouil.

★

Vivant au bord de la mer, en relation, par la mer, avec l'Egypte, le monde égéen et tous les peuples de la Méditerranée orientale, avec ceux aussi de la Méditerranée occidentale, les Phéniciens, qu'ils fussent de Tyr, de Sidon ou d'ailleurs, avaient une flotte, chacun sa flotte, et ils ont fondé sur les côtes de la mer intérieure un grand nombre de comptoirs et de colonies, dont la plus illustre, de beaucoup, est Carthage, fille de Tyr.

Etant donné leur situation géographique, et la nature, qui s'ensuivait, de leur commerce, les Phéniciens devaient sentir le besoin de se mettre sous la protection d'une divinité de la mer, d'une divinité qui protégeât leurs convois et leurs entreprises diverses.

Mais il se trouve que la religion des Phéniciens nous est fort mal connue, et qu'elle n'était connue jusqu'à ces derniers temps que par des documents de très basse époque — de l'époque romaine —, des documents où les faits sont décrits de la façon la plus sommaire, ou représentés seulement par des noms, comme par exemple celui de Melkart, le grand dieu de Tyr, Melkart dont le nom signifie « le Roi de la Ville », mais dont la nature nous échappe à peu près complètement.

Et c'est ce qui fait l'importance — ou, en tout cas, l'intérêt — des découvertes de Ras-Shamra; car ces fouilles n'ont pas produit seulement quantité d'objets, de monuments figurés, de pièces d'archives même, mais aussi toute une littérature mythologique ou légendaire.

Or, parmi ces légendes ou ces mythes, il en est un dont le personnage principal — ou l'un des deux principaux personnages — s'appelle Yam, ce qui signifie la Mer. Le dieu Yam, c'était, en effet, la Mer, figurée sous les traits d'un être humain, comme tous les autres dieux du panthéon phénicien; et si du reste on l'appelait ordinairement et simplement Yam, on le désignait aussi sous le titre de Zabel-Yam, « le Prince de la Mer ».

★

Le poème de Yam date, comme tous les poèmes de Ras-Shamra, du milieu du XIVe siècle av. J.-C.; et il est écrit, comme les autres, au moyen de l'alphabet cunéiforme que

les gens d'Ougarit avaient inventé pour leur usage personnel et qui comprend trente lettres.

Ce poème est gravé, comme les autres encore, sur une tablette d'argile qui devait compter 400 lignes, réparties en quatre colonnes, deux sur chaque face; mais, de ces 400 lignes, nous n'en avons pas conservé plus de cent, et qui ne sont pas d'un seul tenant. Nous ne possédons, en somme que la seconde moitié de la colonne I, un petit morceau de la colonne III et la première partie de la colonne IV.

Ce sont là de déplorables lacunes sans doute, et qui compliquent beaucoup la tâche du traducteur. Mais il est vrai que bien peu de ces documents de Ras-Shamra nous sont parvenus en meilleur état. La terre cuite est une matière fragile, et la Bibliothèque d'Ougarit n'a pas été trouvée rassemblée dans une salle et en bon ordre, comme celle de Ninive, mais bien dispersée et fracassée, et dès l'antiquité même, dès le XII[e] siècle av. J.-C., au temps où la Syrie tout entière fut submergée par le flot des envahisseurs, venus du Nord et de l'Est, ceux que les Egyptiens appelaient les Peuples de la Mer, et dont l'Egypte, comme la Syrie, a eu tant à souffrir. Dans ces conditions, on ne pouvait pas s'attendre évidemment à découvrir ces poèmes tout reliés, comme le disait, un jour, plaisamment, Victor Bérard.

Si d'ailleurs notre texte date du XIV[e] siècle, il est bien probable que cette histoire du dieu de la Mer remonte à une époque beaucoup plus reculée; elle a dû être transmise, de génération en génération, par la voie orale, ou peut-être déjà par écrit, mais sous une autre forme sans doute, au moyen d'une autre écriture que cet alphabet de trente lettres.

C'est qu'en effet la langue et le style de ce poème — comme de tous ceux de Ras-Shamra — apparaissent très archaïques. Le récit est d'un laconisme extrême et, à notre goût, excessif. Très peu d'imagination dans ces poèmes, qui sont pourtant des poèmes d'Orient. Rien, absolument rien de comparable aux contes des Mille et une Nuits. C'est, pour tout dire, une littérature d'une sobriété et d'une sévérité à nulle autre pareilles.

Si on le prend dans son ensemble, ce poème consiste essentiellement en un combat, ou plutôt en une série de combats, entre Yam, le dieu de la mer, et Baal, qui est, lui, le maître de la Terre. Et si Yam est assisté, à l'occasion du moins,

par la déesse Ashtart — ou, comme nous disons, d'après les Grecs, Astarté — Baal, quant à lui, est seul en face de son adversaire.

Nous ne possédons point de représentations de ces combats. Les monuments figurés de Ras-Shamra sont peu nombreux et l'iconographie, très pauvre. Aucune image de Yam; pas même d'image authentique d'Astarté; mais en revanche : plusieurs stèles ou statuettes représentant un dieu jeune, dans l'attitude de la lutte, et qui est sans doute Baal en personne.

Mais abordons maintenant le poème lui-même, qui est en somme notre seule source d'information. Et du reste n'est-ce pas, ici comme ailleurs, par la littérature surtout qu'il est permis de pénétrer — plus ou moins profondément, mais enfin de pénétrer — le secret des civilisations?



Le premier acte de notre drame, ou le premier épisode du poème, tel qu'il se présente à nous, consiste en une altercation des plus vives entre les deux antagonistes : Yam et Baal. L'état du texte, qui est très mauvais dans ce passage, ne permet pas de reconnaître quel est l'objet du conflit, mais nous trouverons plus loin quelques indications utiles à cet égard.

De toute façon, et comme nous l'avons vu, Yam et Baal se menacent mutuellement. Yam surtout se montre acharné et on l'entend appeler à l'aide la déesse Ashtart, à qui il demande ou commande de briser la tête de Baal et de le précipiter dans un gouffre. Mais, à cet appel direct et pressant, Ashtart ne donne — et le texte est ici en parfait état — aucune réponse. Peut-être fait-elle des vœux, en son for intérieur, pour le succès de Yam; mais elle n'en manifeste rien, et elle ne prend, pour l'instant du moins, aucune part à l'action.

Les invectives ayant pris fin — très brusquement d'ailleurs, et comme il arrive si souvent dans ces poèmes — les deux héros, Yam et Baal, se séparent; ou plus exactement, Yam reste sur ses positions, tandis que Baal, qui sans doute ne se sent pas le plus fort, Baal se retire, et il va chercher refuge près de son père qui est le père de tous les dieux et le père de tous les hommes aussi, et qui s'appelle El, mot qui signifie simplement « Dieu ».

Ce n'est pas précisément qu'on voie Baal s'en aller rejoindre son père. Le texte est intact pourtant, mais il n'offre pas la moindre indication à cet égard. Et cependant il faut bien que Baal soit parti, puisque, dans la scène qui suit immédiatement, nous sommes transportés au cœur d'une montagne, où le dieu El résidait à ce moment-là. El, en effet, n'habite pas le ciel, comme on pourrait le croire, mais sur la terre, assez loin du pays qu'occupent les hommes; et, sur cette terre, il vit tour à tour, suivant la saison sans doute, dans la montagne ou sur la côte.

En tout cas, au moment où s'ouvre notre histoire, c'est dans la montagne que Baal va le chercher, et qu'il le trouve, assis sur son trône, entouré des dieux, ses fils, qui sont au nombre de soixante-dix et qu'on désigne simplement sous le nom collectif d'*elim* qui est le pluriel de El.

Sur une stèle de travail sommaire et qui provient de Ras-Shamra (1), on voit un personnage à grande barbe — à barbe blanche peut-on penser — qui est assis sur un trône à pieds de lion. Ce personnage est sans nul doute un dieu, un dieu âgé, et bien probablement le dieu El lui-même, à qui un prêtre ou un roi apporte son hommage. On peut admettre que, dans notre poème, le père des dieux se présentait ainsi, assis sur son trône; mais il était alors entouré de ses soixante-dix fils et Baal se tenait à ses côtés. Or voici qu'on apprend soudain que Yam vient d'envoyer auprès de El un messager, ou plusieurs messagers — deux au moins — pour demander ou exiger que Baal lui soit livré, à lui, Yam, le dieu de la Mer.

Comme les messagers approchaient de la montagne et qu'ils étaient déjà en vue, les *elim*, qui étaient à ce moment assis — assis par terre, sans doute — et en train de manger, les *elim* baissent soudain la tête sur leurs genoux, comme s'ils étaient saisis d'effroi, ou simplement pour manifester leur mauvaise humeur ou leur déplaisir.

Baal, très surpris, à ce qu'il semble, de cette attitude, interroge les *elim* d'un ton courroucé, en faisant sa grosse voix. Il voudrait savoir pourquoi les *elim* se tiennent ainsi, la tête basse; mais, à la question qui vient de leur être posée, les dieux ne donnent aucune réponse, comme s'ils n'avaient pas de compte à rendre à Baal, mais seulement à El, leur père, qui d'ailleurs ne demande rien.

(1) Publiée par Cl. F. A. Schaeffer dans la revue *Syria* 1937, pl. XVII.

Cette scène est, à vrai dire, assez étrange. Ici encore, le texte est très bien conservé, et le sens matériel ou littéral assuré. Mais il faudrait connaître, mieux que nous ne le faisons, la situation des *elim* à l'égard de El, la position aussi de Baal vis-à-vis, à la fois, de El et des *elim,* pour comprendre le geste des *elim,* et pour interpréter de façon convenable la question posée par Baal, le silence des *elim* et le silence même de El.

Mais poursuivons notre analyse.

Nous avons laissé les messagers de Yam en présence de El. Ils se prosternent d'abord devant le Père des dieux; puis ils se relèvent pour réciter le message dont ils sont chargés, pour le réciter ou pour le lire, car il semble bien qu'il s'agisse ici d'un message écrit, et écrit sur des tablettes.

Ce message, qui ne tient d'ailleurs qu'en quelques mots, devait contenir l'exposé des motifs qui ont incité Yam à réclamer, sans délai et sur un ton de commandement, l'extradition de Baal.

Malheureusement, le texte de ce message est fort obscur. On voit, cependant, tout à la fin, que Yam veut obtenir ou posséder quelque chose qui appartient à Baal, et cette chose est représentée par un mot écrit *pz,* à prononcer *paz,* sans doute, — les voyelles n'étant pas notées dans cette écriture. Or *pz* est peut-être le mot hébreu *paz,* qui signifie l'or, et plus précisément une espèce d'or, l'or pur; mais ce mot ne se rencontre qu'une seule fois, ici même, à Ras-Shamra, où l'or se dit habituellement *khrç* (=*khuraç*), vocable dont les Grecs devaient tirer *chrysos.*

Les messagers de Yam ayant rempli leur mission, il appartient maintenant à El de prendre une décision; et il la prend en effet, sans délai, en déclarant que Baal est le serviteur de Yam, et que, par conséquent, Baal doit partir immédiatement pour porter à Yam le tribut qu'il lui doit.

Le mot que je traduis par « tribut » est *argaman,* qui signifie proprement la pourpre, mais qui avait aussi, certainement, à l'époque où nous sommes — au milieu du IIe millénaire av. J.-C. — un sens plus large, et désignait l'ensemble des cadeaux que le vassal devait à son suzerain, et dont la pourpre était sans doute le plus précieux.

★

Ainsi Yam, le dieu de la mer, a obtenu sans difficulte gain de cause. Baal doit se soumettre, s'incliner devant les exigences de son ennemi, devant la sentence de El, jouant le rôle d'arbitre. Et il n'est pas surprenant qu'il en soit ainsi, car il apparaît très nettement, en divers épisodes du poème, qu'il y a, entre El et Baal, une sorte de rivalité sourde, dont les causes sont pour nous obscures, et que, au contraire, El protège Yam, qui est, comme il est écrit, son ami.

Mais voici que Baal refuse, contre toute attente, de s'incliner et d'obéir. On le voit, en effet, se jeter sur les messagers de Yam et les frapper durement. Ashtart, la protectrice de Yam, intervient alors, et elle tente de retenir Baal, en saisissant, suivant l'expression du poète, « sa droite et sa gauche ». Cependant Baal se dégage et il continue de frapper.

La fin de ce premier acte nous manque, mais tout permet de penser que Baal a poursuivi jusqu'au bout sa vengeance, et que les messagers de Yam ont succombé finalement.

★

Il y a ici une très longue lacune, et, quand le texte reprend, on entend El, qui donne l'ordre de construire au plus tôt une maison ou un palais, — un château fort peut-être — où Yam pourra désormais s'abriter et se défendre contre les manœuvres de Baal.

L'ordre de El s'adresse à un personnage qui joue un rôle important dans cette mythologie, à savoir Kashir, qui est un dieu architecte, ou l'architecte des dieux. Mais Kashir est aussi un orfèvre, « habile de ses mains », et il est également un armurier. A peine, en effet, Kashir a-t-il achevé de construire la maison de Yam, il entreprend de confectionner deux armes, deux masses d'armes, et il les remet non pas à Yam, comme on pourrait le croire, mais bien à Baal, qu'il encourage en ces termes : « Attaque ton ennemi; car si tu veux posséder le pouvoir pour l'éternité, tu dois d'abord abattre le Prince de la Mer ».

Enfin, s'adressant aux armes mêmes qu'il vient de forger, Kashir leur parle, comme à des personnes vivantes, et il leur dit : « Bondissez, rapides comme l'aigle, hors de la main de Baal. Frappez Yam entre les deux yeux et entre les deux épaules; et alors Yam tombera à terre. »

Et il arriva comme Kashir l'avait anoncé. Yam, ainsi frappé sur le front et dans le dos, tombe à terre, et son palais — ce palais que Kashir avait cependant, sur l'ordre de El, construit de ses mains — s'écroule du même coup.

Yam est-il mort? On ne saurait l'assurer; mais il est bien, du moins, vaincu; il est là, étendu sur le sol, devant Baal, dans l'attitude sans doute de ces rois de Syrie ou de Phénicie qu'on voit si souvent représentés, à genoux ou à plat ventre aux pieds des rois d'Assyrie, dans les bas-reliefs ninivites.

Alors Ashtart, qui aurait pu, semble-t-il, intervenir utilement en prêtant main-forte à Yam, à Yam qui l'avait, dès le début, implorée, la suppliant, nous l'avons vu, de briser la tête de Baal, Ashtart, qui s'est prudemment tenue à l'écart pendant ce combat décisif, apparaît enfin mais simplement pour adresser à Baal d'amers reproches : « Honte à toi », lui dit-elle. Elle a dû lui dire autre chose encore; et peut-être aussi, quoique bien tardivement et bien vainement, sans doute, est-elle passée aux actes. Mais rien ne nous a été conservé des cinquante dernières lignes du poème.



Tel est ce drame, dans toute la mesure, je crois, où l'on peut en saisir le sens littéral. Il s'agit maintenant de rechercher quelle en est la signification véritable et la portée. C'est une entreprise ardue. Il n'est, du reste, jamais facile d'interpréter une légende antique, même quand elle nous a été transmise dans les conditions les meilleures, et ce n'est pas ici le cas. Essayons cependant.

Supposons tout d'abord, et pour un instant, que ce dernier — ou ce troisième — acte nous ait été seul conservé. Comment, s'il en était ainsi, conviendrait-il d'interpréter un tel récit, c'est-à-dire, pour ramener les choses à l'essentiel : cette défaite de la Mer par la Terre?

Il y a, dans les mythologies de l'ancien Orient, d'autres scènes du même genre; et l'on peut penser, en particulier, à ce combat fameux que le dieu de Babylone, Mardouk, avait dû livrer, au début des temps, au dragon Tiamat, dont le nom veut dire l'Océan. Mardouk avait remporté, non sans peine, la victoire; et c'est alors, mais alors seulement, qu'il entreprit d'organiser le monde, en mettant en place les

astres, pour créer ensuite les êtres qui peuplent la terre, la mer, le ciel, et, en dernier lieu, l'homme. Et c'est pourquoi Mardouk, vainqueur de Tiamat, avait reçu le nom de Bel, qui est le même que celui de Baal, et qui signifie le Maître.

Malgré l'analogie, au moins partielle, des situations, on ne saurait cependant, pour la victoire de Baal sur Yam, retenir cette explication cosmique ou cosmogonique, et cela pour deux raisons principales.

D'abord, dans la mythologie de Ras-Shamra, ce n'est pas Baal qui crée le monde, mais bien le dieu El, El, qui n'est pas seulement le père des dieux, le père des *elim*, mais aussi le Créateur des créatures : *bny bnwt*, et le père de l'humanité : *ab adm*. Ensuite, la scène dont il s'agit — la victoire de Baal sur Yam — ne se trouve pas au début d'un récit, ce qui est la place normale d'une cosmogonie, mais bien à l'intérieur et même vers la fin du poème aux épisodes multiples.

Une autre explication — et qui se présente tout naturellement à l'esprit — est celle que j'appellerai géographique. Le poète aurait voulu décrire cet assaut que la mer livre, chaque jour, avec plus ou moins de fougue, à la terre, et plus particulièrement, à la côte syrienne. La mer revient sans relâche, et elle l'emporte parfois, quand, par exemple, elle fait s'écrouler un pan de falaise, comme il est arrivé, il y a trente ans, à Byblos. Mais ce ne sont là, tout compte fait, que de menus incidents; car, au bout de quelques heures, et quitte à recommencer bientôt, la tempête s'apaise, le flot se retire, comme s'il se soumettait au continent qui demeure, lui, debout et triomphant. Et l'on pouvait bien dire alors que c'était Baal qui avait gagné, ou que la Terre avait vaincu la Mer.

Mais, à côté de cette explication géographique, il y a place, il me semble, pour une autre interprétation, qu'on peut appeler historique. Les Cananéens, population pacifique, adonnée uniquement — aux hautes époques du moins — à la culture des champs, ont dû, à mainte reprise, se défendre contre des envahisseurs venus de l'Ouest ou du Nord, ceux que les Egyptiens nommaient justement les Peuples de la Mer; et, si ces conquérants ont pu se prévaloir de succès locaux, si même certains d'entre eux ont réussi à s'établir en Asie — comme, par exemple, ces Phi-

listins, qui devaient laisser leur nom à la Palestine — cependant, ils ne tardaient guère, pour la plupart, à disparaître après quelques générations, absorbés qu'ils étaient par les premiers occupants; et l'on était alors fondé à dire que la Terre l'avait emporté sur la Mer, ou, en d'autres termes, que Baal avait vaincu Yam. Baal faisait désormais figure de héros national, de champion des libertés cananéennes; plus que jamais, il avait droit à son titre de Baal ou Seigneur. Et s'il est vrai que l'or est l'enjeu du conflit où l'on voit Yam et Baal engagés (2), on inclinera à admettre que l'explication historique doit être préférée à l'explication géographique, et que c'est pour la possession des biens de ce monde que la querelle avait éclaté et qu'elle s'est prolongée durant des siècles.

Cependant, cette légende pourrait avoir un autre sens encore. Ce serait le triomphe, non pas d'un élément sur un autre, ou d'un peuple sur un autre, mais le triomphe des hommes, sortis de la Terre, sur la Mer; la victoire des navigateurs sur les dangers qu'ils couraient quotidiennement et dont la tempête était sans doute le plus redouté.

Les Phéniciens étaient passés maîtres, on le sait, dans l'art de la navigation, grâce à quoi ils ont pu se risquer en des courses lointaines, développer leur commerce, accroître considérablement leur fortune. Le poème de Yam célébrerait ainsi la victoire des fidèles de Baal, le Maître de la terre, sur la Méditerranée et sur d'autres mers encore.



Un historien célèbre a parlé jadis de la fluidité et de l'inconséquence des mythes antiques (3). Et ce terme de fluidité rend bien l'impression que produit ou que laisse l'étude de ces contes d'autrefois; mais, pour l'inconséquence, on peut se demander si elle est vraiment dans les mythes, ou bien seulement dans les commentaires que nous sommes réduits à en faire maintenant.

En réalité, un mythe pris à une époque déterminée devait avoir, ou avait certainement, un sens bien défini et un sens

(2) En Mésopotamie, l'or était le métal du dieu Bel, — le maître de la Terre, comme le Baal des Cananéens, — tandis que l'argent appartenait à Anou, le dieu du Ciel, et le bronze à Ea qui régnait sur l'Océan.

(3) E. Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, p. 43.

unique. Mais ces histoires, qu'on se transmettait, par écrit parfois, et d'ordinaire oralement, ont pris des significations variées ou contradictoires, en passant d'une génération à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'un millénaire à l'autre, ou de telle contrée à un pays voisin.

Ainsi, pour prendre un exemple et en Phénicie même, n'est-il pas remarquable qu'Astarté, qui est, à Ras-Shamra, la compagne ou la protectrice de Yam, lequel est l'adversaire de Baal, apparaisse dans la légende tardive de Byblos comme la protectrice ou la compagne d'Adonis, qui est le même que Baal ou son frère cadet?

Et, dans un domaine voisin, celui de l'antique Chaldée, il n'est pas douteux que l'histoire de Gilgamesh, a été, au début, et pendant longtemps sans doute, prise au sérieux, dans son sens littéral; ce n'était pas alors un conte, mais vraiment une histoire, ou de l'histoire. Cependant, nous avons appris, il n'y a pas très longtemps, que déjà au XXXe siècle av. J.-C., cette histoire n'était plus considérée, par certains du moins, que comme un récit plaisant, puisqu'on a trouvé, au niveau correspondant à ces époques anciennes, et dans les ruines d'Our, qui est, paraît-il, la ville natale d'Abraham, une série de scènes de la vie du héros d'Ourouk, où Gilgamesh, et, plus encore, ceux qui l'entourent, sont figurés sous une forme humoristique, comme s'il ne s'agissait plus que d'une fable.

Nous savons aussi, que, en Egypte, chez ce peuple dont Hérodote a dit pourtant qu'il était le plus religieux du monde, en Egypte, les dieux, même les plus haut placés, étaient traités, dès une époque reculée, — non pas sans doute par les prêtres, mais par le peuple — avec la plus grande familiarité, la plus totale liberté d'expression, si bien qu'un égyptologue a pu écrire, tout récemment et après avoir examiné la question de près, que les Egyptiens n'avaient aucune piété sincère et qu'ils n'attendaient de miracles que de la magie (4).

Mais, pour en revenir à la Phénicie, et plus spécialement à Ras-Shamra, les contradictions ou les inconséquences — réelles ou seulement apparentes — ne sont pas moins frappantes ni moins nombreuses qu'en toute autre région.

Si Baal se manifeste, en effet, dans notre poème, comme

(4) Gustave LEFEBVRE, *Romans et Contes égyptiens de l'époque pharaonique* (Paris, Ad. Maisonneuve, 1949), pp. XXIII ss. et p. 179.

l'adversaire déclaré du dieu de la Mer, et si on le voit finalement écraser son rival, ce n'est pas de cette façon-là, ce n'est pas en vainqueur, que Baal est représenté dans les autres poèmes de Ras-Shamra, où il est donné, au contraire, comme une victime, et la victime d'un dieu qui s'appelle Mot, ce qui signifie la Mort. Et cependant tous ces poèmes — celui de Yam comme celui de Mot — ont été écrits à la même époque, et sinon par la même main, du moins par des scribes qui sortaient d'une seule et même école.

Comment expliquer cette opposition, ou cette « inconséquence », cette double nature du dieu Baal, dont le nom, nous le savons, signifie « maître » et dont le titre complet est *baal arç*, « le maître de la Terre » ?

C'est sans doute que Baal était — ou avait été d'abord — considéré comme le maître de la terre nourricière, et cela pour cette simple raison qu'il faut, avant tout, manger. Mais on s'avisa bientôt que la terre produit autre chose encore que le pain et le vin; elle renferme l'or et l'argent, et d'autres métaux non moins utiles, et aussi les pierres précieuses et tout ce qui constitue *l'argaman*, l'ensemble des cadeaux que le vaincu doit au vainqueur. C'est tout cela qu'il voulait prendre ou reprendre, et c'est de tout cela que Baal entendait, quant à lui, assurer aux siens la possession.

En tant que dieu de la terre nourricière, Baal est essentiellement l'esprit de la végétation, le souffle du renouveau, le dieu du printemps. C'est grâce à lui que les moissons mûrissent; et c'est pourquoi la plupart des mythes de Ras-Shamra sont des mythes agraires; cependant, comme on ne moissonne pas en toute saison, et que les plantes se flétrissent dès qu'elles sont épanouies, la vie de Baal — de ce Baal-là, de ce Baal des champs — est représentée comme extrêmement précaire. Il s'ensuit que Baal est en butte à l'hostilité d'une foule d'ennemis qui personnifient les forces mauvaises; et il succombe enfin, et meurt, comme Adonis mourra un jour, dans des circonstances semblables, au cours d'une partie de chasse.

Il y avait ainsi deux natures en Baal; ou, en d'autres termes, l'activité de ce dieu se présente sous deux aspects différents, et cela au même moment, au XIVe siècle avant notre ère, et dans certaine contrée de la Phénicie du Nord ou de la Haute Syrie, dont la ville principale se nommait Ougarit. Il n'y a pas là précisément « inconséquence », mais

bien simultanéité ou confusion en un seul personnage de deux êtres qui étaient, originellement, distincts.

★

La légende phénicienne du dieu de la Mer offre, en outre, du point de vue des littératures comparées, un intérêt assez vif, et peut-être unique en son genre pour une époque aussi ancienne que le XIV[e] siècle.

C'est qu'en effet les Egyptiens connaissaient, eux aussi, une légende du dieu de la Mer, une légende dont le protagoniste s'appelle Yam, et qui est assisté par une déesse qui n'est autre qu'Astarté (5).

Par malheur, du papyrus qui contenait cette histoire et qui comptait primitivement quinze pages, il ne nous a été conservé qu'une demi-douzaine de menus fragments. On voit cependant que le dieu Yam entre en conquérant dans la Vallée du Nil, en manifestant, dès le début, une vive irritation. Il menace de tout ruiner, de tout recouvrir de ses flots, la plaine et la montagne aussi. De toute évidence, Yam cherche à imposer sa domination aux dieux de l'Egypte et à les contraindre à lui payer tribut. Cependant, une déesse, égyptienne celle-là, la déesse des moissons, qui s'appelle Ernoutet, intervient et s'efforce d'apaiser la colère de Yam. Pour ce faire, elle lui offre, à plusieurs reprises, des présents : de l'argent, de l'or, du lapis-lazuli. Finalement, devant l'insuccès de ses démarches, Ernoutet fait appel à Astarté; et ce grand conflit se termine par un mariage ou par l'union d'Astarté avec le dieu de la Mer.

De toute façon, il est bien évident qu'il y a, entre les deux contes — l'égyptien et le phénicien — des analogies assez étroites; et il est remarquable surtout que deux des personnages du conte phénicien se retrouvent dans le conte égyptien, avec le nom même qu'ils portaient en Phénicie. D'où il faut conclure qu'il y a eu ici emprunt, et que ce sont les Egyptiens qui tenaient cette fable des Phéniciens, et non pas les Phéniciens des Egyptiens. Mais si les Egyptiens ont pris à la Phénicie l'idée générale ou le thème, ils ont bien pu — ou ils ont dû — l'interpréter à leur façon; et la présence de la déesse Ernoutet suffit à montrer

(5) Voir G. Lefebvre, *Ibid.*, p. 106-113.

qu'ils ne se sont pas contentés de traduire dans leur langue le récit que leur avaient conté les matelots ou les marchands de Tyr, de Sidon ou d'Ougarit.

Si nous possédions le texte complet de ces deux contes, d'autres différences sauteraient aux yeux sans doute; mais peut-être bien aussi que d'autres ressemblances apparaîtraient, qui nous échappent en raison de l'état fâcheux dans lequel ces deux documents — mais l'égyptien surtout — nous sont parvenus.

On sait bien d'ailleurs, que la plupart des scènes décrites dans les contes populaires de l'ancienne Egypte ont pour théâtre les provinces asiatiques de l'empire pharaonique : la Palestine, la Phénicie et la Syrie proprement dite. Ainsi, par exemple, le conte des Deux frères : les Aventures de Sinouhé, le roman du Prince prédestiné, et aussi la Prise de la ville de Joppé, qui est Jaffa, et l'expédition d'Ounamon, ce messager que Ramsès XI devait envoyer auprès du roi de Byblos.

Pour le conte égyptien du dieu de la Mer, c'est bien, par une exception unique, dans la vallée du Nil que la scène se passe; mais les acteurs de ce drame, les principaux acteurs du moins, Astarté et Yam, sont des divinités phéniciennes, et qui ont conservé, en Egypte même, leurs noms phéniciens.

Et il faut observer aussi que, si l'Egypte a fait, dans le domaine des œuvres d'imagination, de nombreux emprunts à la Phénicie, ou, d'une façon plus générale et plus exactement peut-être, si la Syrie-Phénicie occupe une grande place dans la littérature égyptienne, il n'y a, en revanche, absolument rien d'égyptien — et rien, non plus, d'ailleurs de babylonien — dans les légendes ou les mythes cananéens, si l'on en juge du moins d'après les Poèmes de Ras-Shamra, et nous ne pouvons en juger que de cette façon, puisque la Phénicie des hautes époques ne nous a pas laissé d'autres poèmes que ceux-là.

CINQ CONTES ITALIENS

par CARLO COCCIOLI

I

LA PHOTOGRAPHIE

Les Enfants de Marie chantaient d'une voix aigre et distraite, plus attentives étaient les femmes qui regardaient le sol comme pour y chercher une aiguille perdue. Toutes vêtues de noir, ces femmes avaient aussi de grands châles noirs sur la tête, tandis que les plus jeunes portaient des châles d'autres couleurs où dominaient le vert et le violet. La route était fort poudreuse, la poussière cerclait le bas des jupes, l'aridité était grande. Les cigales chantaient aigrement. La vaste barbe agitée, le capucin allait seul en avant et sa voix puissante de basse l'emportait sur toutes les autres. Sa barbe n'était pas vraiment rousse, elle avait plutôt la couleur des baies de cyprès lorsqu'elles sont mûres. Puis les hommes à la cagoule blanche, puis la bannière de la Confraternita di Gesù Morto : mais aucun souffle de vent ne l'agitait. Et enfin, le cercueil. C'était l'après-midi; à la lumière crue les torches s'évanouissaient, l'air tremblait autour d'elles et elles étaient inutiles. Piero et moi nous étions tous les deux près du pont, nous avancions lentement sur nos bicyclettes. « Le cimetière est là-haut » dit soudainement Piero en m'indiquant la colline. « Pénible est la montée dernier ennui des morts aux vivants. Même quand les corps sont légers comme celui qui repose dans cette bière-là : une toute petite chose rongée par le cancer. Mais ne t'ai-je pas promis de te raconter l'histoire? »

Piero se mit à parler sur un ton grave et posé. Sa voix se déroula contre la muraille de l'âpre cantique. « Sans doute le chauffeur a-t-il bu un peu trop; quand on me l'apporte, la tête et la poitrine défoncées, il me semble qu'une odeur de cognac flotte encore sur ses lèvres sanglantes. J'en fais la remarque mais ils protestent tous, ils affirment que ce n'est pas vrai : s'il s'est jeté contre le parapet du pont, c'est qu'il a voulu s'y jeter. On ne peut mettre en doute son expérience de chauffeur. Je le contemple nu sur ma table d'auscultation, et il m'apparaît beau et délicat; fils de paysans, il a séjourné en Amérique et en France avec son patron et on dit, penses-y! qu'il aurait écrit des poèmes. On prétend donc qu'il s'est tué par désespoir d'amour : il aime éperdument une gamine qui le paie de retour, mais la mère de la petite ne veut rien savoir. La vois-tu, la mère? Cette grande femme vigoureuse, celle qui marche devant toutes les autres; toute vêtue de noir; on la nomme l'Oiseau justement pour la cape qu'elle porte; un oiseau funèbre, un ange de la mort; elle est sèche, tu la vois; elle est puissante, elle est généreuse et est fidèle. Elle est l'arbitre des affaires du village; elle est la grande protectrice ou la grande adversaire des curés; on la craint ou on l'aime : c'est l'Oiseau. Veuve, elle n'a qu'une seule fille; elle l'adore et la martyrise. Il semble qu'elle déteste Angiolino, tel est le nom du chauffeur, de toutes les forces de son âme; elle le prend pour un coureur de jupons et pour un paresseux. Elle se moque de lui, l'appelle poète, le tourmente. Puis survient le malheur. La voiture contre le parapet; Angiolino tué; dans les débris de la voiture une pauvre petite poule terrifiée mais indemne. Voilà tout, et pourtant les gens parlent : c'est le scandale. »

Piero s'interrompit et dans le même instant, comme en vertu d'une relation secrète, s'interrompit aussi le chant du convoi funèbre. La campagne tomba dans le silence. Les cigales aussi se taisaient. Les oliviers étaient blancs. « Elle est en tête », dit mon ami après un instant. « Elle est auprès de sa mère. La douleur l'avait sans doute brisée; sa mère a su la reconstruire. Elle est en tête,

regarde, habillée tout de blanc, au côté de l'Oiseau dans sa cape noire. Elles vinrent donc chez moi, à mon bureau, et s'arrêtèrent sur le seuil et, là, restèrent immobiles pour quelques minutes; puis la jeune fille se précipita sur le corps nu d'Angiolino et se mit à hurler. Et derrière l'Oiseau, qui ne bronchait toujours pas, il y avait la foule. Il y avait presque tout le village, hommes, femmes et enfants; et ils semblaient tous attendre. Attendre quoi, je ne sais; mais la jeune fille, à un certain moment, se tut. Puis elle se retourna vers la mère et lui cria sa malédiction : C'est toi qui l'as tué! La vieille ne répond rien. »

De nouveau mon ami s'arrêta et alluma une cigarette. Nous fîmes quelques pas en silence. La procession montait déjà. La clarté du jour s'affaiblissait. Les pentes blanches d'oliviers se teintaient d'un peu de pourpre. Une cloche, soudain, se mit à sonner.

Pour quelques instants, les cigales chantèrent.

« Trois jours se passent », reprit enfin mon ami, « et la vieille s'enferme toujours dans son mutisme. Dure, fière, secrète, elle vit comme elle a toujours vécu. Elle entre dans les boutiques, va à l'église, se met à la queue pour l'eau, son seau de cuivre sur la tête orgueilleuse; les gens s'écartent l'orsqu'elle passe. On n'ose la juger : simplement on ne la comprend pas et on la craint. Sa fille n'est plus sortie de la maison. Puis vient ce dimanche où l'on ne voit la fille ni la mère à la première messe. Mais environ huit heures, les voici : elles sortent de chez elles. La fille la tête basse, vêtue de blanc; la mère toute droite passe près des gens sans les voir. Elles traversent tout le pays, parviennent près d'une porte, en tirent le loquet. C'est la maison de la vieille Corinna. Dévorée par le cancer, elle est bien près de rendre l'âme : elle a cessé de souffrir et sourit, presque humble, aux visiteurs : c'est une petite femme douce et résignée. On se presse autour de son lit; mais, lorsque l'Oiseau paraît sur le seuil, tous s'éloignent. Et l'Oiseau parle d'une voix haute, la fille silencieuse à son côté. Teresa, dit l'Oiseau, je vais te demander une faveur. La petite vieille sourit, elle semble

heureuse mais sa confusion s'agrandit : Allez donc, Madame l'Oiseau, ce que je puis je le ferai. Il s'agit d'une commission, dit l'autre, rapport à une chose d'importance. Tu sais qu'il est arrivé un malheur et qu'il y a eu mort d'homme. Bien sûr je le sais! répond Corinna éperdue. L'Oiseau la regarde sans bouger. Et tu sais que tu n'en as plus pour longtemps. Eh oui, murmure Corinna, nous sommes nés pour mourir. Bien, dit l'Oiseau : tu vas près de ce garçon et tu lui dis que je lui demande pardon. Tu lui dis : Jeune homme, l'Oiseau vous demande pardon. Voilà tout. »

A ce moment Piero s'arrêta et descendit de sa bicyclette. Je fis de même. Le cortège funèbre continuait à monter la colline et on s'était remis à chanter. « Mais il y a encore la fin » dit mon ami. « Il y a encore la phrase que Corinna prononça, sa question : Comment pourrai-je le reconnaître? Voilà ce qu'elle demanda : « Comment ferai-je, l'Oiseau, pour reconnaître votre gars, celui à qui je demanderai votre pardon? Car je ne l'ai jamais vu l'Angiolino. Et alors pour la première fois (c'est du moins ce qu'on raconte au village), pour la première fois une faiblesse envahit l'Oiseau et elle ne sut que répondre. Confuse, éperdue, elle regardait tout autour d'elle et ne parvenait pas à parler. Ce fut à cet instant que sa fille s'avança. Elle vint tout près du lit et tendre, affligée, se saisit des mains de la malade. Puis elle fouilla dans ses poches : La voici, dit-elle, *c'est sa photographie.* Elle laissa longuement le carton devant les yeux de la vieille, tant que celle-ci n'eût dit d'une voix faible : Ça va, petite; maintenant je saurai le reconnaître, ton gars. »

« C'est elle qui est morte? » demandai-je à mon ami après un instant. « C'est elle qu'on emmène au cimetière? » Mon ami répondit simplement : « C'est elle. »

(*trad. Michel Breitman*)

2

MON ONCLE A VU LES ANGES

Ainsi que je te l'ai déjà écrit, ma chérie, l'oncle Pietro fut transporté ici à Caprese dans notre maison des Guincaie vers les cinq heures du soir. Nous étions dans le petit salon assis tout autour de cette table ronde sur laquelle, comme tu sais bien, les soirs d'hiver nous prenons du plaisir à jouer au loto; tante Elisa avait ordonné à la servante d'apporter *vinsanto* (1) et gâteaux parce que M. le Curé était venu faire sa visite. Don Attilio s'était assis en soupirant, avait consenti de prendre une goutte de vin, avait grignoté un biscuit en le tenant au bout des doigts, enfin il avait déposé le verre et s'était laissé aller, selon son habitude, contre le dossier du fauteuil. Tante Elisa, en face de lui, était restée bien droite comme toujours et comme toujours silencieuse; jusqu'à ce que, s'apercevant que notre hôte s'était enfin restauré, elle considérât son devoir de commencer à lui parler. Juste à ce moment on entendit un cri perçant se lever dans la cuisine : ma tante, surprise et effrayée, se leva d'un bond. Pâle, elle regarda tout autour d'elle, puis elle sortit de la pièce en grande hâte. Sa voix nous parvint tout de suite : « *Ah Pietro, fratello mio!* », puis un long gémissement et des murmures doux et affligés. Je me levai alors à mon tour, vivement suivi par M. le Curé, et nous sortîmes du salon. Dans la cuisine, nous vîmes tout de suite les brancards sur lesquels, le visage décharné, la tête abandonnée sur la poitrine, gémissant, gisait l'oncle Pietro. Près de lui, debout, deux jeunes paysans s'épongeaient le front et l'un d'eux expliquait : « C'est comme ça que nous l'avons transporté, car sur le cheval ça faisait trop de souffrance. » Alors l'oncle Pietro leva la tête et affirma d'une voix rauque : « Oui, j'ai voulu venir : je veux bel et bien mourir là où je suis né! »

(1) Vin de dessert de la province toscane, fait avec du raisin séché (*N. D. T.*).

Très rapide, tante Elisa allait partout dans la cuisine. Anxieuse, elle s'était jetée sur la poitrine de son frère; mais de suite s'était relevée, décidée tout à coup, les yeux brillants. Maintenant elle donnait des ordres. « Va chercher les garçons d'écurie », disait-elle à la servante. Ils doivent se trouver dans le jardin potager. » Puis à moi, presque durement : « Va chercher ta mère, qu'elle aide à préparer le lit! »

Aussi quand je revins avec maman, il régnait partout une animation singulière. Une paysanne avait allumé un grand feu, les garçons d'écurie avaient transporté l'oncle Pietro dans la chambre du haut, tante Elisa tirait de la grosse mée les plus fins draps de lin. Avec l'aide de maman elle fit le lit; puis elles déshabillèrent l'oncle Pietro et avec beaucoup de prudence le couchèrent. Il gémissait comme un pauvre chien blessé et un filet de bave lui sortait de la bouche haletante. Lorsqu'il se trouva étendu sur le lit, il écarquilla les yeux et murmura : « Uh! ça va! » Et il tenta de sourire. Le soir était enfin descendu.

Un peu après mon père s'en revint du marché; il avait fait l'acquisition d'une paire de bœufs et s'était proposé de recevoir à la maison le vendeur, un fermier de Romagne qui se présentait maintenant avec lui. A peine entré, papa eut sans doute la sensation qu'il était arrivé quelque chose : il s'arrêta sur le seuil et se faisant tout tremblant (tu sais comme il est doux : il s'émeut pour un rien) il gémit angoissé : « Qu'est-ce qui se passe? » Tante Elisa lui dit sans pitié : « Notre frère Pietro est venu, il est venu pour mourir. » Et voilà papa qui s'assied sur une chaise sans mot dire, près de la cheminée, et se met à pleurer.

Dans la cuisine on se hâtait pour préparer le repas; quand tout fut cuit à point, tante Elisa dit aux paysans qui avaient apporté l'oncle de se rendre aux locatures pour y chercher les hommes, et les femmes aussi bien. « Dites que le maître va mourir », ordonna-t-elle. « Qu'ils viennent tout de suite pour prendre congé de lui. »

La nuit baissée, les gens commencèrent d'arriver par petits groupes, à la lueur des torches. De la butte d'où

surgissent les Guincaie, je regardais les lumière s'approcher lentement. En les attendant la servante, aidée par ma mère, préparait la grande table et allumait toutes les lampes de la maison, comme si ç'avait été la fête. Tante Elisa passait son temps entre la chambre de son frère et la cuisine; à un certain moment elle me dit : « Monte là-haut, on te demande. » « Et toi, ordonna-t-elle brusquement à mon père, au lieu de pleurer, va tirer cinq fiasques de vin. »

Je pénétrai dans la chambre et m'approchai du grand lit. On avait déposé une chandelle sur la table de nuit : le visage du malade, tout environné par le blanc des draps, était verdâtre et effrayant. Toi seule sais, ma chérie, parce que je te l'ai avoué, quelle chose s'empare de moi à certains moments : une crainte indescriptible, et je voudrais disparaître, n'avoir jamais été sur la terre. Il en fut ainsi à ce moment, mais je sus prendre sur moi et murmurer, tout-de-go : « Mon oncle! » Il avait cessé de se lamenter, il ouvrit grand les yeux et me sourit. « Fiston! » me dit-il. Il avait les lèvres si blanches, si décharnées! Je levai la tête et découvris le noir du crucifix sur la solitude du mur : je détournai mon regard : tout n'était que signe de souffrance. « Oh, mon oncle! » répétai-je en suppliant; et j'aurais voulu ajouter : Aide-moi, mon oncle! Mais, à cet instant, il se mit à rire comme un gosse. « Promets-tu, me dit-il, de toujours faire réciter le rosaire dans cette maison qui devient tienne. Je t'ai laissé tous mes biens, tu es mon héritier, le sais-tu? » Il avait peine à respirer mais ne cessait de sourire. « Le métayer de San Polo devrait te livrer cinq kilos de fromage sec », murmura-t-il, mais tu peux bien les lui laisser si tu juges qu'il se trouve dans une mauvaise passe. Pour une fois, patience! » Puis, me prenant le bras : « Oh fiston, fiston, comme je suis heureux de cette promesse que tu me fais! » Je ne savais s'il parlait pour le rosaire ou pour le fromage : mais après quelque temps de silence oncle Pietro ajouta d'une voix faible : « La Madone de Pompéi, je l'ai mise moi-même au mur de la cuisine, ça fait presque vingt ans... » Alors je me mis à

pleurer en abondance, comme avait fait mon père bien peu de temps auparavant; quand je m'aperçus que l'oncle s'assoupissait je sortis de la chambre.

Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, toutes les femmes, réunies autour de la cheminée, récitaient lentement le rosaire à l'intention du maître mourant. C'était mon père qui l'entonnait, assis sur le fauteuil de bois, la tête rejetée en arrière en une pose de douleur apaisée. Je fus vaincu comme toujours par le sombre chœur des voix : je me précipitai vers papa, m'assis sur un tabouret, posai ma tête sur ses genoux. Papa, priant toujours à haute voix, se mit à me caresser la nuque. Enfin le rosaire fut terminé et tante Elisa commanda : « Allons à table! » Nous nous assîmes tous en silence et commençâmes à manger. Tante voulut me faire asseoir à la place du maître et, selon la coutume, elle veilla qu'il ne manquât à personne le boire ou le manger. Le marchand de Romagne mouvait des grands yeux bovins et se taisait.

Puis vint M. le Curé, que tante Elisa conduisit en haut. Une heure se passa (deux fois l'horloge retentit dans le vestibule) et don Attilio descendit enfin tout en pleurs. « C'est un saint, proclamait-il. Allez-y tous maintenant, il veut tous vous voir. » Hommes et femmes se levèrent. Guidés par ma tante, qui tenait une chandelle, ils montèrent gravement l'escalier sans dire un seul mot. Pénétrant un par un dans la chambre, ils se disposèrent en cercle autour du lit; quand s'éteignit le bruit de leurs pas, mince et chancelant entra mon père, qui s'agenouilla et se mit à gémir. Le moribond, les yeux vifs et attentifs à tout, laissait faire. Puis tante dit : « Silence! » et se tut même le gémissement de mon père.

« Pietro », appela tante Elisa à haute voix. « Voici tes fermiers et tes fermières. Ils sont venus pour te saluer : ne veux-tu rien leur dire? » Elle se tut en attendant, mais le moribond continua à tout examiner sans parler. Alors tante Elisa éleva la voix : « Tu ne veux *vraiment* rien leur dire, Pietro? », et il semblait qu'elle lui donnait un ordre. Tous se taisaient, on ne les entendait même plus respirer. « Pietro! » dit encore tante Elisa pour la troisième

fois, toute tendue vers le moribond : elle était très pâle et à la lueur de la bougie son visage me sembla raviné, seulement tenu par une volonté indomptable. C'est à cet instant qu'on perçut un long cri animal : un appel qui monta, grandit jusqu'à l'invraisemblable, s'inscrivit dans le silence et tomba. Alors l'oncle Pietro se cabra et, s'appuyant sur les coudes, il se souleva un peu des couvertures : les yeux fous. « C'est ma jument! » bambonna-t-il. « Qu'on lui donne à manger, pour l'amour de Dieu! » Il retomba sur son lit, et, tout à coup, se mit à rire, d'abord doucement comme pour lui seul, puis de plus en plus fort et murmurant pendant ce temps des paroles qu'il ne nous était pas donné de comprendre. A la fin il émit un grand cri et se tut. « Il est mort », cria Don Attilio, et il s'agenouilla près du lit en priant à voix haute. Les paysans firent de même; seule tante Elisa ne s'agenouilla pas. Elle rejeta vers le ciel son visage tout empreint de fierté et dit, comme en extase mais en détaillant bien distinctement chaque mot : « Il a vu les anges : mon frère Pietro est mort en regardant le Paradis... »

Puis elle se pencha vers un des hommes agenouillés et le toucha sur l'épaule. « Va t'occuper de la jument » lui dit-elle avec douceur. L'homme quitta la pièce sans mot dire.

(*trad. Michel Breitman*)

3

LA GOSSE

C'était tout à fait le type des gosses de cette ville, une fillette maigre, les joues creuses, le nez trop long et redressé, la lèvre supérieure très mince, chaste à l'extrême, l'autre au contraire proéminente, presque pendante, à la fois puérile et obscène. Elle avait douze ans, se nommait Guiditta, fréquentait les cours d'un collège situé tout près de sa maison, là où la rue venait se perdre dans la grande place déserte. Elle habitait, au troisième

étage d'une maison bourgeoise, un appartement qui avait dû être jadis, sinon luxueux, du moins confortable : quatre ou cinq pièces encombrées de divans, de babioles d'un goût douteux, de lustres rococo, de photographies accrochées l'une sur l'autre aux parois en si grand nombre qu'elles semblaient lutter pour la conquête de l'espace; et il y avait aussi une incroyable couche de poussière, immémoriale, et non seulement dans les recoins secrets mais un peu partout; une invasion effrontée et insolente de poussière, contre laquelle les efforts les plus optimistes de la pauvre bancale qui venait deux fois par jour faire le ménage sous les ordres de Grand-Mère ne servaient de rien. Giuditta, depuis sa plus tendre enfance, avait toujours rêvé de s'emparer du plumeau, d'ouvrir les fenêtres et d'épousseter; elle se serait même contentée, ma foi, d'épousseter comme la femme de ménage, c'est-à-dire tous volets fermés (le soleil restant toujours l'ennemi); et pourtant elle savait très bien qu'au grand jamais elle n'aurait pu satisfaire son envie, le droit d'épousseter n'étant pas dans ses attributions humaines. Car Grand-Mère le lui interdisait. Grand-Mère, la seule parente qui lui restât (Giuditta n'avait jamais connu son père, et sa mère était morte dans un sanatorium peu de temps après l'avoir mise au monde), Grand-Mère, donc, était une grande vieille décharnée au nez d'oiseau de proie, aux dents écartées et jaunies, avec des cheveux lisses très blancs et une peau noirâtre et ridée; ses mains, des mains de morte, étaient affreusement belles; et même lorsqu'elle les levait pour battre la gamine, celle-ci ne pouvait s'empêcher de les regarder en retenant un soupir d'admiration et de désir, mêlés d'un peu de répulsion; et, peut-être, d'amour. Oui : ces mains pouvaient bien être la seule chose que Giuditta aimât dans la vieille, tout le reste lui faisant horreur; et c'était une horreur si nette et si sacrée et si franche qu'elle-même, par courts instants, en restait étonnée (mais jamais elle ne se sentait autant capable d'amour que lorsqu'elle haïssait sa grand-mère). D'ailleurs, cette haine, la vieille semblait la payer de retour. Quand la fillette rentrait à la maison elle se

mouvait à sa rencontre, lui arrachait son cartable des mains et donnait libre cours à la première torture, à la plus intelligente, de la journée (la gosse n'aurait sans doute pu dire ce qui faisait l'intelligence de *la chose;* toutefois, on ne sait quoi la forçait à admirer la technique de Grand-Mère). La vieille, en effet, lui disait : « Viens-t'en donc ici » et, suivie de la gosse, elle pénétrait dans le boudoir rouge, fermait lentement, consciencieusement, la porte, cherchait sa canne de jonc et s'asseyait sur sa chaise favorite. La gamine prenait docilement place en face d'elle : cela avait lieu juste avant le déjeuner. « Quoi de neuf à l'école? » s'enquérait Grand-Mère avec son sourire le plus calme. « On t'a interrogée? » « Non », répondait la gamine en la regardant fixement dans les yeux, la tête haute; ou bien elle disait : « Oui ». Dans le premier cas, la vieille s'écriait : « Menteuse! » et commençait doucement (très doucement) à lui donner de sa canne sur les jambes, partant des chevilles pour remonter vers les hanches (la gosse ne disait rien et continuait à la regarder, toujours immobile); dans le second cas, Grand-Mère dodelinait de la tête et susurrait d'un ton pensif : « Et comment as-tu répondu? Mal, n'est-ce pas? », et la frappait quand même. Il en allait toujours ainsi. Rien jamais ne changeait — sinon que la vieille ajoutait parfois cette étrange remarque : « Mais tu ne pleures pas? Pourquoi ne pleures-tu pas, dis Giuditta? Tu es donc faite de pierre? »; questions auxquelles Giuditta ne répondait jamais (et alors Grand-Mère lui donnait de sa belle main une petite tape sur les lèvres). Puis elles s'en allaient manger. C'étaient là les brimades habituelles : il y en avait naturellement d'extraordinaires. Ainsi, lorsque Grand-Mère, épiant à la fenêtre, s'apercevait que la gosse rentrait à la maison en compagnie d'une autre fillette, voilà qu'elle perdait tout contrôle, et hurlait comme une chienne, et à la fin bondissait sur la gosse, et pleurait fort, et en venait jusqu'à lui lacérer les vêtements; et à la fin elle se jetait sur un divan et suppliait la fillette qui, abasourdie, moulue, n'avait pas dit un mot, de lui donner de l'air, de lui porter un secours —

Giuditta continuait à se taire. Une seule fois, comme dans un éclair, elle avait jeté à la vieille cette phrase : « Tu es jalouse! »; elle avait vu le visage convulsé de son bourreau se transformer à l'instant, et un grand calme envahir ses traits jusqu'à ce moment angoissés, et une pâleur nouvelle la dominer; enfin lui était parvenue la réponse, presque imperceptible : « Non, non », qui n'était, en fait, qu'un acquiescement. Ce fut alors que, pour une fois, Giuditta avait pleuré. Devant des étrangers, grand-mère et petite fille jouaient la comédie, une comédie qui peut-être n'en était même pas une, tant elles y participaient : elles bavardaient gentiment de tout et de rien, plaisantaient, échangeaient des politesses, se faisaient presque la cour : d'autre part Giuditta était tenue à se surveiller, car la vieille avait une sacrée mémoire et rien, absolument rien, ne lui échappait. Ainsi, une dame de leur connaissance, étant venue un jour en visite, leur avait offert une tarte aux fraises; on l'avait goûtée aussitôt et la donatrice ayant demandé, avec un brin de vanité dans la voix : « Dis-moi, mon enfant, tu l'aimes? », la gosse, prise à l'improviste et d'ailleurs sincère, avait répondu : « Oui, je l'aime beaucoup. » La visiteuse partie, Grand-mère avait frappé l'enfant à plusieurs reprises du revers de la main : « Donc, tu préfères les gâteaux des autres à ceux que je te prépare », avait-elle expliqué avec une froide violence. Comme à l'accoutumée, il va sans dire, Giuditta avait subi. Car elle s'était si bien habituée à la douleur de ces corrections qu'elle en était arrivée à pouvoir penser à autre chose pendant que Grand-Mère la battait. Ainsi, à sa manière, elle pouvait prier. Elle s'était inventé un rosaire à elle : à chaque coup (la vieille était précise et méthodique), elle invoquait le nom d'un saint en y ajoutant cette supplique : « Faites qu'elle souffre, faites qu'elle meure, faites qu'elle ait du mal... », et elle jetait dans ce refrain tout le poids de sa haine. Bien souvent cette prière lui donnait une satisfaction si vive que cela devenait une véritable jouissance, dont elle se sentait bizarrement effrayée (craignant peut-être que l'autre ne s'en aperçût). A l'occasion d'une fête, Grand-Mère ayant

manifesté à Giuditta l'intention de lui faire un cadeau, elle avait demandé, et obtenu, un petit autel « assez mignon », avec la lampe éternelle et tous les accessoires : depuis lors elle passait devant « son petit bon Dieu » le plus clair de son temps, répétant sans cesse le refrain de sa rancune : « Faites qu'elle meure, faites-la bien souffrir ». Et s'étant un jour approchée de Grand-Mère pour lui déclarer : « Je prie mon petit bon Dieu de te garder en vie », elle y avait pris un plaisir si brûlant, que le sang lui était soudain monté au visage. Ainsi vivait la gosse, sans amies et sans distractions, dans la maison poussiéreuse et vieillotte, s'ennuyant sur ses livres et finissant presque par attendre les corrections de Grand-Mère pour pouvoir se détacher un instant de son ennui; ou bien songeant de longues heures, la tête entre les mains, toute rêveuses et perdue (alors elle s'inventait une phrase : « Si mon père était là, si mon père était là... ») : *mais jamais elle ne souriait*. C'était une gosse qui ne savait pas sourire. Elle savait prier, mentir, supporter les coups en silence, elle savait ne pas crier de crainte et de solitude au cours des trop longues nuits; elle savait tout cela, à douze ans — mais non pas sourire. D'ailleurs, elle n'enviait en rien ses camarades d'école qui souriaient toujours : car elle, Giuditta, savait que lui étaient réservées des joies plus profondes, que les autres ignoraient certainement.

(*trad. Michel Breitman*)

4

L'AEROPLANE

Mon oncle le curé avait établi de s'en aller dès lundi, mais lorsqu'il apprit que je devais arriver d'un jour à l'autre il décida de patienter encore un peu. Ce fut sans doute pour conférer à sa décision un caractère de plus grande solennité, qu'il n'en fit pas d'abord communication à mes parents mais plutôt à certaines béguines qui

étaient venues lui rendre une visite. Dans nos pays siciliens les béguines sont nommées *bizzocche* (2); elles s'enveloppent de longues capes noires, se dédient aux œuvres de charité et bien volontiers (Dieu seul sait quelles plaisanteries font sur cela les esprits forts!) elles se consacrent à une perpétuelle virginité. Tout ceci en fait des femmes tellement utiles à nos familles, qu'on croit frappé du « mauvais œil » qui n'en garde pour le moins une dans son sein; car elles sont passées maître dans l'art de repriser et vraiment inimitables pour la fabrication de la moutarde et des petites friandises.

Mon vieil oncle le curé a justement parmi ses admiratrices des *bizzocche* que j'oserais qualifier de fanatiques. Lorsqu'elles savent qu'il a quitté sa vigne solitaire sur l'Etna pour venir chez nous passer quelques bons moments, elles arrivent en hâte de partout à la fois et lui manifestent leur dévotion. Mon oncle les reçoit dans le salon du dimanche, assis dans le fauteuil rouge vieux comme lui; et, sur le fond de ce rouge, il a des attitudes de grande allure. Les *bizzocche* admises en sa présence s'inclinent jusqu'à terre; devenues subitement timides, elles le prient d'une voix ténue : « Que Votre Seigneurie nous bénisse! » Mon oncle en ce moment se laisse baiser la main avec bienveillance; puis il trace de larges gestes dans l'air, tout en disant : « Saintes et bénies, mes enfants... ». Il parle toujours à très haute voix parce qu'il est un peu dur d'oreille.

Ce fut aux bigotes, comme je le disais, qu'il communiqua sa volonté de retarder le départ. « Notre neveu l'étudiant », dit-il avec majesté et condescendance, « s'en revient du Continent et nous avons décidé de l'attendre. » D'entre les *bizzocche* surgit un faisceau d'exclamations et elles se mirent à papoter sur mon compte, *ahi Mariddu figghiu beddu, Mariduzzu santu* (3)! Mon oncle les laissa bavarder, puis il dit brusquement qu'il avait mal à la tête, que leurs caquetages commençaient à l'importuner, que les femmes sont un produit du démon et qu'elles

(2) De l'italien *pinzochere* (*N. D. T.*).
(3) Oh Mariano bel enfant, petit Mariano béni (en sicilien) (*N. D. T.*).

déguerpissent, mais sur-le-champ! et qu'il les bénissait. Elles s'envolèrent dans leurs capes noires. Mon oncle continua de se lamenter pour son mal de tête, et puis lui vint la fièvre.

Et pourtant, en dépit des conseils de mes parents, il s'opposa farouchement à ce que vînt le médecin. J'imagine que son implacable méfiance envers la science mondaine le poussait à n'en vouloir pas; certains prétendent néanmoins qu'au sujet particulier des médecins il agit toujours ainsi par crainte de devoir leur payer quelque chose. Malgré cela, il s'occupe beaucoup de sa propre santé; et le sachant je ne m'étonnai pas lorsque, parvenu à la maison, je montai dans sa chambre pour le saluer et le trouvai face au miroir en train de s'examiner attentivement la langue. Je lui criai mon salut : « Je baise votre main droite, mon oncle! »

Il se retourna, et avec une bienveillance préoccupée : « Ah, Mariddu. Ne te semble-t-elle pas un peu blanche? »

D'entendre son parler archaïque et sonnant, m'émeut un peu. Enfin je lui baisai la main. Mais il me parut irrité.

« Regarde plutôt la langue! » Je l'examinai longuement. « Est-elle blanche ou ne l'est-elle pas? »

« Elle pourrait bien l'être, mon oncle. »

« Mon cher petit », s'écria-t-il « ce sont sans doute les mots dont on me nourrit dans cette maison de tes parents! »

Il parlait avec un dédain non dissimulé. « Bah! laissons faire le Seigneur. » Puis gentiment il s'informa de moi, me posant beaucoup de questions : mais, comme il ne cessait un instant, il me fut impossible de lui répondre une seule fois.

Il connaît bien des choses au sujet du Continent. Il me semble qu'en 1895 il s'est rendu à Rome avec un de ses amis et qu'ils y restèrent trois jours entiers; depuis cette époque il ne peut qu'en parler, car il ne s'est plus jamais éloigné de la région de l'Etna. Donc, il se mit à rappeler ces temps anciens. Tout ce qui sort de sa bouche se rapporte à lui; d'ailleurs de lui on ne peut connaître que des

choses édifiantes et agréables. Dans sa jeunesse il fut un grand prédicateur et il n'est pas de technique oratoire qu'il n'ait possédée avec une merveilleuse perfection. Au reste, il ne dédaignait pas de recourir à des moyens tout terrestres pour multiplier les effets de son langage fleuri. Certaines fois, par exemple, il s'entendait secrètement avec le *paratore*, c'est-à-dire avec celui qui dans nos pays met en place les gens dans l'église lors des circonstances les plus solennelles. Le *paratore*, instruit par mon oncle, lui laissait libre une sorte de corridor partant de l'autel jusqu'à la sacristie, de telle sorte qu'il était possible au prêcheur, parvenu à l'instant majeur de son sermon, de s'approcher insensiblement de la sortie pour disparaître enfin à l'étonnement extatique de ses brebis fidèles.

Les foules le proclamaient pour cela saint et professeur. Une nuit qu'il se trouvait près d'Acireale, dans une bourgade où on l'avait chargé de mission, il fut soudainement éveillé par un brouhaha mêlé de coups de feu. Il se leva en toute hâte, croyant venue l'heure de la révolution; mais il dut s'apercevoir que c'était seulement le peuple qui avait organisé les feux de bengale en son honneur et qui criait sous ses fenêtres : « Vive notre père don Turi, qu'il soit saint et béni! » Ce fut une bien belle nuit pour lui, mise à part la terreur qu'il éprouva. « Je pensais qu'ils allaient me martyriser », l'entendis-je confesser une fois à mon père, non sans une pointe de regret.

Maintenant, à ma venue, il se tourmentait de sa fièvre. Il passait des heures et des heures face au miroir, s'examinant la langue. Il se refusait à voir les *bizzocche*, qui investissaient la maison pour l'entourer d'hommages. « Ah! ces jacasses! » disait-il avec des gestes violents; et il lui arrivait même de disserter avec beaucoup de verve sur leur capacité de religion. Mais il n'osa condamner sa porte à l'Aéroplane.

Il faut avant tout savoir que l'Aéroplane n'est pas une *bizzocca* comme les autres. Elle en donna la preuve, pour ne citer qu'un exemple, ce jour où Monseigneur l'Evêque installa au village un prêtre qui n'était pas de son goût parce que calabrais, c'est-à-dire de terre bar-

bare et païenne. Elle se fit alors animatrice d'une belle révolte et enflamma les esprits par des discours pleins de passion. Elle n'alla pas jusqu'à menacer l'intrus, mais en vérité elle l'effraya de telle sorte qu'il se précipita à la ville pour supplier ses supérieurs de le remplacer. Entre autres faits de guerre nous assistâmes à une absence des fidèles à la grande messe du dimanche et à la venue en cachette à l'église d'un très petit nombre de briseuses de grève. L'Aéroplane est une immense *bizzocca* très osseuse, enveloppée d'une cape noire qui ondoie lorsqu'elle parle en gesticulant. On la nomme l'Aéroplane justement pour cet envol continuel de la mante, à la façon des oiseaux. Sans doute, si elle n'avait l'aspect qu'elle a, la nommerait-on l'Ange.

L'Aéroplane se présenta donc à mon oncle d'une manière solennelle et même lui se leva alors. Il se laissa baiser la main, cela est vrai, mais il la retira aussitôt. J'assistais tout ému à cette rencontre de notables. « Prends un siège, mon enfant », dit mon oncle avec un large geste de ses mains noircies. Ma mère apporta du *rosolio* (4) de grande qualité, mais l'Aéroplane le refusa d'un geste décidé. « Je suis en pénitence », expliqua-t-elle laconiquement. Mon oncle se mit à relater avec amertume et abondance de détails un épisode relatif à la pénitence, mais la femme l'interrompit dès le début : « Je sais que Votre Seigneurie est malade », dit-elle d'une voix sèvère. Mon oncle lui montra la langue. « Vois donc, mon enfant! » Elle ne regarda même pas. « Votre Seigneurie s'est-elle recommandée à la sainte mémoire de Padre Antonio Leanza? C'est prodigieux pour les fièvres. » Mon oncle écarquilla les yeux avec horreur, mais il ne parla pas.

La femme comprit ce silence, se leva et fit un pas en arrière. « Votre Seigneurie est son maître, elle peut croire en ce qu'elle veut », dit-elle avec une froideur extrême. « Mais pourquoi ne se recommanderait-elle pas à cette âme sainte? Je conseille à Votre Seigneurie d'essayer. »

(4) Liqueur peu alcoolisée et très sucrée utilisée encore dans les provinces par les gens âgés (*N. D. T.*).

A cet instant, mon oncle parvint à ouvrir la bouche. « Ces choses-là sont, ma fille... » Je prévoyais une invective véhémente contre la superstition et le souillement de la foi orthodoxe; au contraire mon oncle se tut, peut-être apeuré par la femme. Il baissa la tête, comme dominé, et murmura : « Nous essaierons, mon enfant. »

Sans parler, l'Aéroplane fouilla longuement dans les poches de sa cape et finit par en retirer une image pieuse. « Que Votre Seigneurie se recommande à ceci », dit-elle d'une voix radoucie en la lui remettant. Puis elle se retourna vers moi : « Et voici Mariddu? Mon fils, je t'ai vu petit comme un agnelet : tu étais blanc comme le lait et ta bouche semblait une rose à peine éclose! » Je m'inclinai. Mon oncle avait dû mal entendre, car il s'écria : « Oui, ma petite! il est juste cinq heures et quart. »

Mon oncle est un homme qui tient foi à sa parole et durant trois soirées consécutives il récita son rosaire en pensant plus spécialement à l'âme sainte du Padre Antonio Leanza. Au quatrième jour, tout d'un coup, la fièvre lui passa. Il en exulta et reçut en grande pompe les *bizzocche* qui ne s'étaient pas encore lassées d'attendre aux abords de la maison. Il les entretint longuement, les rabrouant avec une grande douceur. Il jeta l'anathème aux Franc-maçons et aux Libéraux, qu'il nomma, emporté par l'élan de sa fougue, source de vices et germe de tous les maux. Il cita Tertullien et improvisa un distique latin d'une très belle facture, auquel chacun se complut. Puis il s'étendit longuement sur Padre Antonio Leanza, glorifiant ses vertus et l'imposant aux prières communes. Il en vint jusqu'à nous confier qu'il l'avait très bien connu dans sa jeunesse et qu'il n'avait pas eu de peine à lui reconnaître des vertus d'exception. Le lendemain il s'en alla, et je l'accompagnai en cabriolet.

(*trad. Michel Breitman*)

5

A CONTRE-TEMPS

L'hiver a toujours été long, tu le sais, et la nuit nous entendions le bruit de la pluie dans le bois qui entourait la maison où nous habitions. Nous restions l'un près de l'autre en silence; au reste nous n'avions plus rien à nous dire, nous étions heureux seulement de pouvoir allonger les jambes vers la flamme de la vieille cheminée, d'attendre, à la nuit tombée, que la Giovanna nous apportât l'habituel plat de pâtes abondamment assaisonnées de beurre. Elle nous le servait avec ses mains lourdes de paysanne, qui pourtant avaient parfois des gestes si délicats et imprévus. Alléché par la nourriture, le chien, près de nous, jappait : à tour de rôle nous lui en donnions, pendant que nous-mêmes mangions en silence. Puis nous nous rapprochions du feu; la flamme tremblait dans la cheminée, quelquefois le vent plus fort la faisait bruire; il montait souvent du bois une âpre odeur de mouillé qui me faisait souvenir des jours que j'avais vécus à Cà d'Orso dans la maison de Cristina; et d'elle, de Cristina, qui allait et venait, distraite, dans la grande cuisine dont les chaudrons de cuivre étaient les yeux immenses; pendant que les deux grandes servantes jumelles s'affairaient, sous les ordres de la grand-mère autour de la table, à préparer, que sais-je? de la gelée de coings. Ainsi le soir, tout près de toi dans notre petite maison perdue parmi les chênes et les châtaigniers, voici que je me ressouvenais d'elle, d'elle que j'avais aimée; et quelquefois je me demandais si je l'avais aimée vraiment, si vraiment elle avait un jour existé, sur cette terre, ou bien si tout cela faisait partie — selon un procédé qui m'est familier! — de mes rêves. Et, pour briser l'incertitude qui me faisait souffrir, j'aurais voulu que nous nous délivrions de notre silence : j'aurais voulu te parler d'elle, t'en parler longuement, te dire, à toi, comme sa mort m'avait semblé injuste, non pas tant

sa mort — mais que sa grand'mère, si vieille, infatigable à préparer de la gelée, ait pu lui survivre... et puis je songeais que te parler d'elle ce serait peut-être te faire du mal : je te savais jaloux des souvenirs : tu m'avais dit, un jour, regretter que, de tes amis, non point tant la vie présente t'échappât, que le passé, irrémédiablement passé en dehors de toi. Et puis, quel intérêt aurais-je donc eu à ranimer dans mon cœur la présence de Cristina? Désormais elle était morte, la terre l'avait prise, sûrement, elle s'était défaite sous le poids de la terre. Ainsi nous nous taisions, passant ces heures dans un silence gonflé d'images et de songes, jusqu'à ce que vînt l'heure d'aller se coucher; l'heure de dormir là-haut dans la vieille chambre à l'unique fenêtre, qui regardait du côté du torrent. Le torrent frémissait dans la nuit et le bois aussi, aux premiers jours du printemps surtout, quand le vent se levait — pendant combien de temps avons-nous vécu ainsi? je me le demande. Ecoute : n'est-ce pas toi qui me dis une fois que tu ne croyais pas au passé, que tu voulais te libérer de toute cette chimère (pour te libérer, peut-être, de tes jalousies?). Ah! toutes ces questions inquiètes sont vaines, maintenant; de quelque manière tu es mort toi aussi, tu as rejoint Cristina dans l'empire de ce passé que tu voulais m'apprendre à nier; et peut-être parce qu'à ton enseignement, aujourd'hui, je veux être fidèle, voici que je cache à mes nouveaux compagnons que tu aies un jour existé, et ils ne savent de moi que le présent, un présent que je passe sur cette vieille barque dans laquelle nous faisons infatigablement le tour de l'île où nous nous sommes rencontrés — nuit et jour, avec de courtes escales à l'improviste. C'est une barque qui sent le sel et le vin et me rappelle, en dépit de l'ardeur que j'apporte à oublier, la vieille cuisine de Cà d'Orso, quand Cristina était encore vivante, ou bien la nôtre, plus humble, dans la maison entourée de bois sur les montagnes de Pistoia. Et cette lutte, en moi, entre la volonté d'oublier et l'appel pressant des souvenirs se fait bien rude, d'une manière que tu ne peux imaginer : je mène contre le temps une guerre impitoyable. Le fait même que je t'écrive (que

j'écrive une lettre qui ne te rejoindra jamais) témoigne de la fréquence de mes défaites. Mais écoute ce que je te dis maintenant : je suis plus heureux des défaites que des victoires. La victoire est aride.

Donc la vie m'a amené ici, dans une vieille barque, à vagabonder tout autour d'une île : on en voit seulement les côtes, hautes, bleuâtres, que la mer reflète, agrandies, dans les golfes sombres du rivage. Je te dirai qu'une autre pensée m'obsède aussi : celle d'avoir déjà vécu ces heures. Et je sais quand : quand je voulais fuir. Chaque fois que j'ai voulu fuir, rompre les liens qui avec malignité m'enchaînent au temps, chaque fois j'ai inventé au secret de moi-même un pays comme celui-ci, une mer si indifférente et tranquille, où l'on puisse voir jusqu'au fond; et puis cette côte farouche, incroyable, haute à se perdre dans le ciel. Nue, vide d'hommes, vide de maisons. Et puis un silence irréel, violent comme une colère, large voile qui remue. Une absence si totale que je puis bien dire à moi-même : « Ils n'ont jamais existé, les hommes, c'est un rêve seulement, les maisons de pierre, les trams, les automobiles, les ponts sur lesquels passent les trains sourdement, les galeries souterraines du métro, ah tout cela n'est qu'une invention dont je me suis libéré » (et pourtant il m'en reste le souvenir : ne fais-je donc que m'étourdir ?).

En contraste à ce jeu de contradictions intérieures, il y a le déroulement des jours selon un ordre réglé. Le jour se lève, le jour meurt. Un jour et un autre jour. J'ai près de moi deux compagnons qui parlent une langue que je ne comprends pas; et ceci te fera peut-être sourire (je me souviens du long sourire qui te naissait dans les yeux) si je ne te dis que je les ai cherchés précisément ainsi, ou plutôt que c'est cela précisément qui me les a fait prendre pour compagnons de voyage. Ne pas comprendre leur langue, cela me procure une incroyable tranquillité, et (contrairement à ce que tu pourrais croire) cela les rapproche passablement de moi. Bien loin de nous diviser, l'impossibilité de communiquer nous unit. Ils font de petits signes, ils sourient souvent, ils me regardent; je

leur renvoie leurs signes et leurs sourires et leurs regards. Parfois, la nuit, nous chantons; nous chantons sans paroles, tu comprends, plus qu'un chant c'est une autre voix de la nuit. Je ne te dirai pas, parce que je ne veux pas m'accorder de trêve dans cette lutte contre le temps, comment j'arrivai sur ce débarcadère où je les rencontrai; il y a peut-être deux semaines de cela (mais peu importe), sur le débarcadère de l'île, désert, et qui, au crépuscule, était un pont entre la mer sombre et le rivage d'une invraisemblable couleur de sang vivant : je te dirai seulement qu'ils étaient occupés à arranger dans leur barque, arrimée par un filin, des sacs de provisions; il y avait de grosses pastèques à l'écorce claire; je les regardais faire sans rien dire, leurs gestes calmes et méditatifs me plaisaient; puis une des pastèques glissa pour je ne sais quelle raison et vint rouler près de moi; je bougeai et la ramassai et la leur tendis, en leur adressant un seul mot. Ils répondirent d'un sourire et puis l'un d'eux murmura quelque chose que je ne compris pas; ils se remirent à l'ouvrage tandis que je continuai de les regarder. Il n'y avait pas seulement leur sourire : il y avait aussi le geste que faisait l'un deux pour éloigner les cheveux de son front : non pas avec la paume, comme toi ou moi l'aurions fait, mais bien avec le dos de la main : et il rejetait, en même temps, la tête en arrière (il faisait souvent ce geste, d'une puérilité étonnante). Ce qui me surprenait, chez l'autre (il devait être l'aîné mais sûrement il n'avait pas vingt ans), c'était l'étrange tatouage qui décorait son sein gauche (ils étaient vêtus seulement de leurs shorts bleus, ils avaient ôté leurs maillots); et je ne saurais bien te dire si cela représentait un soleil ou une roue, enfin c'était un grand cercle d'azur qui s'enroulait tout autour du mamelon et dans lequel je vis, qui sait au travers de quels raisonnements, un hardi symbole de vie — un *passer outre* — ne point regarder en arrière, jamais. Cependant ils finissaient de mettre en ordre leurs provisions; autour de la voile ils arrangèrent encore je ne sais quoi; ils échangèrent quelques signes que je ne compris pas; à la fin l'un d'eux,

celui qui portait le tatouage, se tourna vers moi et lentement me dit quelque chose. J'ai dit que je ne comprenais pas leur langue. J'attendis.

Ce fut une attente assez longue, durant laquelle nous ne fîmes que nous regarder. Et puis, à l'improviste, se leva en moi une *volonté;* et comme je savais alors que tout acte a une valeur en soi-même, dans la mesure où il s'accomplit, je fis un bond et fus dans leur embarcation. Le plus jeune des deux garçons, sans sourire, se pencha de côté et défit l'amarre.

En ce moment, tandis que je m'abandonne à cette absurde écriture (tu pourrais, frère, me retourner mes propres paroles et me dire que tout acte a une valeur en soi-même, que l'absurde est de vouloir lui imposer des associations, des relations impossibles), en ce moment, te dis-je, ils sont près de moi, silencieux, le visage tourné vers la côte (notre barque en coupe la grande ombre, qui s'allonge sur la mer). Et je tâche de ne point me demander où est le vrai, parce que ce serait tomber dans une contradiction de plus, se prêter au jeu qui ne s'arrête point. Peut-être m'y déciderai-je pourtant, pour l'authentifier.

(trad. Antoine Tavera)

POÈMES

par CLAUDE AUBERT

CHEMIN SECRET

Un jour il ne suffira plus
que le rouge soit rouge
que le blanc soit clément
une autre lampe viendra
notre vie surprendra.

Et nous rirons peut-être d'avoir aimé nos yeux
dans ces immenses courants d'air
qui irisaient nos corps, abreuvaient nos malheurs.

Un jour il ne suffira plus
que la nuit soit la nuit
toute pénétrée d'astres
alors nous glisserons sur une paroi d'ombre
plus pauvre et plus sauvage
que l'herbe de nos regards.

Et nous nous souviendrons d'avoir aimé nos mains
près de ces filles inquiètes
qui semaient dans nos chairs
les dés de leurs paupières.

L'ŒIL DE L'HOMME

L'œil de l'homme
est un pain farouche de couleurs
qui font le tour du monde
sans s'en apercevoir.

L'œil de l'homme
recule ses mille et un pouvoirs
au fond d'un lac sensible
aux lames rouges du soir.

L'œil de l'homme
s'avance comme une pomme mûre
entre toutes les branches
de sa pure science.

L'œil de l'homme
émeut une pierre, un hibou
la flèche d'une flamme
qui avale l'angoisse

de nos pensées vaincues
par l'océan des nuits.

ORACLE

Vous me direz passage
oui quel précaire passage
de l'homme fugitif
dans le verger de ses oracles.

Vous me direz matière
oui quelle matière
fragile le matin
comme un glaçon de verre.

Vous me chanterez forêts, coquilles
vastes plages
pour les yeux effrayés du voyageur qui sait
qu'il devra s'en aller.

Vous saisirez les balances de vos mirages
quelquefois le son de la vague
toujours vos propres paysages.

MESURE DE LA DANSE

Ne cherchez pas la Nuit
c'est un règne d'ailleurs
une bague perdue
dans l'eau de nos naissances.

Ne cherchez pas le Jour
c'est un fruit défendu
au prisme de nos pensées
à la musique de nos marées.

Ne cherchez que le Risque
de vivre le moment
où midi est en feu
sur une abeille d'or.

Ne cherchez que le Risque
et devenez l'aiguille
perdue dans la jonquille
du ciel qui dit : « MOURIR ».

L'EXÉCUTION DE LOUIS XVI

(D'après des documents inédits)

par ROGER GOULARD

A mon ami Marcel Bouteron.

L'exécution de Louis XVI a été déjà racontée par plusieurs auteurs. L'ouvrage de beaucoup le meilleur est, sans contestation possible, celui qui a paru, en 1910, sous le titre : *La mort du Roi,* et dont l'auteur fut M. Pierre de Vaissière, archiviste-paléographe aux Archives nationales.

De longues recherches relatives à la famille des Sanson, exécuteurs des jugements criminels à Paris, de 1688 à 1847, ont permis de trouver, ces dernières années, beaucoup de détails inédits sur cette mémorable exécution à laquelle prirent part Charles-Henri Sanson, exécuteur en chef, et son fils, qui était l'un de ses aides. Aussi a-t-on pu rectifier ou compléter les récits déjà faits du meurtre du Roi, en tenant, pour la première fois, compte de renseignements donnés par les Sanson, père et fils.

Le 14 décembre 1792, le président de la Convention nationale reçut une lettre qui dut bien l'intriguer. Ce document important se trouve aux Archives nationales dans un très volumineux dossier composé de pétitions et de correspondances adressées à la Convention nationale.

Il faut reproduire, presque intégralement, cette lettre qui a été, censément, écrite par Charles-Henri Sanson et est restée ignorée jusqu'à maintenant. On remarquera que cette lettre commence par les mots : « Les frères Sanson, exécuteurs des jugements criminels, du département de la Seine. » Or, en réalité, Charles-Henri avait seul le titre d'exécuteur du département de la Seine. Ses deux frères qui, pendant la Révolution française, lui servirent d'aides, étaient Louis-Charles-Martin, exécuteur à Tours, et Louis-Cyr-Charlemagne, exécuteur à Versailles après l'avoir été à Provins. Cette grosse erreur est une preuve évidente que cette lettre n'a pas été écrite par un Sanson, lequel ne l'aurait pas commise.

Voici cette pièce :

Les frères Sanson exécuteurs des jugements criminels du département de la Seine osent vous faire passer une lettre pour la Convention nationale; comme ils la croient de quelque importance, ils vous prient de lui en faire donner lecture.

Représentants, vous allez prononcer sur le sort du ci-devant Roi. Sa tête est destinée, sans doute, à tomber sous le glaive dont il m'est réservé de frapper les coups.

Malgré le préjugé, mes fonctions étaient honorables; elles m'ont porté à m'estimer comme le rempart de la Loi et la terreur des méchans, comme un des citoyens les plus utiles.

Exécuteur des jugements des Tribunaux, je leur ai obéi parce que la LOI m'en faisait un devoir. Mais, dans la conjoncture présente, l'on peut prévoir qu'au tyran détruit succéderont des tyrans dont le joug sera mille fois plus insupportable et plus honteux..... J'userai du droit sacré qu'a tout individu de me faire une opinion et de vous remettre ma démission et celles de tous ceux que j'emploie.

Nous craignons de participer à un assassinat, d'avoir la certitude que nos noms joints aux vôtres seront exécrés à jamais par tous les gens honnêtes et sensibles; nous redoutons encore d'être victimes de la vengeance infaillible et prochaine de ce peuple qui se repentira d'avoir demandé un crime inutile. Tous nous sommes dans la persuasion intime que vous trouverez facilement des hommes à la hauteur de nos fonctions. Dans le sein même de la Convention il en est qui seront heureux de s'en emparer. Le grand Marat, Danton, Robespierre et bien d'autres, sans doute, en ce moment, nous les envient; nous les leur laisserons.

Vos égaux en droits, les exécuteurs des jugements criminels de Paris.

(Signature illisible.)

On ignore le sort qui fut fait à cette surprenante missive. On peut affirmer qu'elle ne fut pas écrite par un Sanson, mais il ne paraît pas douteux que son auteur n'aït exprimé les sentiments de Charles-Henri dont il était probablement un des familiers.

Les jours qui précédèrent l'exécution du Roi, Charles-Henri Sanson reçut des lettres de menaces ou de supplications, les unes signées, les autres anonymes. On lui disait que des tentatives seraient faites pour sauver le Roi et que sa propre vie, à lui Sanson, serait en danger, s'il s'y opposait.

Des royalistes faisaient l'offre sublime et folle d'être décapités à la place de leur Prince bien-aimé.

Sanson hésita, d'abord, à accepter la terrible mission qui allait lui être imposée, mais sa femme et son fils Henri l'y décidèrent en le persuadant que son refus n'aurait, pour lui, d'autres résultats que de le compromettre gravement et peut-

être même de le faire décapiter, et pour la noble victime, que de la livrer aux brutalités possibles d'un autre exécuteur.

Charles-Henri comprit, enfin, et se résigna à remplir ses terribles fonctions.

Le dimanche, 20 janvier 1793, Sanson reçut du procureur général syndic du département de la Seine, avis que l'exécution de Louis Capet aurait lieu, le lendemain, sur la place de la Révolution (ci-devant place Louis-XV et, de nos jours, place de la Concorde). C'était la première fois qu'une exécution capitale aurait lieu à cet endroit. Jusqu'alors, la sinistre machine avait été dressée place de Grève (actuellement place de l'Hôtel-de-Ville) et place de la Réunion (ci-devant et de nos jours, place du Carrousel).

La note du procureur général ne donnant pas à l'exécuteur certains détails qu'il devait connaître, celui-ci écrivit aussitôt à ce magistrat pour être renseigné à ce sujet. Il déclara d'abord qu'il allait prendre toutes les mesures pour qu'il n'arrivât aucun retard à ce que les ordres reçus prescriraient. Le charpentier est averti pour la pose de la machine, laquelle sera mise en place à l'endroit indiqué. Il ajouta ce qui suit :

> Il est absolument nécessaire que je sache comment Louis partira du Temple. Aura-t-il une voiture ou si ce sera dans la voiture ordinaire aux exécutions de ce genre? Après l'exécution que deviendra le corps du supplicié? Faudra-t-il que moi ou mes commis, nous nous trouvions au Temple à huit heures? Dans le cas où ce ne serait pas moi qui l'emmènerais du Temple, à quelle place et à quel endroit faudra-t-il que je me trouve?

Telle est cette lettre, d'un intérêt capital, au point de vue historique, qui est conservée avec la cote 1341, au Musée des Archives nationales.

Le même jour, 20 janvier, le Conseil exécutif provisoire décida que l'exécution du Roi aurait lieu entre le piédestal de la statue de Louis XV, laquelle avait été renversée en août 1792, et les Champs-Elysées, à six toises (soit à un peu moins de douze mètres) à gauche de ce piédestal pour un citoyen qui regarderait le palais des Tuileries. Le Conseil avait voulu que, de la plate-forme de l'échafaud, Louis XVI fût obligé, avant de mourir, de voir le Palais de ses aïeux.

Or, il est certain que Louis XVI, s'il en eut la pensée, ne put apercevoir le palais des Rois de France, la guillotine se trouvant à douze mètres à gauche de la grande allée du jardin des Tuileries. De la plate-forme de l'échafaud, il ne put voir que les grands marronniers sans feuilles du parc.

Au vrai, l'endroit avait été mal choisi et la preuve en fut que la Reine, et elle seule, fut exécutée entre la grande porte du jardin des Tuileries et le piédestal central de la place de la Révolution sur lequel avait été érigée, le 10 août 1793, une statue en plâtre de la Liberté.

Longtemps, la place occupée par l'échafaud, le 21 janvier 1793, a été inconnue. Même dans des ouvrages parus récemment elle est encore indiquée faussement. On a dit aussi que ce fut par l'erreur d'un copiste que la guillotine fut dressée là où on vient de le dire, tandis qu'elle aurait dû l'être entre l'entrée du jardin des Tuileries et le piédestal vide de la statue de Louis XV. Rien n'est plus inexact.

Il convient d'ajouter que, pendant la Révolution, toutes les autres exécutions — sauf celle de Marie-Antoinette — eurent lieu entre le piédestal central et le garde-meubles (actuellement ministère de la marine).

Dès que Charles-Henri Sanson eût été avisé de la décision prise par le Conseil exécutif provisoire, il donna l'ordre à l'un de ses meilleurs aides, Pierre Desmorest, qui était charpentier de son métier, de monter dans la nuit la « machine » comme il disait toujours, ne voulant pas employer le mot de guillotine qui lui faisait horreur.

En outre, Sanson écrivit immédiatement au citoyen qui suppléait le procureur général la lettre suivante, dont on respecte l'orthographe.

Citoyen,

Je viens de recevoir les ordres que vous m'aviez adressez. Je vais prendre toutes les mesures pour qu'il n'arrive aucuns retards à ce qu'ils prescrivent. Le charpentier est avertit pour la pose de la machine, laquelle sera mise en place à l'endroit indiqué.

Le lendemain, lundi, 21 janvier, vers huit heures du matin, deux hommes débouchèrent de la rue Nationale (ci-devant rue Royale-des-Tuileries et de nos jours, rue Royale). Charles-Henri avait une large cravate blanche, une redingote vert foncé et un chapeau haut de forme, qu'il enleva quand le Roi fut arrivé et qu'il ne remit sur sa tête que l'exécution finie. Quant à Henri, il était vêtu d'une redingote marron et coiffé, lui aussi, d'un chapeau haut de forme. L'un et l'autre dissimulaient sous leurs vêtements un sabre et un pistolet.

Desmorest les attendait, près de la guillotine, et quand il les aperçut, il alla au-devant d'eux. Tous trois montèrent sur la plate-forme et firent, à trois reprises, tomber le couperet

que les exécuteurs appelaient le tranchoir. Cet essai leur ayant donné satisfaction, ils n'eurent plus, tous les trois, qu'à attendre le Roi.

A dix heures dix minutes, le triste cortège arriva. Dans le carrosse à quatre roues, peint en vert foncé et qui appartenait à Clavières, ministre des Contributions publiques, étaient Louis XVI et l'abbé Edgeworth, assis au fond et ayant devant eux un lieutenant et un maréchal des logis de gendarmerie.

Dès que la voiture eût été arrêtée tout près de l'échafaud, le Roi recommanda l'abbé aux gendarmes qui lui promirent de faire tout ce qu'ils pourraient à cet égard. Ensuite, Charles-Henri Sanson, son fils et Desmorest se présentèrent à l'infortuné prince qui était descendu de voiture. Ils voulurent lui enlever son habit, mais le Roi se dévêtit seul. Puis Charles-Henri voulut lier dans le dos, avec des cordes, les poignets du Roi, lequel protesta vivement et se débattit avec violence, car il était, a dit Henri Sanson, « fort comme un hercule ».

Au cours de cette lamentable scène, une grande partie de la chemise du malheureux fut mise en loques. Charles-Henri pria, enfin, d'un regard le prêtre de conseiller au Roi de se laisser faire. C'est à ce moment que l'abbé Edgeworth adressa au prince l'exhortation devenue si justement célèbre : « Sire, dans ce nouvel outrage je ne vois qu'un dernier trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense. »

Louis XVI leva les yeux au ciel et dit : « Assurément, il ne faudra rien de moins que son exemple pour que je me soumette à un pareil affront. »

Sans brutalité aucune, quoi qu'on ait dit, l'exécuteur en chef lia les poignets du Roi dans le dos avec un mouchoir que celui-ci avait laissé tomber de ses mains, sans qu'il s'en aperçût.

Rapidement, Sanson coupa les cheveux du Roi qui tombaient très bas sur son cou. Le malheureux prince avait demandé à Sanson de les couper lui-même, mais cela ne pouvait lui être accordé. Ensuite, Sanson donna des coups de ciseaux dans la chemise qu'il échancra largement en haut. Louis demanda si les tambours de l'escorte allaient cesser de battre, car il voulait parler au peuple. Sanson lui répondit qu'il n'en savait rien et c'était la vérité.

Alors, l'exécuteur montra au Roi le petit escabeau très raide de l'échafaud et voulut l'aider à le gravir, mais

Louis XVI refusa cette assistance et ce fut l'abbé Edgeworth qui le soutint.

Ce serait à ce moment que le prêtre aurait dit : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » Rien n'est moins sûr. On a demandé à l'abbé s'il se rappelait avoir dit cette belle apostrophe. Il a répondu qu'il ne pouvait affirmer s'il l'avait faite ou non et qu'il était possible qu'il l'eût faite inconsciemment.

D'autre part, Henri Sanson, questionné à ce sujet, répondit, un jour : « Quant aux fameuses paroles : Fils de saint Louis, montez au Ciel, il est possible qu'elles aient été dites, mais je ne les entendis point. »

Parvenu sur la plate-forme, le Roi voulut parler au peuple. Les tambours cessèrent alors de battre, on ne sait au juste pourquoi, mais probablement sur un geste ou un regard du Roi qui dit quelques mots que couvrit tout de suite sur l'ordre de Santerre un roulement des tambours.

Alors, Charles-Henri et Henri conduisirent le Roi à la guillotine en le faisant marcher à reculons pour qu'il ne la vît pas. Le Prince dit, à ce moment, en forçant la voix : « Peuple, je meurs innocent. » Puis, se tournant vers Sanson et ses deux aides, il ajouta : « Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français. » Ce furent là « les dernières et véritables paroles de Louis Capet », écrivit Charles-Henri, le 20 février, au directeur du journal *Le Thermomètre du jour*, où sa lettre, dont on parlera encore, plus loin, parut le lendemain.

Charles-Henri et son fils couchèrent vivement le Roi à plat ventre sur la planche de la bascule, puis ils durent employer toute leur force pour l'y attacher, tant il se débattait. Bien que solidement fixé par des cordes, il remuait encore en dépit du conseil que lui donnait l'abbé de se calmer.

Enfin, quelques secondes après, à dix heures vingt exactement, le tranchoir tomba, étouffant un grand cri de la malheureuse victime.

L'identité de l'exécuteur qui décapita le Roi a été beaucoup discutée. Les uns ont affirmé que c'était Charles-Henri, les autres, son fils Henri.

Aucun doute n'est plus possible : ce fut Charles-Henri. D'abord, celui-ci était l'exécuteur en titre et comme tel, c'était à lui qu'avait été envoyé l'ordre d'exécution, qu'il ne

pouvait enfreindre sans s'exposer, comme le lui avait dit sa famille, à une sanction rigoureuse. Ensuite, certains détails affreux de la mort du Roi prouvent, a-t-on dit avec raison, l'inexpérience professionnelle de l'exécuteur, accrue, ce jour-là, par l'horreur que lui causait le meurtre involontaire qu'on lui faisait commettre sur la personne de son souverain bien-aimé. En effet, le cou très gros du Roi s'arrangea difficilement dans la lunette; puis, après la chute du couperet, la tête tint encore et on dut peser sur le fer pour la décoller; enfin, par suite de la mauvaise position du cou dans la lunette, la malheureuse victime eut l'occiput et la mâchoire inférieure mutilés.

Ce fut incontestablement Charles-Henri qui, n'ayant jusqu'au 21 janvier 1793 presque jamais guillotiné, peut-être même jamais, comme l'a affirmé Santerre, fit preuve, ce jour-là, d'une si lamentable inexpérience.

Au surplus, trois témoignages irrécusables, jusqu'à ce jour ignorés, fixent définitivement sur l'identité de l'exécuteur du Roi. Le premier est de Charles-Henri lui-même qui, se trouvant par hasard, en 1806, dans l'église de la Madeleine en construction, quelques semaines avant de mourir, en présence de Napoléon, osa lui dire : « Sire, j'ai exécuté Louis XVI », ce qui, bien entendu, fit se cambrer l'Empereur (1).

Les deux autres témoignages sont de Henri qui dit, une fois : « J'étais près de mon père quand il fut forcé d'exécuter ce pauvre Louis XVI que nous aimions tous dans notre famille » et, une autre fois : « Je n'étais pas exécuteur; alors (c'est-à-dire le 21 janvier 1793), mon père remplissait ses fonctions, mais je l'assistais comme aide. »

Donc voilà prouvé que Louis XVI fut exécuté par Charles-Henri, lequel n'exécuta aucun autre condamné pendant la Révolution française, ce que prouve cette phrase dite par Henri : « A cette triste époque, les aides faisaient tout l'ouvrage. Mon père se contentait de les surveiller. »

L'identité du personnage qui, après la décapitation, présenta au peuple la tête du Roi, a été, longtemps, discutée, elle aussi. On peut affirmer que ce fut Charles-Henri. En effet, Henri a dit ceci : « Lorsque mon père fut contraint de prendre la tête du Roi par les cheveux, pour la montrer au

(1) Voir Roger Goulard, « Charles-Henri Sanson », *Mercure de France*, 1er février 1951, p. 267.

peuple, il a manqué de se trouver mal. Heureusement, comme j'étais plus grand et plus gros que lui, je le cachai et l'on ne s'aperçut pas de son émotion et de ses larmes qui, certainement, à cette époque, nous auraient fait guillotiner à notre tour. »

Donc voilà prouvé que ce fut Charles-Henri qui — aussitôt après la décollation — tendit à bout de bras la tête du Roi par-dessus l'épaule de son fils placé devant lui.

Quand il s'agit de montrer encore la tête du Roi, en faisant le tour de la plate-forme, selon l'ordre qu'avait reçu Charles-Henri, Henri fut obligé de se charger de cette triste besogne, son père étant incapable de se tenir debout, tant il était moralement déprimé, « plus mort que vif », a-t-on dit.

L'abbé Edgeworth parle, à ce propos, de Henri Sanson qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans (quoiqu'il en eût vingt-quatre) et qui saisit la tête du Roi et la tendit à bout de bras au peuple en faisant le tour de la plate-forme. Il accompagnait, ajoute le prêtre, cette cérémonie monstrueuse « des cris les plus atroces et des gestes les plus indécents ».

On ne peut admettre que Henri, dont la tenue au cours des trop nombreuses exécutions de la période révolutionnaire n'a jamais été l'objet d'une critique, se soit livré, le 21 janvier 1793, à des gestes scandaleux et ait proféré des cris honteux, alors que Henri montra la tête du Roi « sans prononcer le moindre mot », a écrit un témoin anonyme.

Au surplus, on ne peut croire que Henri, le 21 janvier 1793, se soit livré sous les yeux de son père à des gestes scandaleux et ait poussé des cris honteux, après l'exécution de « ce pauvre Louis XVI », comme on disait dans la famille Sanson.

D'ailleurs, aucun des récits qui ont été faits de l'exécution de Louis XVI ne contient de pareils détails. L'abbé Edgeworth, anéanti par l'horreur du spectacle que voyaient ses yeux noyés dans les larmes, s'est, certainement, très mal rendu compte de ce qui se passait devant lui. Quant aux cris qu'entendit le prêtre à genoux et accablé de douleur, ils furent poussés par la populace en délire.

Après l'exécution de Louis XVI, Charles-Henri rentra chez lui « en proie à un saisissement indicible », a écrit son fils. Peut-être vint-il passer quelques jours dans sa maison des champs, sise à Brie-Comte-Robert. Toujours est-il que les Parisiens ne le voyant plus crurent à sa mort. Longtemps,

des remords affreux l'accablèrent et anéantirent ses forces physiques et morales.

Le corps du Roi, aussitôt après l'exécution, fut conduit, dans la charrette de Sanson, au cimetière de la Madeleine, qui se trouvait là où est actuellement la Chapelle expiatoire.

Contrairement à ce qu'on a dit ou écrit, Sanson ne vint pas au cimetière, car son nom ne figure pas sur le procès-verbal d'inhumation qui est conservé aux Archives nationales et où il n'est fait mention que de deux administrateurs du département de la Seine et des membres du clergé de la paroisse.

Aussitôt après le supplice, le couperet, ou — selon l'expression des exécuteurs — le tranchoir, fut enlevé, ainsi qu'il était fait, chaque jour, les exécutions terminées. Charles-Henri ne s'en servit, paraît-il, jamais plus. Il n'est nullement prouvé, en dépit de ce qu'on a dit à ce sujet, qu'il l'utilisa encore une fois, pour l'exécution de la Reine, ce qui n'est certainement pas admissible de la part de Sanson (2).

Le 28 janvier 1793, les *Annales de la République française* racontèrent que des individus avaient, aussitôt après l'exécution du Roi, trempé leurs mouchoirs dans le sang de Louis XVI et avec s'étaient barbouillé les mains et la figure. Charles-Henri aurait dit à ces individus ignobles : « Attendez donc, je vais donner un baquet où vous pourrez tremper vos mouchoirs plus aisément. »

On peut affirmer que jamais Charles-Henri ne prononça ces odieuses paroles et aussi qu'il ignora qu'on les lui attribuait. Sinon, nul doute qu'il n'eût protesté en cette occasion avec le même courage qu'il le fit dans les deux circonstances suivantes.

En effet, le bruit ayant couru avec force et persistance dans Paris que Sanson avait « vendu très chèrement à des amateurs des boutons, des lambeaux de l'habit et de la chemise de Louis Capet », l'exécuteur protesta, le 28 janvier, par une lettre adressée aux *Annales patriotiques et littéraires*. Il déclara que ce commerce infâme n'avait pu être fait que

(2) Le 21 février 1936, a été adjugé à l'Hôtel Drouot à un collectionneur parisien pour le prix de douze mille cinq cents frans un couperet, qui « aurait servi à l'exécution du Roi ». A l'acheteur, dont le nom est resté inconnu, fut remis un dossier composé de documents « appuyant l'anthenticité matérielle de la pièce et « son utilisation possible, le 21 janvier 1793 ». On apprit alors que ce tranchoir avait appartenu aux Sanson et aux exécuteurs qui leur succédèrent, puis à MM. Dubois, de Bret et Rainaud, collectionneurs. C'étaient les héritiers de M. Rainaud qui le mettaient en vente, le 21 février 1936.

par des fripons et il ajouta : « La vérité est que je n'ai pas souffert que personne chez moi en emportât ou en prît le plus léger vestige. »

En toute justice il faut convenir que si cet ignoble trafic eut lieu, ce fut à l'insu de Sanson qui était la loyauté et l'honnêteté en personne.

Dans *Le Thermomètre du jour*, du 13 février 1793, sous le titre : « Anecdote très exacte sur l'exécution de Louis Capet », parut un article où étaient donnés quelques détails que l'auteur déclarait tenir de l'exécuteur lui-même. Il y était dit que celui-ci avait été « surpris de l'assurance et de la fermeté du condamné » et qu'il les avait attribués aux repas copieux que le Roi avait faits, la veille au soir et le matin de son exécution.

Dulaure, rédacteur du *Thermomètre du jour*, nia dans le numéro du 18 février, avoir écrit cet article et demanda à Charles-Henri Sanson un récit exact du supplice du Roi. La réponse parut, le 21 février, dans le journal. On a donné ici l'essentiel de cette lettre (3). En voici les dernières lignes que Charles-Henri Sanson eut le grand courage d'écrire :

Et pour rendre hommage à la véritée il a soutenu tout cela avec un sang froid et une fermetée qui nous a tous étonnés. Je reste très convaincu qu'il avoit puisé cette fermetée dans les principes de la religion dont personne plus que lui ne paroissoit pénétrée ny persuadé.

Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la véritée dans son plus grand jour.

J'ay l'honneur d'estre, citoyen,

Votre concitoyen

SANSON

Il est un point de la biographie de Sanson qui reste obscur en dépit de toutes les recherches qu'on a faites pour l'éclairer. Est-il vrai que, dans la nuit du 21 au 22 janvier 1793, Charles-Henri ait fait dire une messe pour le repos de l'âme de Louis XVI par un prêtre insermenté dans une mansarde du faubourg Saint-Martin, où se cachaient avec lui deux religieuses qui avaient, par force, abandonné leur couvent? La maison où aurait eu lieu clandestinement cette messe se trouvait près de l'embranchement formé par la rue principale du faubourg Saint-Martin et par celle qui menait à la barrière de Pantin, c'est-à-dire non loin du carrefour

(3) La lettre autographe de Sanson, datée du 20 février, se trouve à la Bibliothèque nationale, cabinet des manuscrits, fonds français, volume 10.268.

actuellement formé par la rue du faubourg Saint-Martin et la rue La Fayette. Elle appartenait alors à un certain Mucius Scevola, plâtrier, ancien piqueur du prince de Conti.

Dans la préface des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française, par Henri Sanson,* ouvrage apocryphe publié en 1829, à Paris, par Balzac et L'Héritier de l'Ain, Balzac a raconté avec infiniment de talent cette messe secrète sur laquelle il disait avoir eu des détails de Henri Sanson lui-même.

Voici un résumé de ce récit. Le soir du 21 janvier 1793, une femme âgée fut suivie dans le faubourg Saint-Martin par un inconnu. C'était une religieuse qui se rendait chez un prêtre réfractaire, logé dans un grenier de la rue du Faubourg-Saint-Martin, avec une autre sœur et elle même. Tous trois étaient réunis quand on frappa à la porte du grenier. C'était l'homme de la rue qui demandait qu'une messe fût dite devant lui, pour le repos de l'âme du Roi.

Avant de partir, l'étrange visiteur laissa au prêtre un mouchoir de batiste taché de sueur et de sang qui était peut-être le mouchoir du Roi avec lequel Sanson avait lié les poignets du Prince.

Un an plus tard, le 21 janvier 1794, le visiteur revint, comme il avait promis de le faire, mais il ne dévoila pas davantage son identité. Le prêtre ne la connut qu'en le voyant sur la charrette qui conduisait Robespierre à la guillotine : c'était Charles-Henri Sanson.

Balzac a donné le nom de ce prêtre : abbé de Marolles. On n'a jamais pu trouver trace de la vie de ce prêtre, mais cela ne prouve pas, on en convient, qu'il n'a pas existé. Balzac a pu être obligé de dissimuler le vrai nom sous un pseudonyme, pour une raison qui est inconnue.

Rien ne permet d'affirmer que ces messes ont été dites, mais rien n'autorise à soutenir qu'elles ne l'ont pas été. Un historien a écrit que « le récit de Balzac repose sur un fond de vérité » et un autre qu' « il contient une forte part de vérité ».

C'est possible, mais il faut, en dernière analyse, avouer qu'on n'en sait rien.

La même réserve s'impose au sujet des messes expiatoires pour l'âme de Louis XVI que Charles-Henri aurait fait dire, tous les ans, le 21 janvier, en l'église Saint-Laurent. On n'en a retrouvé aucun souvenir. Les archives de cette paroisse antérieures à l'année 1810 ont été brûlées, à l'Hôtel de Ville

de Paris, pendant la Commune, en 1871. Si elles existaient encore, on ne serait peut-être pas mieux renseigné, car ces messes ont pu être demandées verbalement. Enfin, aucune tradition orale relative à ces messes ne s'est transmise parmi le clergé de l'église Saint-Laurent.

Quoi qu'il en soit, depuis le 21 janvier 1793 jusqu'au 3 juillet 1806, veille de sa mort, Charles-Henri, dont la piété était exemplaire, s'agenouilla, chaque soir, devant le tranchoir qui avait décapité Louis XVI et, tête basse et cœur fervent, pria pour le repos de l'âme du Roi (4).

(4) Ce récit a été extrait d'un manuscrit du même auteur, dont le sujet est : « Une lignée historique d'exécuteurs des arrêts criminels : Les Sanson (1688-1847) ». (Note de l'auteur.)

IMAGES D'ARGENTINE

par ROGER GOUZE

LA FRANCE EN AMERIQUE DU SUD

Si vous arrivez d'Amérique latine, tout Français de France vous tiendra d'emblée les mêmes propos sur le rayonnement de notre pays et sur l'amour qu'on lui porte. Selon sa complexion et son humeur il y puise orgueil, fierté, sécurité. J'accorde qu'il faut d'abord croire en soi pour qu'aussi les autres y croient. Et je vois bien que si les Français n'ont pas craint d'entonner eux-mêmes les chants de gloire et d'amour à la France, les étrangers ont repris et bien haut ces refrains. Voici ce que je sais sur la présence de la France en Amérique du Sud.

Un temps fut où tout médecin, tout avocat, tout ingénieur, parlait français, lisait en français. Sa bibliothèque était française, et aussi sa pensée. Ce temps n'est guère éloigné mais il est révolu. Ces médecins, ces avocats, ces ingénieurs vivent encore. Ils ont cinquante ans. Leurs successeurs qui entrent dans la carrière quand leurs aînés sont près de la quitter, ne parlent plus français. Ils le lisent mal et seulement dans ces livres techniques dont le vocabulaire est international. La voix de nos romanciers et de nos poètes leur est moins familière. S'ils lisent les auteurs étrangers, c'est plutôt en traduction. Qu'ils ne nous aient pas quittés pour d'autres pourrait nous rassurer; la situation n'en est pas moins sérieuse.

Cet abandon ne nous est pas tout imputable. Il commença entre les deux guerres, un peu avant la dernière.

Il s'est accru implacablement durant les années tragiques. Dans la paix revenue il perd chaque jour de sa gravité.

Que s'est-il passé?

Tous les pays d'Amérique latine ont commencé avec la première guerre mondiale leur puberté sociale. D'une économie presque féodale, ils ont passé à une économie moderne. Cela s'est fait en deux guerres. Un Brésilien m'expliquait qu'avant 1914 le beurre, salé et en boîtes métalliques, était importé de France. Il fallut, la guerre venue, trouver ce beurre sur place, ce qui était facile. Et ce marché disparut à jamais. Ce qui en 1914 arriva pour le beurre, la confiture, les produits pharmaceutiques, les chaussures se reproduisit en 1939 pour les tissus et maints produits manufacturés. Il est vrai que nous n'étions plus seuls perdants, puisque « l'entre deux guerres » avait connu la concurrence « yankee ».

Cette industrialisation et cette commercialisation de l'Amérique latine eurent pour conséquence d'exacerber un nationalisme jaloux et de faire naître une classe moyenne. Ces deux faits expliquent assez le recul du Français, dans les années qui précédèrent la dernière guerre.

Partout le nationalisme se raidit. On voudrait s'en étonner dans le temps même où les progrès techniques suppriment les distances et multiplient les contacts. Mais peut-être les hommes se découvrent-ils ainsi plus différents qu'ils ne croyaient. Des gouvernements autoritaires inquiétèrent donc ces écoles, le plus souvent confessionnelles, où l'on enseignait beaucoup en français, et toujours avec des méthodes françaises. Il fallut ne parler qu'espagnol ou portuguais, et suivre strictement des programmes où le nationalisme paraissait d'autant plus envahissant qu'il l'avait été moins auparavant. Bientôt les écoles étrangères ne se distinguèrent plus des écoles nationales que par leur appellation. Je sais un lycée qui porte encore à son fronton le nom de notre pays mais où les élèves brésiliens n'apprennent guère plus de français que dans le plus humble des lycées nationaux. La survivance de quelques établisse-

ments secondaires français en Amérique du Sud illustre l'évolution de notre influence : leur vie devient difficile, leur rayonnement faible. Les futurs avocats, ingénieurs, médecins, professeurs ne connaissent guère que leur langue et, par priorité, leur histoire, leur géographie, leur littérature. Je ne discute pas. Mais enfin, il en était autrement avant ces réformes.

Il est vrai aussi que la clientèle des lycées changea. Ceux qui fréquentaient les écoles françaises étaient enfants de l'aristocratie; ils composeraient demain la classe dirigeante. Leurs parents connaissaient la France, qu'ils visitaient en voyages fréquents. La classe moyenne, née de l'économie nouvelle, ne connaît pas la France. Si elle rêve de ce voyage qui, pour durer moins, demeure pourtant très onéreux, elle n'ose le croire possible. Elle ne connaît guère la France qu'à travers les résidents français qui ne sauraient donner du peuple de France une image fidèle. Mais cette classe moyenne qui a conquis socialement sa place, et la conquiert chaque jour politiquement, réclame du même coup l'accès à une culture hier encore l'apanage de la classe privilégiée. Et sur ce chemin de la culture, à chaque pas, elle rencontre la France. Ce qu'on ne lui a pas appris durant les études secondaires, elle le réclame par la suite. Ainsi s'explique l'extraordinaire développement des institutions telles que l'Alliance Française qui enseignent la langue française et diffusent la culture française après les heures de travail ou les heures de classe. Des milliers de gens de tous âges, de tous métiers, mais dont l'immense majorité appartient à la classe moyenne, viennent librement étudier le français, entendre des cours de littérature française, choisir des livres français dans les bibliothèques. Le fait que le public y soit féminin en importante majorité, loin de m'inquiéter, me confirme dans cette idée que la France n'a pas terminé son rôle. L'homme américain fait de l'argent. Son ascension est d'abord matérielle. Je veux croire que son esprit réclamera aussi sa part de joie. Mais pendant que l'homme construit, spécule, s'enrichit, la femme, libérée de ses tâches domes-

tiques par un confort grandissant, trouve le temps de lire, d'apprendre le piano, d'étudier le français. « Le français est la langue de la culture. » J'ai entendu cela partout en Amérique du Sud, et je ne pense pas que les Français aient inventé cette formule. Si certains de nos compatriotes à l'âme commerçante déclarent qu'ainsi la France devient Athènes ou Rome et, encore vivante, entre dans l'histoire, je leur répondrai que la France a toujours vécu par l'esprit autant au moins que par le corps. Au XVIII[e] siècle le français méritait déjà d'être appelé la langue de la culture. Je ne pense pas que le poids d'acier, la force des armes, le cours d'une monnaie, suffisent à imposer une culture. Et puis vendre des livres, c'est aussi vendre. La France longtemps a été seule à rayonner en Amérique latine, mais auprès d'un très petit nombre de privilégiés. Il est vrai que ceux-là, si l'on y regardait un peu vite, avaient toute l'importance. Ils l'ont perdue. Nous pouvions du même coup perdre nos amitiés sud-américaines. Car notre réputation demeurait, mais la connaissance qu'on avait de nous, se faisait abstraite. Dans le même temps, d'autres, et plus puissants parce que plus nombreux, offraient leurs produits. En cette conjoncture, la France a failli perdre ses clients et ses amis. Ce risque la menace encore. Si elle prétend combattre sur tous les fronts, si elle veut se mesurer au poids de l'acier ou au nombre des ouvriers, elle part vaincue. On attend d'elle les moyens d'accéder à une culture où elle a été et où elle peut demeurer longtemps encore irremplaçable. Voici les mots mêmes d'un Sud-Américain : « Dans le monde de 1950, la France est vaincue si elle se soucie de la quantité de sa production. Son premier et unique souci doit être celui de la qualité. » Je pense de même que ce qui définit la culture, c'est le souci de la qualité. Que les Français retrouvent et développent à l'extrême leur amour du travail bien fait, leur goût de la perfection. Qu'ils n'oublient pas surtout que la place de la France est le fait de chaque Français et non de quelque destin miraculeux réservé à leur pays.

Il en est des peuples comme des êtres, nul n'est irremplaçable. Ou plutôt, chaque être, chaque peuple est irremplaçable, tant qu'il vit. Disparaît-il, que l'humanité bientôt, par son perpétuel devenir, par son incessant bourgeonnement, compense puis justifie cette disparition. Ainsi donc, les Français ne doivent pas interroger celui qui revient d'Amérique du Sud, pour savoir si la France y est présente et aimée, mais plutôt chaque Français doit s'interroger lui-même, se demander s'il garde confiance dans la mission de la France, s'il en a l'exacte et claire conscience, et s'il y apporte cette part d'activité que l'on est en droit d'attendre de lui.

BUENOS AIRES

On la définit souvent comme la capitale la plus européenne d'Amérique latine. La raison en est, je pense, dans ces quartiers aristocratiques dont maint hôtel particulier est l'œuvre d'architectes français : Palermo évoque parfois certaines rues calmes de Passy. Les mêmes architectes français ont, vers 1900, construit de nombreux immeubles aux proportions européennes. A peine deux ou trois gratte-ciel témoignent-ils de la sagesse des urbanistes argentins qui ont interdit désormais toute exubérance bâtisseuse. J'arrivais du Brésil quand je fis connaissance avec Buenos Aires. J'aimai tout de suite, trop rares au Brésil où le café se boit debout dans des bars étroits, ces amples terrasses d'une avenida de Mayo ombragée et délicatement désuète — hélas! — parce que la ville déplace son centre en remontant le cours du fleuve. Je lus avec tendresse les mille et mille enseignes rédigées en français, alors qu'au Brésil toute enseigne rédigée en langue étrangère est passible d'un impôt supplémentaire. Ainsi retrouvais-je en sourires familiers ce que je perdais en exotisme. Il est vrai que j'appris aussi à vivre pour la première fois en une ville géométrique. Car Buenos Aires est construite en blocs carrés de cent mètres environ de côté. Les rues rectilignes se coupent donc tous les cent mètres à angle droit. Une rue longue de presque

vingt kilomètres — Rivadavia — sépare par le milieu cette métropole dont on vous déclare, non sans fierté, qu'elle est plus étendue que Paris. Il faut dire que, hors du centre, on ne rencontre plus guère que ces maisons de briques, sans étage, qui résument à elles seules l'ancienne architecture de l'Amérique latine, du tropique nord au pôle sud, et abritent certes moins de gens au kilomètre carré que nos immeubles parisiens. Pour la commodité des citadins, les noms des rues ne changent qu'en traversant la rue Rivadavia, et les numéros des maisòns sont portés en mètres à partir de cette rue, prise pour origine. Quant aux rues parallèles à Rivadavia, elles en suivent la numérotation, comptée également en mètres à partir du fleuve dont elles s'éloignent. C'est le système des coordonnées algébriques. Vous pouvez savoir mathématiquement que tel immeuble est à 835 mètres de la rue Rivadavia, et à 432 mètres du fleuve. « On ne peut s'égarer à Buenos Aires » vous dira-t-on. Quant à moi, je m'y suis égaré autant et plus qu'en toute autre ville, sinon à Venise, ce labyrinthe citadin. Je m'y suis égaré, car je n'ai eu longtemps — pour ne pas dire toujours — de cette ville qu'une connaissance géométrique, c'est-à-dire abstraite, telle qu'on me l'imposa dès l'abord. Je n'appris jamais à la connaître comme je fais des villes moins ordonnées, où tout m'est repère. Le fleuve même ne sut me rendre ce service, dont la présence aussi est théorique. Car il faut pour le voir, sinon du haut de quelque immeuble, partir à sa recherche. Mais sa rencontre ne surprendra jamais le regard du piéton flâneur. Proche du centre, le fleuve est prisonnier du port. Pour l'atteindre enfin, une voiture, un autobus, un tramway nous conduiront jusqu'à ces larges promenades côtières où les Argentins viennent les soirs d'été chercher la fraîcheur, mais qui le reste de l'année évoquent l'abandon hivernal de nos plages bretonnes. Ce Rio de la Plata, rêvé dans la poésie des tangos, de l'éloignement, de son nom aussi, me préparait, comme il arrive souvent, une déception. Car il est toute l'année d'un jaune boueux, dû, m'a-t-on expliqué, à un sable

si fin qu'il reste toujours en suspension, plutôt qu'à une boue véritable. Je ne sais où commence le sable et où finit la boue, mais je sais que, m'y étant une fois plongé je dus, au sortir de l'eau, passer aussitôt à la douche. Je sais aussi que les piscines claires et confortables abondent au long du fleuve. J'ignore pourquoi les premiers conquérants le dirent « fleuve d'argent » car je ne retrouvai jamais les images que ces mots appellent, sinon peut-être en certaines nuits moites et chaudes, quand la lune se reflète en immenses traînées, sur cet élément sans transparence où les alluvions, comme pour un miroir, doivent tenir lieu de tain. Le Rio de la Plata n'a qu'une rive; du moins au regard des hommes, puisque d'un bord on ne voit jamais l'autre. J'avoue que l'autre rive me manqua toujours. Ce qu'il gagne en étendue, le fleuve le perd en profondeur. Il faut toute l'année draguer avec acharnement, sinon le port de Buenos Aires — l'un des premiers du monde — ne pourrait bientôt plus recevoir que les bourgeoises péniches. Tel est ce fleuve, fils de deux fleuves qui drainent ensemble une demi-douzaines de Frances. Si je ne l'aimai guère à Buenos Aires, c'est que je l'y fréquentai peu. Nous le retrouverons, et plus sympathiquement, dans nos sorties dominicales.

Regagnons donc le centre de la ville. Toutes les capitales sud-américaines étouffent en un cœur apoplectique, autour duquel elles étalent interminablement leur corps peu consistant. Si je me promène vers six heures du soir avenida Rio Branco à Rio de Janeiro, rua Barao de Itapetininga à Sao Paulo, dans Florida à Buenos Aires, je suis assuré d'y croiser la moitié au moins des gens que je connais dans chacune de ces villes. Que je me promène avenue des Champs-Elysées, boulevard Saint-Michel ou Saint-Germain, sur les Grands Boulevards, à Montmartre, à Montparnasse, dans n'importe lequel de ces multiples centres que possède Paris, et c'est miracle si j'y rencontre gens connus. Ainsi vit-on très vite en toute capitale sud-américaine comme en une ville provinciale. Le centre de Buenos Aires tient dans un quadri-

latère d'avenues, dont Florida est l'artère centrale et privilégiée. C'est une rue, comme presque toutes les rues de Buenos Aires, si étroite qu'il a fallu l'interdire à toute circulation. Conduire une automobile dans le centre de Buenos Aires est un cauchemar : encombrements continuels, stationnement impossible malgré la facilité donnée à tout chauffeur d'insinuer sa voiture dans la moindre place disponible en poussant, du pare-chocs avant puis arrière, une file de plusieurs véhicules, sport auquel je me livrai avec ivresse, me vengeant ainsi de la susceptibilité des Parisiens à l'endroit de leurs pare-chocs. Il est vrai que dans cette ville parfaitement plate, on peut et l'on doit laisser toujours sa voiture non freinée. Cet engorgement pose aux urbanistes argentins un terrible problème. Certains proposent de détruire pour recommencer. Un tel sacrifice ne serait pas artistiquement irréparable en une ville où les bâtiments historiques sont rares. On a déjà tracé quelques avenues de dégagement en abattant des tranches entières de bâtisses; pour ouvrir actuellement, sur le bord du quadrilatère central, une avenue large de plus de cent mètres, on démolit allégrement des immeubles de dix étages construits hier. Mais l'artère, ouverte à ce prix n'est encore pas beaucoup plus longue que large. Une autre avenue, fort belle avec ses immeubles aux lignes imposées par un règlement municipal, coupe obliquement le damier. Le fait est si rare que l'on ignore son nom et qu'il suffit de la désigner par cette seule qualité : la « Diagonale ».

Ainsi s'offre cette ville au regard du visiteur. Dirai-je que tout y apparaît si droit et si pareil, rues, angles des carrefours, façades, et, à l'image de cela peut-être, jusqu'au maintien des gens, que j'y rêvais à chaque pas de réinventer la ligne courbe, son abandon, son mystère, sa douceur de vivre.

Les « porteños », comme on dit familièrement des habitants de Buenos Aires, demandent au delta du Tigre ce que la ville ne leur donne pas et qu'ils désirent sans doute inconsciemment. L'unanimité de leur accord sur le choix du lieu, les pousse par centaines de mille en

chaque fin de semaine vers les canaux et les îles du delta. Parcourus quarante kilomètres, on se retrouve au Tigre comme on s'était retrouvé dans Florida. Le Tigre est un dédale d'îles séparées de bras inégaux. C'est l'œuvre du Parana au moment où il devient le Rio de la Plata. Le développement de Buenos Aires, deux guerres durant lesquelles les Argentins fortunés apprirent à dépenser leur argent chez eux et non plus seulement à Paris, une fièvre de spéculation, ont transformé le delta en lieu de villégiature et de tourisme. Quelques crises du logement achevèrent de le peupler. Un tel afflux de consommateurs éventuels fut bientôt suivi de son cortège de bars, pensions, restaurants autour duquel s'abattit la horde avide des commerçants syriens, grecs, juifs, japonais, qui en Amérique du Sud sont toujours prêts à vendre n'importe quoi, n'importe où, dans n'importe quelles conditions, pourvu qu'elles soient lucratives. Il fallut adapter les constructions à la nature d'un terrain instable et marécageux, et aussi à l'humeur capricieuse du fleuve, dont le niveau monte ou s'abaisse de plus d'un mètre sous les sautes fréquentes du vent. Villas luxueuses, hôtels, cabanes miséreuses, toutes les maisons s'élèvent sur pilotis de bois ou de ciment, laissant le flot librement circuler sous elles. Ainsi naquit cette Venise campagnarde et souvent même banlieusarde, dont le charme est indéniable. Partout débouchent des canaux, soit pour l'assèchement des propriétés plantées de gazon ou de vergers, soit pour la circulation. Leurs rives en sont presque toujours protégées par un revêtement de bois imputrescible et fort dur : le « quebracho » ou bois de fer, qui est aussi celui des pilotis. Dans les principales artères de cette immense cité lacustre, la circulation est intense : canots automobiles pétaradants, chalands chargés des marchandises les plus hétéroclites, longues barques à moteur étroites et rapides transportant des oranges et des citrons vers les marchés, et puis, les samedis et les dimanches surtout, des yachts dont certains sont si luxueux et si imposants qu'on les croit partis vers une traversée de l'Atlantique alors qu'ils ne

quittent jamais le fleuve, des voiliers de toutes voilures et de tous calibres, des yoles, des skiffs, tant d'embarcations de tous les temps et de tous les lieux qu'on se demande s'il est en Argentine des gens à qui ce luxe soit refusé, ou qui utilisent un autre mode de transport. L'été surtout, en fin de semaine, le delta se transforme en fête nautique, en corso aquatique. Une circulation s'organise sur ces routes et ces rues liquides, dont les voitures sont ces bateaux, les autobus ces canots à cinquante places, et les camions ces lourdes et lentes péniches. La végétation est grasse et verte : un gazon digne de l'Angleterre, des arbres à profusion, et surtout ces saules pleureurs dont l'abondante et lourde chevelure apparaît partout en Argentine dès que l'eau suffit. Tant de charme a deux revers que l'on devine assez : l'humidité et les moustiques.

J'ai aimé le delta. L'originalité de Buenos Aires est là. J'y ai vu le peuple argentin et je l'ai mieux compris, lorsqu'il se mêle et se retrouve dans les dimanches d'été, où les yachts luxueux croisent au long des « recreos » populaires — nos caboulots des bords de Marne — grouillant des familles qui, dans l'odeur tenace de la viande grillée sur la braise, sirotent leur maté au chant mélancolique des tangos.

PAYSAGES ARGENTINS

Le voyageur qui débarque à Buenos Aires voit son taxi s'engager, dès la sortie du port, dans une rue étroite à pente raide. Il ne sait pas encore que, franchies ces quelques dizaines de mètres qui marquent l'ancienne berge du fleuve, il pourra poursuivre sa route pendant des centaines et parfois des milliers de kilomètres sans rencontrer une taupinière. Cette platitude porte le nom indien de « pampa ». Ici abandonnée à sa végétation naturelle de graminées que paissent, innombrables, les bœufs et les moutons, là cultivée mécaniquement en céréales, ailleurs couverte de sable ou de sel rappelant sa récente origine de plaine marine, partout la pampa,

qui commence dès la sortie de Buenos Aires, offre au regard découragé son horizon abstrait. J'ai pu réviser dans la pampa l'imagerie poétique de la plaine immense où la vue se perd. En fait on n'aperçoit que rarement cet horizon sans limites. Une vache, un buisson, un mur de ferme, un tas de foin suffisent à le masquer. Il faut aller en montagne pour voir loin. Le regard du montagnard est perçant. L'homme des plaines est myope.

Le paysage de pampa sur mille et mille kilomètres ne change pas. Sa monotonie ajoute encore à sa platitude. A peine de loin en loin, de très loin en très loin, une ferme accroche-t-elle le regard, à l'abri de son bouquet d'arbres. Car il se faut défendre du « pampero », le vent froid qui souffle de Patagonie et que rien ne retient, ni seulement détourne. Sur des kilomètres et des kilomètres, pas un arbre, pas un buisson. La seule végétation autre que l'herbe des pâtures, ce sont les hauts pylônes en fer supportant les roues éoliennes qui actionnent les pompes des réservoirs d'eau. On les rencontre partout, auprès des fermes s'entend, mais aussi, loin de tout, ravitaillant les abreuvoirs précieux sans lesquels le bétail crèverait de soif. Mêmes bouquets des mêmes arbres, mêmes pylônes gris de fer, et, du haut de l'avion, mêmes petits villages aux rues géométriques, mêmes « corral » ronds où parquer les bêtes, mêmes abreuvoirs cylindriques en tôle, enfin sur des dizaines de kilomètres, mêmes routes droites dont la poussière s'élève au passage des troupeaux, si haut dans le ciel et si longtemps que l'on croirait les fumées blanches d'un incendie. Je n'oublierai pas non plus ces charognes partout rencontrées et même à deux pas des villes, des villages, des fermes. Dans mon souvenir, je ne puis les séparer de la pampa. Les bêtes vivent à l'état demi-sauvage. Beaucoup crèvent, seules, et puis pourrissent. Nul ne les trouvera que trop tard. Même leur cuir ne vaut pas qu'on les récupère, et encore moins leurs os pour l'équarissage. Les charognards s'en chargent, ceux qui volent, ceux qui marchent, ceux qui fouissent, ceux qui grouillent. On voit ces charognes à tous les stades de leur décomposition. De loin en loin,

dernier vestige, une tête aux os blanchis gît sur le sol, et plus souvent est fichée, je ne sais pourquoi, à la pointe des poteaux des haies ou bien en haut de longs piquets, découpant sur le ciel, avec sa paire de cornes, une silhouette de dieu païen au front orné d'un croissant de lune. Tandis que le train, l'automobile, l'autocar m'emmenaient à travers la pampa, mes regards n'accrochaient, en cette immensité monotone, que ces charognes semées sur notre passage. La pampa exprime avec une effrayante économie de moyens la tristesse et la solitude de la mort. Durant ces voyages, j'ai constaté aussi que, même de très loin, je distinguais toujours du premier coup d'œil, et sans une seule erreur, l'animal qui vient de crever de celui qui dort ou se repose. Crevé, l'animal abandonne sa conformation pour épouser aussitôt le mouvement du sol sur lequel il gît, tandis que la bête endormie garde sa forme architecturale. Ainsi ai-je compris que la vie est forme d'abord. Un être vivant se reconnaît en premier lieu à cette forme qui lui appartient en propre et dont l'abandon signifie la mort. Aussitôt que l'animal crève, on comprend à le voir s'étaler qu'il retourne au liquide. La vie n'est que liquide tenu en forme, et la mort rend à ce liquide son inertie : il se répand. Le squelette résiste plus longtemps, mais bientôt sa charpente à son tour s'affaisse, et je sais que les prochaines pluies auront raison aussi de ce crâne arrogant à demi déjà disloqué par le vent, et qui se dissoudra comme le reste. Images de la pampa! Images de la mort! Où donc ai-je vu cette charogne de mouton qu'un coup de pied creva comme une outre gonflée, d'où jaillirent des torrents d'asticots? Charogne, et asticots qui n'étaient eux aussi que graisse, mais grouillante, flambèrent, allumés à la flamme dansante d'un briquet, brasier grésillant qui insultait la paix sépulcrale de la plaine. Senteurs de la pampa! Senteurs de la mort! Où donc ai-je traversé autour d'un abreuvoir tari par des mois de sécheresse, ce troupeau de charognes pareil aux cadavres sur les glacis d'un fort après l'attaque? Malgré mon mouchoir en tampon sur le nez et sur la bouche,

l'air lourd de puanteur coulait dans mes poumons comme du pus.

Je suis d'un pays de montagnes, ou mieux de « monts » comme nous disons. Je n'aime ni ne comprends la plaine. Je fus donc indifférent puis vite hostile à la pampa. Un soir pourtant son charme mélancolique me toucha. C'était dans la douceur d'une nuit d'été, durant un spectacle de chants et de danses populaires. Nous étions assis à même le sol, non loin d'un « rancho », propriété d'un argentin ami. L'odeur de la viande grillée que nous avions mangée jusqu'à l'écœurement flottait encore dans l'air. La plaine immense ouatait de son silence l'ombre que traversait seul le vol lumineux de quelques gros insectes phosphorescents. La musique n'était guère que rythme. Le visage impassible des chanteurs, les gestes lents des danseuses, le buste figé des danseurs au-dessus de la galopade effrénée de leurs bottes armées d'énormes éperons cliquetants, où je retrouvais les courses éperdues des troupeaux dans la plaine, la voix plaintive et solitaire de la flûte indienne, les êtres et les choses exprimaient jusqu'à l'extrême possible une immanente tristesse, dépourvue cependant de tout caractère tragique. Car le paysan de la pampa — le « gaucho » — est triste.

A la vérité cette tristesse ne s'explique pas toute par la monotonie du paysage : elle est spécifiquement sud-américaine. Je l'ai trouvée aussi bien chez le « caboclo » brésilien que chez le « coya » bolivien. Tristesse du sourire, mélancolie des gestes, monotonie du chant qui fie au seul rythme le soin d'échapper à l'ennui, tandis que les mêmes mots naïfs et sombres sont répétés jusqu'à l'obsession, résignation devant un destin inexorable et fatal, ces caractères se retrouvent chez toutes les populations sud-américaines, et singulièrement les rurales.

Je devais, contre toute attente, ressentir moi-même jusque dans ma chair cette tristesse cosmique. Ce fut au cours d'un voyage à travers la Cordillère des Andes. Je parcourais toujours la pampa, mon regard tourné vers l'ouest, guettant à l'horizon le surgissement des som-

mets neigeux. Mais les Andes sont insaisissables et multiformes. Elles courent de l'équateur au pôle. Je les ai vues sous le tropique, les flancs pourris par la forêt vierge, leurs sommets de quatre à cinq mille mètres arrondis en larges dos verdis par les graminées; je les ai retrouvées mille kilomètres au sud, les flancs désertiques couverts de cactus-cierges, leurs sommets rocheux délabrés; et toujours pas de neige, encore moins de glaciers. J'ai parcouru les hauts plateaux, balayés par les vents, où entre trois et quatre mille mètres d'altitude les Andes s'étalent désespérément. En Patagonie, elles ne sont plus que glaciers, champs de neige, lacs morainiques. La moindre colline prend des airs de Mont-Blanc. J'ai survolé l'Aconcagua, l'un des géants du globe; mais pour l'approcher avant d'en tenter l'ascension, il faut, à partir de la pampa argentine, des journées à dos de mulet, durant lesquelles les vallées désolées succèdent aux vallées, sans qu'on ait chance de rencontrer âme qui vive. Où les Andes sont-elles les Andes comme les Alpes sont les Alpes? Je pense avoir le mieux compris les Andes lorsqu'elles m'étreignirent jusqu'à me désagréger, dans cet étrange malaise qu'est la « puna ». Est-ce un mal des montagnes? Non, puisque l'altitude y compte pour rien; oui, puisqu'on ne le ressent que dans la montagne, et jamais dans la plaine. C'est le mal des Andes. Toutes les populations riveraines craignent les Andes, comme un dieu puissant, mystérieux et jaloux. Les aviateurs qui les traversent vous disent qu'il est des moments et des lieux où les instruments de la science humaine s'affolent et ne servent plus de rien. Il est vrai que, sauf dans ces quadrimoteurs qui les survolent à 8.000 mètres, on y est parfois si terriblement secoué, on y fait des chutes verticales si brutales, que l'on se voit déjà plaqué contre la montagne, aspiré puis absorbé par elle. Et même les quadrimoteurs n'osent guère l'affronter dans ses orages; l'une de ces puissantes machines récemment encore, au cours de la traversée Santiago-Mendoza qui dure moins d'une heure, disparut et ne fut jamais retrouvée... La Puna est peut-être cause aussi de ces

drames aériens. Mais ce n'est que sur terre qu'on l'éprouve vraiment. Où sévit-elle? Ici à 1.500 mètres d'altitude et non pas à côté sur ce sommet de 5.000 mètres. Instantanément je sentis, jusque dans l'intimité de mon être, un déséquilibre si brutal que je pensai tomber. Ecrasé, mon cerveau se vida d'un coup en folles fantasmagories. Un éclair de douleur me traversa le foie, la rate, les reins, me perfora l'estomac. Ma bouche se sécha, mon cœur fut contraint de battre un rythme autre que le sien. Et puis, vidé, me sembla-t-il, de tout ce qui n'était pas irrémédiablement nécessaire à ma vie végétative, oui, c'est cela, réduit à mon être le plus élémentaire, je me sentis enfin accordé au sol qui me portait; je redevenais, et uniquement, fils de la terre. La mort serait douce, qui rendrait ce corps à l'immense paix de la matière...

Telle est la puna. Il faut l'avoir rencontrée au détour d'un sentier, lorsqu'elle vous attaque comme un bandit. Qu'exprime-t-elle, sinon des influences telluriques profondes, des émanations qui semblent plus fréquentes et plus violentes dans les zones minières, non loin des gisements métalliques. Quant à moi, je crois n'avoir jamais mieux compris que sous l'influence de la puna la tristesse sud-américaine, son fatalisme, sa passivité, et pour tout dire sa nostalgie de la mort.

LES FRANÇAIS EN ARGENTINE

On les rencontre partout, plus qu'en aucun autre pays d'Amérique latine sauf peut-être en Uruguay. Mais il faut trois Uruguay pour faire une France et dix-huit pour une Argentine. Dans quarante villes que j'y ai fréquentées, j'ai reçu visite d'au moins un Français. Et d'ailleurs, j'ai pu voir au cœur de presque chacune de ces villes, le local de la « Société française de Secours Mutuels ». Vieille société née aux confins de ce siècle; vieux Français aussi le plus souvent, qui presque toujours ont vieilli plutôt moins mal que leur local et leur

société, en ces pays jeunes où les choses vieillissent vite. La dernière guerre a déversé sur l'Amérique du Sud un flot de Français jeunes. Ce n'est qu'une goutte au regard de l'apport régulier de certaines autres nations latines. Mais la France ne saurait penser à une émigration de quantité. Ici encore, elle doit viser à la qualité.

Des Français nouveaux venus, je n'ai pas grand'chose à dire, sinon qu'ils ont connu presque toujours la déception. L'Amérique du Sud n'est plus guère un continent vide à conquérir, et non plus un Eldorado. Partout les méthodes modernes du commerce et de l'industrie déclenchent une impitoyable concurrence. La vie y devient dure et chère, comme partout. Pour une réussite rapide et rarement facile, combien de milliers d'échecs lamentables, et combien de cuisants regrets d'une patrie où, pour ne pas vivre mieux, du moins était-on chez soi, dans la chaleur des amis et des parents? « Faire l'Amérique », comme on dit, ce n'est plus guère une tâche d'isolé. Ceux qui gagnent encore ce combat sont les trusts, à tout le moins les grosses maisons aux vastes surfaces et qui voient là moyen de jouer sur un tableau de plus. Mais l'histoire de l'émigrant qui vendait des cacahuètes sur le port et qui devient roi de la viande, paraît chaque jour plus improbable. C'est parfois celle du grand-père qu'on vous montre à demi gâteux dans sa luxueuse Cadillac. Mais sa fortune est aujourd'hui gérée par un petit-fils dont les réflexes de grand capitaliste n'envient rien à ceux des possédants européens.

Les Français dont j'aime à parler, ce sont les vieux qu'en de lointaines petites villes de province, j'ai découverts au hasard de mes voyages. Ils n'ont pas fait fortune, ils ne sont pas pauvres non plus. Ils appartiennent presque toujours à cette classe moyenne qui, entre fortune et misère, s'est taillé une large place dans notre pays, et vient à peine de naître en Amérique du Sud. Ils sont petits commerçants, agents voyers, dentistes, professeurs d'écoles secondaires. Presque toujours ils jouent un rôle dans leur ville. Je veux dire qu'ils n'y sont pas tout à fait inconnus, et qu'ils président volon-

tiers quelque société de bienfaisance, quelque club d'échecs, quelque groupement choral ou philharmonique. Ils donnent de la France une image un peu désuète mais point tellement fausse. Ils ont de la France la même image. J'ai ainsi, de mille exemples, tiré une loi qui explique toute la vie des colonies françaises à l'étranger, fussent-elles réduites à deux membres, à savoir que tout Français garde de la France l'image fidèle et immuable qu'il en avait lorsqu'il s'exila. Ce petit vieux qui partit pour la première fois en 1885 ne parle pas le même langage que cet ancien combattant de la première guerre mondiale. Presque toujours les querelles à l'intérieur des « collectivités françaises » s'expliquent ainsi. J'ai connu des dreyfusards et des antidreyfusards, des embusqués (je ne savais plus très bien ce que désignait ce mot suranné) et des poilus, des partisans et des adversaires du cartel des gauches... J'ai été reçu sur un aéroport par un Napoléon III, moustache et bouc frémissant au vent des hélices... Car les voyages qu'ils ont pu faire en France (presque toujours à l'occasion des grandes expositions — dernier voyage en 1937) n'ont en rien changé l'image qu'ils gardent de la France. Elle n'avait pas tant changé qu'ils ne trouvassent quelques points où vérifier la coïncidence de cette image avec la réalité. Leur voyage dure au plus quelques mois pendant lesquels ils ne vivent guère que de souvenirs. Comment verraient-ils autre chose que ce qu'ils ont mille fois revu en rêve? Ils rentrent en Argentine et disent : « Les choses ont bien changé, mais la France est toujours la France. » Ainsi rassurés, ils retrouvent avec leurs habitudes cette image de la France qu'ils emportèrent avec eux dans l'exil. Chez celui-là, j'ai mangé, comme au temps de mon arrière-grand-père, un nombre décourageant de plats, organisés en plusieurs services. Chez cet autre, au dessert, on m'a chanté : « Savez-vous vévé — savez-vous lolo — savez-vous cici — savez-vous pépé — savez-vous vélocipéder! » Ce n'est pas le moins doux ni le moins étrange de mon expérience sud-américaine que d'avoir ainsi remonté le cours

du temps, et vécu dans mon pays, bien avant que d'y être né!

Pour qui s'attache aux réalités matérielles, les témoignages de la présence française en Argentine ne manquent pas. Ici, à Rosario c'est un port, là un réseau ferré à Santa Fé, ailleurs ou bien au centre de Buenos Aires — place France — cet imposant monument offert à la ville par la colonie française et qui le jour de la Libération de Paris disparut sous une montagne de fleurs en une cérémonie spontanée et vraiment populaire. Mais me souciant plutôt des hommes que de leurs œuvres, j'aimais savoir ce que devenaient mes compatriotes en leur nouvelle et seconde patrie.

Je pense l'avoir su le mieux ce matin de printemps — c'est-à-dire au mois d'octobre 1947 — où je débarquai du train en la petite ville de Pigüé. J'avais reçu une pétition signée de plusieurs dizaines d'habitants par laquelle il m'était demandé d'y ouvrir une école de l'Alliance Française. Pigüé avait été fondée à la fin du XIXe siècle par des Français, presque tous Aveyronnais; les derniers colons français y étaient arrivés avant la première guerre mondiale. La petite ville s'était développée; les fils d'autres nations s'étaient mêlés aux premiers colons. Cependant le noyau français a subsisté, et il donne sans doute à la ville sa nuance propre puisque dans les villages voisins ont dit encore « chez les Français » en parlant de Pigüé. Des premiers fondateurs et des émigrants, beaucoup sont morts. Leurs fils et leurs petit-fils peuplent aujourd'hui la ville. Ils sont propriétaires terriens comme leurs ancêtres qui, à peine chassés les Indiens, occupèrent les premiers le sol; ils sont aussi, comme ailleurs, les plus brillants éléments de la classe moyenne : pharmaciens, médecins, commerçants. Ils ont, les premiers de toute l'Argentine, organisé une Société agricole mutuelle pour assurer leurs récoltes contre les fléaux de la nature... Les fondateurs dont j'ai lu les noms gravés dans le marbre portaient tous des noms français.

Mais presque tous ces fils et petits-fils de Français ont

oublié la langue de leurs ancêtres. C'est une autre loi valable pour toute l'Amérique du Sud et probablement pour tous les pays, que les enfants parlent toujours la langue de la mère. Un Français épouse-t-il une Argentine? Les enfants ne parleront guère que l'espagnol. Un Argentin épouse-t-il une Française? Les enfants parleront l'espagnol, langue du pays, et le français. La langue maternelle — on ne pouvait mieux dire —, c'est toujours la langue de la mère, à peu près jamais celle du père. Les vieux Français de Pigüé et quelques-uns de leurs fils s'alarmaient de voir que leurs enfants ignoraient le français quand eux-mêmes l'oubliaient. Ils demandaient donc qu'on les aidât.

Dès les premiers pas, je compris mes compatriotes qui s'étaient installés ici. De hauts peupliers bordaient les chemins creux, la campagne était verte, la plaine ondulait légèrement jusqu'à cette montagne dont les lignes, fermes sans rudesse, définissaient un horizon trop rare dans la pampa sans limites. Les champs étaient variés et d'honnêtes proportions. On sentait que les propriétaires devaient être nombreux et aisés. Certains d'entre eux m'entouraient, et quand je leur parlai des récoltes prochaines, ils eurent les mêmes réponses évasives et prudentes que les paysans de chez nous. L'avenue la plus importante de la ville porte le nom de Sadi-Carnot, dont le portrait en pied et à l'huile fait pendant sur les murs de la « Société Française de Secours Mutuels » à celui du héros argentin San Martin. Je reconnus sa tête de Landru débonnaire et haut fonctionnaire, qui présidait à nos repas dans la salle à manger de mes grands-parents. Je fus heureux de vérifier une fois de plus la loi dont je parlais plus haut : Pigüé, ce serait donc la France de 1894. Sur la place principale, je pus admirer, en redingote et en bronze, la statue de l'Aveyronnais Cabanettes, fondateur de la ville. Sa redingote est coupée comme l'habit de Sadi Carnot, à la mode de 1894. Et partout cette France-là est présente, vieille dame un peu anachronique, mais fidèle à son passé et souriante. Dans ce cadre, sous ce climat, elle n'a pas trop souffert de

l'exil. Partout j'ai été reçu comme un ami; et partout, jusque dans certaines tournures de phrases, j'ai retrouvé la saveur de mon enfance auprès de mes grands-parents qui eurent vingt ans vers 1894.

Avec mes amis de Pigüé, j'ai chassé le « nandu », cette autruche sud-américaine. Mais aussi j'ai pêché la truite, comme dans les ruisseaux de ma Bourgogne. Le rythme saisonnier des travaux agricoles me rendait le sourire de ma patrie lointaine. Quand je sentais faiblir au fond de moi ce goût de vivre qui nous vient sans doute, si instinctif il est, d'un accord secret entre notre être et le monde où il s'est façonné, j'allais retrouver parmi mes amis de Pigüé quelques images et quelques joies simples et essentielles.

Tels sont les Français d'Argentine. Presque tous se sont assez bien adaptés à leur nouvelle patrie. S'ils gardent regret de l'autre qui fut aussi celle de leurs pères, s'en étonnera-t-on? Ne porte-t-on pas toujours le regret de sa patrie perdue, comme celui de toute chose perdue, et davantage encore le temps de l'enfance et de la jeunesse enfuies? Mais ces Français d'Argentine m'ont paru souffrir assez peu de l'inadaptation commune à toutes les populations sud-américaines, mosaïques d'immigrants.

MERCVRIALE

LETTRES

LA SINCERITE D'ANDRE GIDE. — Dès qu'un auteur entreprend de se confesser, il est rare qu'on ne mette pas en doute sa sincérité. Une troupe maligne d'exégètes, de témoins (faux ou vrais) semble n'avoir d'autre but que de prendre notre auteur en flagrant délit d'omission, de truquage ou de mensonge. Ainsi pour Jean-Jacques Rousseau, ainsi pour André Gide. Il paraît sous-entendu qu'un homme qui a pris le parti de « tout dire » s'il ne dit pas tout cache l'essentiel, déguise un « secret » inavouable : on lui dénie le droit de mesurer ses aveux et de taire ce qui lui semble de moindre importance. On oublie également qu'un écrit destiné à tomber sous les yeux du public, même s'il n'a pas été entrepris en vue de cette fin, comporte ses lois qui ne sont pas celles du confessionnal. Fût-elle même dénuée de tout souci littéraire, une confession où le public est admis en tiers relève de la littérature, l'artiste ne pouvant qu'obéir à sa nature et sacrifier par là à une conception de la « sincérité » souvent éloignée de la conception commune.

Aussi est-ce un travail vain que celui de M. François Derais, le Victor du *Journal* de Gide, fort malmené par celui-ci, on s'en souvient, dans les pages qui regardent le séjour de l'écrivain à Tunis entre 1941 et 1943 (1). Travail vain parce qu'il ne nous apprend rien quant à la nature profonde d'André Gide que nous ne sachions déjà par la lecture du *Journal*, vain encore par ce qu'il nous révèle et dont nous nous doutions si évidemment que nous ne faisons pas grief à Gide de l'avoir tu. En clair, les faits sont les suivants : « Victor » a été l'objet d'une tentative amoureuse de la part de Gide et, l'ayant repoussée avec répugnance,

(1) François Derais, Henri Rambaud : *L'Envers du Journal de Gide* (Le Nouveau Portique).

s'est trouvé en butte à son animosité. Faut-il en déduire que tout ce qu'avance Gide à propos de l'adolescent : son sans-gêne, sa muflerie, sa haine même à l'endroit de l'hôte mal supporté, soit faux? Non, et M. François Derais, aujourd'hui adulte, confirme et justifie les sentiments que l'adolescent portait autrefois au vieillard. Il se fait gloire de l'avoir placé dans cet état de gêne que Gide avoue souvent dans son *Journal*, de lui avoir rendu la vie impossible, de l'avoir volontairement ignoré et méprisé, tenant seulement à ce qu'on sache les raisons d'une attitude si noire. L'absolvent-elles? C'est affaire d'appréciation à laquelle, d'ailleurs, on n'a point envie de perdre son temps, Gide étant, des deux personnages en conflit, le seul qui nous intéresse. A ce propos, il n'est pas inutile de savoir que, mis au fait de ce témoignage par son auteur même, il n'avait vu, quelques jours avant sa mort, aucun inconvénient à ce qu'il fût publié. De ce fait, beaucoup des subtils motifs de M. Henri Rambaud à suspecter la « sincérité » d'André Gide ne tombent-ils pas d'eux-mêmes? L'auteur du *Journal* a péché par omission, et il est fort possible qu'il ait trouvé gênant d'avouer une défaite sur un plan où il prétendait ne remporter que des victoires; il n'en est pas moins vrai que « Victor » trouve lui-même d'autres raisons au comportement du vieillard que le simple dépit et confirme par là, sur l'essentiel, sa sincérité.

De cette sincérité on a une nouvelle preuve par le journal posthume (2) dont la publication a fait l'effet d'une bombe. L'objet en est, on le sait, les rapports d'André Gide avec sa femme, l'Emmanuèle du *Journal* de 1939, l'interlocuteur invisible en présence duquel notre auteur est presque toujours frappé de mutité. Quel drame cachaient les lignes de points du *Journal*, les réticences singulières, les cris apparemment proférés dans le vide, désormais nous le savons et par Gide lui-même. Alertés par les dernières lignes du *Journal* : «... les suppressions systématiques de tous les passages relatifs à Em., l'ont (le *Journal*) pour ainsi dire *aveuglé*. Les quelques allusions au drame secret de ma vie y deviennent incompréhensibles, par l'absence de ce qui les éclairerait; incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou », nous ignorions cependant l'ampleur et la profondeur de ce « drame secret ». Il est si bouleversant, si tragique et à bien des égards si monstrueux, que la mort même d'Emmanuèle (qui

(2) André Gide : *Et nunc manet in te*, suivi de *Journal intime* (Ides et Calendes).

se nommait en fait Madeleine) n'a pas semblé à Gide un motif suffisant pour le révéler; il a voulu attendre de rejoindre sa femme dans la tombe avant d'avouer que ce drame fut « constant » et « essentiel », que sa vie et son œuvre s'expliquent en partie par lui. On ne niera pas que l'aveu, ici, lui coûte infiniment plus que le récit des rebuffades de « Victor » et que s'il le fait néanmoins, sans savoir si aux yeux de la postérité son personnage en sortira grandi, c'est par un irrépressible besoin de sincérité.

Il plaide sa cause à sa manière habituelle, en se donnant tous les torts, mais il n'est pas sûr que son acte de contrition soit universellement reçu. Ses souffrances plaident bien davantage pour lui et, après la mort de Madeleine, en 1938, le sentiment qu'il a de mener désormais une vie « quasi posthume », « en marge de la vraie vie ». Il a aimé Madeleine de toute son âme, de toutes ses forces, comme il n'a jamais aimé personne d'autre au monde, et pourtant le récit de leur vie commune est celui d'un long et irrémédiable fiasco, d'une double méprise sans issue. Ils se sont mariés dans l'ignorance réciproque de leur vraie nature; ils ont vécu ensemble sans vouloir jamais examiner la vraie réalité de leurs rapports (« jamais il n'y eut la moindre *explication* entre nous »); ils se sont détachés l'un de l'autre (bien qu'au plus fort de ce détachement Gide continue de proclamer son amour) sans pouvoir se rejoindre, sur le tard de la vie, autrement que dans une tendresse apaisée et cendreuse. Le drame est effroyable et, pour des êtres de cette qualité, presque incompréhensible.

Dans *Si le Grain ne meurt*, ces Mémoires qui se terminent abruptement sur l'annonce des fiançailles avec Emmanuèle, Gide amorce son plaidoyer. Il se montre « grisé par le sublime » et désireux d'entraîner sa cousine dans sa course fervente, dans « un élargissement sans fin », « sans souci », ajoute-t-il, « qu'il fût plein de périls, car je n'admettais pas qu'il y en eût que ma ferveur ne parvînt à vaincre ». Toutefois, comme il écrit ces lignes longtemps après l'événement et qu'il en vit les conséquences, il reconnaît : « Une fatalité me menait; peut-être aussi le secret besoin de mettre au défi ma nature; car, en Emmanuèle, n'était-ce pas la vertu même que j'aimais? C'était le ciel que mon insatiable enfer épousait. » On dirait, par ces lignes, qu'au moment des fiançailles il n'ignorait pas ses goûts, et on le croit d'autant plus qu'il vient de rapporter, dans l'ouvrage même, plusieurs expériences homosexuelles.

Et nunc manet in te nous présente un autre aspect de la vérité, et bien plus surprenant : vouant à sa cousine un amour

« éthéré », un amour de tête et d'âme, il ne pensait pas que celle-ci pût lui demander davantage; au contraire : elle aurait déchu à ses yeux si elle avait manifesté le moindre désir charnel. Il l'avait construite sur le patron idéal et puéril de sa mère et de ses tantes, « modèles de décence, d'honnêteté, de réserve, à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure, me semblait-il ». Il pensait que les désirs de cet ordre étaient « le propre de l'homme » et, ajoute-t-il, « il m'était rassurant de ne pas admettre que la femme en pût éprouver de semblables ». Il poussait si loin l'aveuglement et le partage bien établi entre le cœur et les sens que, dès le voyage de noces en Italie et le retour en Algérie, il caresse de jeunes Italiens ou de jeunes Arabes sous le regard même de Madeleine, en nourrissant le désir ingénu de gagner sa complicité. Sans vouloir abaisser un drame intime qui intéressait au premier chef les cœurs et les âmes, on peut penser que dès ce moment la rupture est consommée.

Madeleine accepte et se résigne. Elle trouve en elle suffisamment de ressources pour ne point vouloir dénouer des liens que ses croyances religieuses lui font apparaître comme sacrés. Ce que cette résignation lui coûte, on l'imagine à travers le récit même de Gide : elle vieillit avant l'âge, se confine aux besognes de servante et ne sort plus guère de Cuverville; elle offre ses souffrances à Dieu vers lequel elle opère un retour de plus en plus patent. Douce, modeste, craintive devant la vie mais rigide dans ses principes, elle se sépare en esprit de son mari dont les écrits lui paraissent entachés d'une fausseté diabolique. Soucieuse en même temps de ne vouloir « en rien incliner sa pensée », elle le laisse libre d'écrire « exactement de qu'il croit devoir écrire ». Simplement, elle ne lira plus ses œuvres.

Ce divorce moral est la pire disgrâce qui pouvait advenir à Gide. Il espère longtemps que Madeleine se reprendra, que, touchée par l'amour qu'il lui voue et qui s'exaspère en silence, elle n'aliénera pas le sien. Toutes les illusions envolées, que demeurent au moins cette estime et cette effusion vraie du cœur dont il ne croit pas avoir démérité! Ne peut-elle comprendre qu'il lui est impossible d'incliner sa nature vers un amour et des principes moraux qui lui répugnent?

Elle comprend sans doute, mais ne peut à son tour faire violence à la sienne; elle refuse de feindre des sentiments qu'elle n'éprouve plus; elle se « détache ». Gide se lamente : « Je n'ai jamais souhaité que *son* amour, que *son* approbation, que *son* estime. Et depuis qu'elle m'a retiré tout cela, j'ai vécu dans une sorte d'opprobre où le bien a perdu sa récompense et le mal sa

hideur, la douleur même son aiguillon... Il me semble souvent que j'ai déjà cessé de vivre. »

Il écrit ces lignes en 1923, après que ce drame sans « explication » a atteint son summum. Un jour de novembre 1918, alors qu'il avait besoin d'une référence pour la rédaction de ses Mémoires, elle lui avoue avoir brûlé toutes les lettres que depuis trente ans il lui envoyait. Il était parti en Angleterre avec Marc; seule et souffrant atrocement, elle avait relu ses lettres « une à une » et, convenant à part soi, que c'était là ce qu'elle possédait « de plus précieux au monde », elle s'était décidée à les détruire. Elle n'a pas agi par vengeance, mais par esprit de sacrifice : de la longue confidence sur laquelle elle pouvait s'appuyer et où Gide affirme avoir mis « le meilleur de lui-même », elle a voulu effacer toutes les traces; associée malgré elle à la gloire de l'écrivain, elle n'a pas voulu non plus figurer devant la postérité en posture de victime.

Le désespoir de Gide est immense. Le jour de l'aveu il écrit : « Je me sens ruiné tout d'un coup. Je n'ai plus cœur à rien. Je me serais tué sans effort. » Durant « une semaine entière » il pleure « jour et nuit » sa perte; elle est sans recours et fausse son œuvre entière : « Je souffrais de savoir réduit à néant ce qui, de moi, me paraissait mériter le plus la survie... C'est le meilleur de moi qui disparaît et qui ne contrebalancera plus le pire... Mon œuvre désormais ne sera plus que comme une symphonie où manque l'accord le plus tendre, qu'un édifice découronné. » Vingt ans plus tard, après la mort de Madeleine, il revient encore sur cete perte et s'en montre toujours inconsolable. S'il ne croit plus que « peut-être n'y eut-il jamais plus belle correspondance », il déclare qu'en elle et pour Madeleine sa vie « s'y tissait à mesure et au jour le jour »; c'était un autre *Journal* et combien à ses yeux plus précieux que celui qu'il acceptera de laisser publier! Ici, le lecteur était unique et profondément aimé, révéré comme la droiture et la vertu mêmes. Sans doute André Gide lui a-t-il montré des côtés de sa nature que nous ne connaîtrons jamais.

Ce désespoir n'est pas uniquement celui de l'homme de lettres. Plus que la perte d'une correspondance unique, Gide pleure un amour défunt. Les explications données, Madeleine en effet ne juge utile ni de se justifier ni de s'apitoyer. Elle voudrait que les larmes soient de contrition et s'adressent à Dieu, que son mari tire profit du malheur pour réformer sa conduite et ses principes. Gide regimbe au sacrifice; obéissant aux « impératifs de sa nature » et aux lois morales qu'il s'est formulées, il entend

poursuivre dans sa voie. Son repos, il l'eût acheté au prix d'une démission; il préfère le conflit, dont il souffre si grandement jusqu'à la mort de Madeleine qu'il a le sentiment de se trouver désormais hors de la vraie vie.

Déjà, dans le *Journal* publié en 1939, nous avions mesuré, aux réticences mêmes, l'importance que revêtait Madeleine pour Gide. Ici, les aveux fusent de toutes parts. C'est en elle qu'il a puisé le « besoin de sincérité »; c'est pour elle qu'il a commencé à faire œuvre d'écrivain. Il nous prie de la reconnaître en l'Emmanuèle des *Cahiers d'André Walter*, en l'Ellis du *Voyage d'Urien*; « il n'est pas jusqu'à l'évanescente Angèle de *Paludes*, où je ne me sois quelque peu inspiré d'elle... » L'Alissa de *La Porte Etroite* enfin, sans être tout à fait elle, est un portrait transposé du modèle qu'il avait sous les yeux. De celui-ci, avec une extraordinaire prescience, il a préfiguré le drame. Il y a mieux : son œuvre il l'a en partie écrite pour elle, dans le but de l'entraîner et de la convaincre : (« Jusqu'aux *Faux Monnayeurs* ») « toute mon œuvre est inclinée vers elle... Tout cela n'est qu'un long plaidoyer; aucune œuvre n'a été plus intimement motivée que la mienne — et l'on n'y voit pas loin si l'on n'y distingue pas cela. » André Gide, qu'on disait si soucieux de son personnage, a laissé prononcer de son vivant sur son œuvre les jugements les plus divers (et les plus faux) avant de nous en lancer la clef par delà la tombe. Il faut désormais considérer cette œuvre d'un œil neuf, et remiser au cabinet de débarras beaucoup d'assertions sur le dilettantisme de son auteur et sa vie « préservée » : il en est peu qui aient vécu si profondément un drame aussi cruel et il est peu d'œuvres, aujourd'hui, qui se soient élevées sur de telles souffrances.

Cependant, ces aveux qui, à l'endroit de sa femme, ne le grandissent pas, n'ont pas désarmé les éternels ennemis d'André Gide. On continue de le soupçonner d'arranger la vérité, de charger son personnage pour se faire mieux plaindre, donc absoudre, et pour un peu on lui reprocherait d'avoir continué d'écrire sans l'assentiment de sa femme. « Il a brisé la vie de cette malheureuse », assurent des juges comiquement occupés à peser les responsabilités de chacun dans cette méprise. Ne le reconnaît-il pas lui-même? Et ses souffrances à lui, sa vie également brisée comptent-elles pour rien? Il a su se ménager des compensations, dont la littérature n'est pas une des moindres, assure-t-on. Et la religion, pour Madeleine, ne fut-elle pas un refuge? Cette façon de peser la douleur de l'un et de l'autre et de placer toutes les responsabilités sur l'un des deux plateaux de la balance a quelque

chose d'odieux. Quand deux êtres ont pareillement souffert l'un par l'autre, la pudeur commande de ne point chercher au delà de ce qui nous est dit. Gide est le seul à parler, c'est vrai, mais il ne dessert pas sa femme. C'est au contraire grâce à lui qu'elle prend pour la postérité ce visage que nous ne pourrons plus oublier.

Maurice Nadeau.

Pages de Léon Bloy, choisies par *Raïssa Maritain* et présentées par *Jacques Maritain*. 1 vol. in-16 de 414 pages, 480 fr. (Mercure de France). — Vingt-cinq ans après la mort de Léon Bloy, le moment semble venu de prendre une vue d'ensemble sur l'œuvre du grand écrivain catholique : la décantation nécessaire a eu le temps de se produire.

Dans le présent volume, Jacques et Raïssa Maritain s'emploient à fixer le message spirituel de celui qui fut leur maître et ami : le premier par une longue introduction; la seconde par le choix des textes proposés.

Détachons quelques phrases de cette introduction si dense, si lumineuse. « Je ne comprends que ce que je devine », disait volontiers Léon Bloy... « L'*insatisfaction* était son domaine dans l'ordre intellectuel comme dans tous les autres. Inconsolable de ne pas posséder dès à présent la vision de la gloire divine..., ses paroles tendaient moins à énoncer directement les vérités qu'à procurer, comme il disait, la *sensation du mystère* et de sa présence effective. » A qui se considère investi d'une mission prophétique, la parabole, l'hyperbole sont modes d'expression nécessaires. On pourra juger ici à quelle splendeur d'images, à quelles ellipses fulgurantes atteint cet écrivain de la lignée des prophètes bibliques.

Comme le faisait naguère observer Albert Béguin (*Léon Bloy mystique de la douleur*), il faut se garder de ne voir en Bloy qu'un romantique attardé. « Sa voix est celle d'une âme profonde, blessée par l'immense distance qu'elle mesure entre son grand désir et l'ambiance d'une époque sans désir. » Mieux qu'aux temps bourgeois de la III[e] République est recevable de nos jours le message d'Apocalypse de celui qui se dit « en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde ».

La présente anthologie est une somme des thèmes d'inspiration qui gouvernent l'œuvre de Bloy. Citons quelques titres de chapitres : Le Mendiant Ingrat, La Sagesse du Bourgeois, Celle qui pleure, Le Mystère d'Israël, L'Attente de la Gloire de Dieu. Les références aux ouvrages cités sont renvoyées en fin de volume.

A quand les études comparatives entre tel aspect du génie de Bloy et les thèmes d'un Claudel, d'un Péguy, d'un Bernanos? — M. M.

Né en 76, par *Francis Jourdain;* in-16, 296 p., 450 fr. (Ed. du Pavillon). — Il y a des jugements irritants dans ses souvenirs : tout simplement parce qu'on n'est pas d'accord. Mais Francis Jourdain a bien le droit de penser ce qu'il pense, et de le dire. D'autant plus qu'il le dit d'une manière rapide, incisive, plaisante souvent, et qui ravit. On nous annonce que ce volume est le premier d'une série : réjouissons-nous. — S. P.

Journal (Tome V), par *Julien Green;* in-16, 366 p., 480 fr. (Plon). **Mes jours évanouis**, par *Anne Green* (traduit de l'anglais par Marie Canavaggia), in-8° couronne, 450 fr. (Plon). — Il faut bien reconnaître que ce tome cinquième, couvrant les années 46 à 50, n'ajoute aux précédents aucun élément véritablement neuf. Les grands événements dépassés (intérieurs ou extérieurs, conversion ou guerre), reste ce monologue intérieur où sont ressassées les préoccupations essentielles. Mais il marquera comme étant le temps de gestation de *Moïra*. L'importance de ce roman est telle qu'on s'attache à tout ce qui, sinon l'explique, du moins l'éclaire; et d'un jour si violent, si révélateur, qu'en relever les brûlantes traces justifie notre intérêt déjà.

Hors cela, nous retrouvons sur un ton quelque peu monocorde d'anxiété douloureuse les leitmotive anciens : la chair, l'enfer, la grâce, la hantise de l'invisible, l'obsession de la personnalité, et ce dilemme : accomplir cette vocation d'écrivain qui est raison d'être et « délivrance », mais accepter alors le péché du romancier de peindre un monde désespéré (dont il ne *peut* sortir); des méditations qui témoignent de son exceptionnelle sensibilité, des notes sur ses procédés de travail, inspiration et composition; les rencontres avec le Gide des dernières années, détendues, amicales, sereines. (Hormis Claudel et Montherlant, son silence est total sur la littérature contemporaine.)

Il a toujours proscrit le piquant facile de l'indiscrétion, s'il n'élimine pas avec une égale rigueur des notations infimes, peut-être chargées de plus de poids pour lui que nous n'imaginons. On se plaît souvent à reconnaître son absolue sincérité : mais y a-t-il vraiment sincérité quand il y a omission? Certaines avenues nous demeurent interdites, alors qu'en d'autres il nous ramène obstinément, dans ce jardin secret où les essences sont rares, étranges, quelques-unes entêtantes...

Avec ce halo qui le cerne, cette impression si souvent poignante qu'il donne d'être foncièrement inadapté (à son temps, ou à la condition humaine?), comment n'être pas curieux de lui, et ne pas céder à cette sorte d'envoûtement inhérent à son génie propre?

On regrette l'absence d'un index des noms cités, qui serait si profitable à la relecture.

Cette inquiétude, cette propension insolite à l'anxiété, nous en retrouvons les prémices dans ce livre de souvenirs sur leur enfance qu'Anne Green, sa sœur aînée, a fait simultanément paraître : il a été ce petit garçon sage et secret qui jouait à se faire peur, appelant le diable dans un cabinet noir et détalant à la troisième incantation quand il croyait voir bouger au souffle maléfique les vêtements suspendus.

Pour être franc, c'est surtout en fonction de Julien qu'on ouvre le livre; mais il vous séduit vite en propre, tant par l'extraordinaire vitalité de cette nombreuse famille Green aux personnalités si marquées que par l'exceptionnel talent de la narratrice. Avec quelle verve constante, quelle tendresse vraie, et peut-être grave sous une mousse légère et brillante, quel art de l'évocation et du dialogue elle a su recréer l'atmosphère pittoresque dans laquelle s'écoulèrent leurs jeunes années! Voilà des pages plus attachantes que le plus attachant roman. — S. B.

Le Maître de Milan, par *Audiberti*, in-16, 264 p., 320 fr. (Gallimard). — Il est temps encore de parler de ce roman, qui n'est pas de ceux qui s'éventent en une saison. Les amours du gouverneur de Milan avec Franca-la-muette, humble et splendide. Une sensualité chaude, un peu ostentatoire peut-être (avec une obsession du soutien-gorge), mais d'un loyal aloi; une atmosphère très milanaise, très Italie-du-nord-d'aujourd'hui : ces deux éléments relèvent singulièrement l'anecdote. Ce qui lui donne un étrange relief, c'est le roman narré à l'intérieur du roman, qui en reprend certains thèmes en les transposant sur un registre et un mode différents. Et un langage fait peut-être de truculence et de poésie, fait surtout des moyens qu'a trouvés Audiberti pour s'exprimer lui-même. Un écrivain original : expression qui n'a plus guère de sens aujourd'hui, faute de trouver emploi. — S. P.

La Princesse de Chine, par *René Clair*, in-16, 240 p., 300 fr. (Grasset). — Deux contes, *La Princesse de Chine* et *De fil en aiguille*. Contes : une idée initiale est développée d'une manière toujours imprévue, mais parfaitement logique; la logique n'apparaissant qu'après coup, parce que le conteur a de l'esprit. René Clair écrit des contes comme il fait du cinéma, en ce sens seulement qu'il n'y a pas plus de cinéma dans sa littérature que de littérature dans son cinéma. Mais ici et là il y a la même cocasserie et la même rigueur entremêlées selon cette formule qui fait que René Clair est René Clair. — S. P.

La clique du Café Brebis, édition définitive, suivie du *Petit Manuel du parfait Aventurier*, par *Pierre Mac Orlan*; in-16, 248 p., 390 fr. (Gallimard). — Je ne sais si c'est là, ou non, le meilleur Mac Orlan; mais c'en est probablement la quintessence. L'idée de l'aventure qui s'y exprime, si l'on cherche des précisions, se ramène à la Coloniale, à la Légion et à l'Ile de la Tortue; on est tenté aujourd'hui de la trouver étroite; mais ne l'était-elle pas quand ces deux ouvrages (augmentés de *L'île Torquate ou le navigateur frivole*) furent écrits, à la fin et au sortir de l'autre guerre? Mais attention qu'il s'agit non pas d'aventures, mais d'une idée de l'aventure... Une des clefs, non pas de nos recherches poétiques, mais de notre aspiration poétique. — S. P.

Troubles, par *H.-R. Lenormand*; in-18 jésus, 314 p., 450 fr. (Flammarion). — Emeute (imaginaire) en Afrique du Nord. Un administrateur humanitaire se heurte à la Bêtise, à la Routine, à l'Inconscience, à l'Inertie, à la Cupidité; toutes têtes de ce jeu de massacre classique bien conventionnellement incarnées depuis la colonelle fier-à-bras jusqu'au fils de famille dévoyé en passant par la vieille folle de bigote, le sordide « presse-burnous » et le commandant de pur style adjudant. L'administrateur s'éprend de la belle-révolutionnaire-séductrice-impavide (pur style aussi) qu'il devrait arrêter et la laisse gentiment fomenter son Grand Soir avec tout le machiavélisme de rigueur. D'abandon en abandon, il sombrera — par l'excès même de sa bonne volonté (ou veulerie?) — dans la plus lamentable déchéance. Nous avions eu déjà l'*Etreinte des Races* de M. José Germain. Il n'apparaît pas que H.-R. Lenormand romancier se soit montré meilleur. — S. B.

L'Horizon de Minuit. I. Profil des ombres, par *O.-P. Gilbert*; 312 p., 390 fr. (Plon). — Emeute (imaginaire) dans une petite ville minière du nord de la France. Mais à l'encontre du précédent, ce livre rend un son d'humanité sincère profondément attachant. Un journaliste libéral, Malfert, s'est, à titre privé, rendu à Ferrières qui semble le point névralgique des grèves, pour chercher à en percer la cause réelle. Il s'y heurtera à une atmosphère lourde de mystère et d'intrigues. Tous les personnages qu'il met en scène (beaucoup semblent à clé) ont l'*épaisseur*, la complexité humaines. Si l'on peut reprocher la longueur de maints développements et l'évidence d'un souci documentaire trop apparent, il est incontestable que ce livre, premier d'une suite, nous laisse sur un sentiment de curiosité avide. — S. B.

Le Poison de la Solitude, par *Farjallah Haïk*; in-8 couronne, 258 p., 330 fr. (Plon). — Interférence du savoir et de la solitude dans l'âme d'un jeune Libanais aigri par la révélation qu'il a d'être le fruit d'un inceste et par sa disgrâce physique. Cela donne un *Petit cheval* proche-oriental, haineux et cynique, dont nous suivrons les machinations exaltées avec l'intérêt qu'éveille non pas seulement l'exotisme, mais la qualité de l'analyste. — S. B.

Le Coffret hindou, par *Out-el-Kouloub*; in-16 double couronne, 228 p. (Gallimard). — Histoire d'amour — vieille comme le monde et éternelle comme lui — dont l'auteur, nous apprend le préfacier Cocteau, est une « grande dame » d'Égypte qui directement l'écrivit en français. Une langue très pure, du charme et de la sensibilité la sauvent de la fadeur — et l'attrait aussi d'une initiation à la vie égyptienne dans un milieu évolué. — S. B.

Daniel Bohn, par *Suzanne Roland-Manuel*; in-16 double couronne, 492 p., 490 fr. (Deux-Rives). — Toute la vie orgueilleuse, repliée et sensible d'un jeune israélite, mal à l'aise dans une famille dont il apprendra n'être que le bâtard, et qui devra sacrifier au devoir son amour et ses aspirations. Belle, juste et forte figure qui se détache sur une pittoresque fresque d'époque (partant du début de notre siècle). — S. B.

Contes à pic, par *Samivel*; 14×20, 286 p., 10 lavis hors texte de l'auteur, 600 fr. (Arthaud). — Marque Samivel : garantie d'humour simple, d'honnêteté et de fraîcheur tonique. Pour lui, la montagne, c'est à la fois la fin et les moyens, et les moyens sont bons, qu'ils soient plume ou pinceau. Avec ces *Contes à pic*, il nous promène à fleur de cimes ici et là dans l'espace et le temps (il voit grand et loin, de la préhistoire à demain, des Alpes à l'Himalaya). Les héros ne sont pas seulement des hommes, mais aussi marmottes, cailloux, choucas, et l'on en passe : c'est dire que le merveilleux a sa large part dans cette *petite histoire* alpique. — S. B.

Boroboudour, voyage à Bali, Java et autres îles, par *Roger Vailland*; 14×19, 192 p. (Corrêa). — La vocation de voyageur patenté demande quelques facultés : voir, comprendre, décrire, informer. Aussi, en principe, l'objectivité. Mais selon qu'en dit le cœur... On se doute bien que Vaillant, pour sa part, pérégrine en observateur plutôt qu'en touriste, et en observateur très déterminé. Le tout est de s'accommoder à son optique. Indonésie aux Indonésiens, glas sonné du colonialisme, rideau levé sur les blanches impostures, on veut bien entendre les refrains quand ils sont repris avec talent. Et puis, il y a quand même autre chose; ce reportage vigoureux et direct est révélateur en bien des points. — S. B.

Tahiti et sa couronne. T. III. Photos d'illustration, par *t'Serstevens*; in-16 jésus, 224 p., 158 photos en héliogravure, 1.500 fr. (Albin Michel). — Ces photographies de t'Serstevens sont destinées à illustrer les deux tomes consacrés à la Polynésie française dont nous avions ici même rendu compte (*Mercure*, 1-1-51). Là encore, il se montre plus soucieux d'exactitude que de facile exotisme. Il a pris, comme il a décrit, sans souci d'éclairage ou de pose. Tant pis si la légende en souffre, la vérité y gagne et le pittoresque n'en meurt pas pour autant. — S. B.

Les compagnons du Kon-Tiki, par *Erik Hesselberg*; in-4° raisin, 80 p., 135 ill. (Julliard). — A bord du *Kon-Tiki*, il y avait un dessinateur, et voici ses dessins, accompagnés d'un récit bref et plein d'humour. Pleins d'humour aussi, les dessins, et tracés d'un trait plein de chic. Plaisant commentaire graphique dans les marges d'une aventure prodigieuse. — S. P.

L'Inde, hier, aujourd'hui, demain, par *Alexandra David-Neel*; in-8° soleil, 312 p., 495 fr. (Plon). — Mme David-Néel nous parle de l'Inde qu'elle connaît sous ses aspects les plus variés. Sa science du sanscrit, le fait qu'elle compte de vrais amis parmi les membres des différentes sectes religieuses et des différentes castes hindoues lui a permis d'en pénétrer bien des aspects auxquels un simple touriste demeurerait indéfiniment étranger. On peut regretter que l'étendue de son sujet l'ait empêchée de le traiter en profondeur et que ce livre à la fois amusant et intéressant prenne souvent l'allure d'un simple reportage. — A.-M. B.

L'Ame de l'Iran, sous la direction de *R. Grousset, H. Massé, L. Massignon*; in-8° grand écu, 244 p., 360 fr. (Albin Michel). — Des savants de grande classe ont collaboré à ce livre qui nous enseigne bien des choses sur la littérature et l'art de l'Iran antique. Mais le manque d'homogénéité, dû à la façon dont il a été composé (divers articles et conférences sur l'Iran réunis en un volume) empêche le lecteur d'acquérir autre chose que des bribes de connaissance, intéressantes, certes, mais sans lien et sans continuité. — A.-M. B.

Les Paysans, enfance et jeunesse, par *René Jouglet*; in-16 (Les Editeurs français réunis). — Ecrits avec beaucoup de simplicité et sans aucune amertume, ces souvenirs sont émouvants par leur précision et leur honnêteté. Aucune recherche artificielle. La vie d'un village où grandissent des enfants sans complication, entre les bois, les champs, le travail dur de leurs pères, sabotiers, bûcherons, tailleurs, et la nature qui leur donne la joie de vivre en dépit de leur pauvreté. — A.-M. B.

La Fortune et la Toile, par *Paul Vialar*; in-16, 257 p., 330 fr. (La Table ronde). — Ce roman nous conte l'histoire d'une jeune femme de mœurs légères qui se découvre une âme au contact d'hommes de la mer. Les précédentes œuvres de P. Vialar nous laissaient espérer un récit d'une autre classe. — A.-M. B.

Cinq sets, par *Paul Vialar* (Julliard). — Ce que fit Blasco Ibanez pour les toréadors, Paul Vialar l'a

tenté avec les tennis-men et women; mais les courts sur lesquels il nous promène ne sont pas « sanglants », encore que la destinée sentimentale du héros s'y décide, comme jadis dans les duels. L'auteur semble avoir voulu se délasser de la longue patience de sa fresque si humaine, vivante, vaste : *La Mort est un commencement.* Nous préférons le Paul Vialar sérieux... — C. P.

Sophie, par *Christian Mégret* (Julliard). — Ses malheurs ne l'ont point conduite à la sagesse, mais auront eu le rare privilège de satisfaire sa curiosité (d'esprit?). Sophie ou le vice sans mélange... Christian Mégret ne l'a pas faite seulement désirable, mais intelligente aussi, sans pitié, jamais aveugle, ne passant rien à ses partenaires, ni à elle-même. Elle traverse des époques troublées (guerre, exode, occupation) sans se départir à aucun instant de sa redoutable lucidité. Et c'est justement ce souci constant de l'analyse qui sauve cet épais roman d'une monotone crudité. — C. P.

Livres reçus : *La cité immobile*, par Jean Guirec (Albin Michel); *Mes quatre cents coups*, par Roland Toutain (Amiot-Dumont); *La Maison de maman Rose*, par Raoul Toscan (Debresse); *Tiens bon la rampe*, par Pierre Abraham (Editeurs français réunis); *Classe 42*, par Pierre Daix (Editeurs français réunis); *La mesure d'aimer*, par André Corthis (Librairie Arthème Fayard); *Les lilas de Saint-Lazare* (Editeurs français réunis).

POÉSIE

A UNE SERENITE CRISPEE, par *René Char* (Gallimard). — Voilà une œuvre héroïque et légère, comme ces pistes de montagne à peine tracées dans le roc, — tantôt perdues, tantôt reprises, — qui ne promettent pas moins d'ascensions que de chutes, et dont il semble que l'orgueilleux dessein soit de *pousser au vertige* toutes sortes d'énergies difficiles à contenir.

Certes, il s'en faut que ces pistes mènent toutes quelque part. Celle-ci marque seulement une étape. Celle-là découvre plutôt un point de vue. Cette autre s'arrête au pied d'une falaise, ou bien au bord d'un ravin. Et qui s'en plaindrait? C'est signe de grande richesse, de surabondance intérieures que ces accidents multiples et variés, que cet entrelacs d'itinéraires qui font qu'une œuvre est *discutable* à l'infini.

« Que je tombe enfin de toute ma masse n'humiliera pas notre ellipse commune! », s'écrie l'homme qui s'agrippe au rocher quand il ne voit plus le chemin ni le but. Mais il suffit parfois d'un sursaut, de l'effort d'un muscle, pour que ce sentiment panique se change en triomphe absolu : « Après l'ultime distorsion, nous sommes parvenus à la crête de la connaissance. Voici la minute du *considérable danger* : l'extase devant le vide, l'extase neuve devant le vide frais. »

Cependant, le poète ne saurait se maintenir sur cette crête si convoitée. Passé l'instant de « l'extase neuve devant le vide frais », — qui est le temps-éclair de la connaissance poétique, — il se

retrouve soudain en pays plat, comme s'il n'avait pas bougé. Avant de se remettre en route, il doit faire face aux nécessités de la vie courante et à ses ordinaires dangers. Parmi ceux-là, qui nous concernent tous, il en est un qui lui paraît plus important que les autres. Et d'une imminence telle, à ses yeux, qu'il ne craint pas de mettre en épigraphe à son nouveau livre :

Nous sommes, ce jour, plus près du sinistre que le tocsin lui-même, c'est pourquoi il est grand temps de nous composer une santé du malheur. Dût-elle avoir l'apparence de l'arrogance du miracle.

Le sinistre qu'appréhende le poète n'est pas expressément nommé. Mais sa nature se précise à travers une sorte d'allusion constante à l'état du monde actuel, — qui se manifeste soit par un trait de pamphlétaire (« Si ce n'est pas le capitaine, sur la passerelle du navire, qui dirige la manœuvre, ce sont les rats »), soit par une mise en garde (« Votre ennemi le plus sournois c'est l'actualité »), soit par une boutade dont l'ironie confine au désespoir (« Réclamons venue civilisation serpentaire. Très urgent »).

Cette menace de sinistre est très réelle. Nous l'apercevons depuis des mois, et bientôt des années. — Nous la voyons depuis trop longtemps, à vrai dire, pour lui accorder le même intérêt d'effroi qu'aux premiers jours. Car un état d'exception qui se prolonge n'est plus un état d'exception. Et la terreur conditionnée par une catastrophe toujours future se résorbe d'elle-même : elle se « normalise », en quelque sorte, dans la durée. Maintenant, il ne s'agit point de savoir si cette tranquillisation paradoxale et d'ailleurs toute relative (il s'en faut que la menace soit écartée!) est un phénomène d'adaptation ou de fatalisme, de lassitude ou de vitalité. C'est probablement cela tout ensemble, et — puisque la vie continue — c'est un fait qui ne se discute pas.

Mais ceci, qui pourrait être une objection aux prémisses du dernier recueil de René Char (je reviendrai plus loin sur son titre), s'efface devant les vertus lyriques de cette « santé du malheur », que tâchent à se composer, depuis les origines, tous les poètes de la bonne race.

Baudelaire n'aurait certes pas désavoué cette thérapeutique :

Si tu ne libères rien de toi pour retenir plus certainement l'angoisse, car sans l'angoisse tu n'es qu'élémentaire, si tu ne corriges pour rendre unique, tu pourriras vivant.

Et Wilde aurait aimé la parabole :

Le devoir d'un prince est, durant la trêve des saisons et la

sieste des heureux, de produire un Art à l'aide des nuages, un Art qui soit issu de la douleur et mène à la douleur.

Pour ma part, je retrouve pleinement le poète de *Fureur et Mystère* dans cette réflexion sur

L'acte poignant et si grave d'écrire quand l'angoisse se soulève sur un coude pour observer et que notre bonheur s'engage nu dans le vent du chemin.

Mais je le perds un peu de vue quand il se demande : « Le monde jusqu'ici toujours racheté va-t-il être mis à mort devant nous, contre nous », — ou quand il lui paraît que « le XXe siècle voit la revanche *physique* et quasiment totale du pouvoir des Sorciers contenu jusqu'alors par le bûcher, l'exorcisme, puis l'illusion de la Révolution ». (Ces considérations appellent un développement : on rêve à de nouvelles *Soirées de Saint-Pétersbourg*, qui réuniraient non plus le Chevalier, le Sénateur et le Comte, mais René Char, Georges Bataille et Michel Leiris).

Enfin, je ne suis pas sans méfiance devant ces pensées où la métaphore épouse parfaitement la forme de l'aphorisme, — c'est ce que Jacques Prévert appelle, je crois, des métaphorismes, — mais cache parfois un piège. Un piège qui est ici un sophisme très poétique :

Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions.

Car si l'oiseau chante dans des buissons bien réels, il n'appartient pas aux questions de former des buissons, sauf sur le plan métaphorique. — Pourtant, et si nous prenons la place de l'oiseau qui ne saurait être là, il est très vrai que nous nous débattons dans un buisson de questions et de contradictions infinies. (Et le poète pose cette étonnante, cette merveilleuse question aux « belles filles de la terre » : « Comment agressé de toutes parts, croqué, haï, roué, arrivons-nous cependant à jouir debout, debout, debout, avec notre exécration, avec nos reins? »). — Pour sortir de cet épais fourré, pour lutter contre les puissances aveugles, contre le dard des idéologies, contre tout ce qui, en un mot, conditionne l'Histoire au jour le jour, il faut sans doute le « second souffle ». Et il nous faut adopter la belle devise du poète :

L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc.

Mais il faut d'abord nous soumettre à la commune nécessité, accepter librement notre part de labeur, car les besoins de l'homme de la cité sont les mêmes que ceux de l'homme poétique :

Produire (travailler) selon les lois de l'utilité, mais que cet utile ne serve à travers tous qu'à la personne de la poésie. (Valable

pour un, un *encore*, un *ensuite*, un *tout seul... Ah! s'efforcer ici de n'être pas nouveau — fameux — mais de retoucher au même fer pour s'assurer de son regain guérisseur.*

Le poète qui a ce respect d'autrui, en tant qu'être à la fois distinct et solidaire, ne saurait préconiser un régime politique plutôt qu'un autre (« Ma démocratie n'est pas de ce monde »), ni se réclamer d'une doctrine ou d'un parti. On le voit, au contraire, mûrement opposé à toutes les orthodoxies :

La perte du croyant, c'est de rencontrer son église. Pour notre dommage, car il ne sera plus désormais fraternel par le fond.

Passant du plan de l'individu à celui de la connaissance, il faut déplorer avec lui « cette perte de noblesse entre la révélation et la communication », et que « l'essentiel (soit) sans cesse menacé par l'insignifiant ». (Et que dire de ceux-là qui refusent tout, qui se ferment à tout depuis des siècles, sinon qu' « au pied du jour, il y a toute une haïssable vanité qui ne veut rien devoir au jour et qui juge l'obscur indigne de son commerce ».)

Mais peut-on éviter ce « cycle bas », et ne point l'accepter comme la contre-partie prosaïque, en somme, de « l'Eternel Retour », — dès qu'on a ressenti combien « seule est émouvante l'orée de la connaissance »? Car « une intimité trop persistante avec l'astre, les commodités sont mortelles ». (Ce dernier trait rejoint l'admirable formule d'André Gide : « L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté. »)

En marge de ces pensées ouvertes à chacun et à tous, on relève certaines notes plus personnelles, qui semblent les données immédiates, et parfois les remords d'un tempérament. Ainsi:

Pourquoi avons-nous quelquefois tendance à devenir à notre insu cet homme délétère dont nous détestons l'image? Quand nous sommes provoqués, c'est certain, dans notre réponse nous dérivons, nous convertissons.

Pour être tout à fait satisfaisante, cette remarque devrait envisager aussi le cas où nous provoquons. C'est alors, me semble-t-il, que nous dérivons, que *nous convertissons.* Et nous sommes dérivés, *nous sommes convertis* quand nous répondons à la provocation. (Valéry dit quelque part en substance — j'espère ne point trop réduire sa pensée — que rendre les coups, c'est embrasser le point de vue de celui qui les donne.)

Dans le même ordre d'idées, je ne puis décidément faire mienne cette double maxime :

La vraie violence (qui est révolte) n'a pas de venin. Quelquefois mortelle mais par pur accident. Echapper aux orthodoxies. Leur conduite est atroce.

Car tout comportement mono-bloc est dangereux, qu'il soit avec ou sans venin, — qu'il soit le fait d'un homme seul ou d'une orthodoxie.

Il est à peine nécessaire de rappeler que la plupart des orthodoxies sont nées, par voie de contagion et par systématisation vertigineuse, de la « vraie violence » d'un homme seul, qui se voulait exemplaire. Et l'on sait de reste que les principes les plus doctes sont à la merci du violent, qui peut les rendre atroces et dérisoires en leur donnant une illustration ou une interprétation extrêmes. Ainsi Erostrate crut trouver la justification de sa vocation d'incendiaire dans Héraclite annonçant le règne du feu, et enseignant que l'âme la meilleure est la plus sèche et la plus enflammée.

Empédocle lui-même savait déjà que « la violence au cœur du sage » n'est pas d'un sage, et que le bon droit du brutal est un leurre. Quand il rencontrait un de ces hommes que le sentiment de l'équité rend furieux, il étendait les bras comme pour l'exorcisme et chantait les vers d'Homère sur le népenthès qui donne l'oubli et l'insensibilité. Mais l'idéal de ce « dieu supposé » — qui fut peut-être le premier poète de la connaissance — s'est abîmé avec lui dans une paix incandescente. Plus précaire sans doute, parce que rien qu'humain, le nôtre consiste à préserver en nous et autour de nous « l'imbécile des cendres bien froides mais qui croit à un tison quelque part survivant », et à souhaiter obscurément la venue de celui qui sera, « guerrier inadapté et volonté multiple, l'exterminateur des bourreaux ».

Poursuivant à bâtons rompus la lecture des notes qui esquissent une ligne de conduite ou participent de l'examen de conscience, j'accorde à René Char que le poète gagne à ne point méconnaître « la saveur de la malignité appliquée à soi. Coercitivement ». Mais doit-il « rosser sans ménagement son aigle et sa grenouille s'il ne veut pas gâter sa lucidité? » Ces bêtes jumelles (car elles vont toujours de pair), qui naissent et grandissent avec la notoriété, n'aiment rien tant que l'on s'occupe d'elles. Les rosser, c'est les prendre au sérieux, voire au tragique. C'est les rendre proprement insatiables en leur servant leur nourriture préférée. S'il n'est pas possible de les ignorer — puisque c'est le plus souvent à cause d'elles que le poète doit « batailler contre l'absolu de s'enfouir et de se taire », et contre « la tentation de s'effacer derrière le pullulement des mains » — on peut toutefois les traiter par la grande gaité, par le rire dont raffolent les enfants et les simples parce qu'il dénonce et décontenance à la fois la vanité multiple des hommes. Et voilà pourquoi les grands poètes sont aussi les plus

grands drôles, à commencer par Shakespeare qui a pour son plaisir et sa sauvegarde un lit varié de pitres et de clowns. Clown, — mot magnifique, comme un bruit malséant écrasé, — on le devient au naturel, et en toute humilité, dès qu'on éprouve combien « le décisif, l'édifiant est détestable », et combien l'auguste et le solennel sont de pauvres et transparentes défroques.

Au reste, le rire est cette gravité véritable qui remet toute chose à sa juste place. — Je vois René Char sur la pente du rire quand il propose : « Si les pommes de terre ne se reproduisent plus dans la terre, sur cette terre nous danserons. » (Cette farandole défie le sens commun, mais elle resplendit d'allégresse tragique.) Quand il s'assied devant l'âtre après avoir beaucoup cheminé : « Bottes chaudes! » Quand il songe à la Marche du Temps : « Seigneur Temps! Herbes folles! Marcheurs puissants! » Quand il jette cette invocation à son propre néant : « Salut, poussière mienne, salut d'avance, joyeuse, devant les pattes du scarabée! » Enfin, et surtout, quand il profère ce commandement où l'on retrouve Hypnos : « Que le risque soit ta clarté. Comme un vieux rire. Dans une entière modestie. »

Il n'est pas besoin de dire que les réflexions de l'artiste tiennent une large place dans ce recueil. Toutes ses notes sur la poésie sont à la fois très subtiles et très sûres, qu'elles aient trait à la personne orale des mots (« le mot *fil*, mot minuscule à même la salive et la démonstration, combien au sec pourtant! »), ou à cette sorte d'organisation infiniment déliée qui fait du poème un monde plus vrai que le monde où nous vivons :

Dans le tissu du poème doit se trouver un nombre égal de tunnels dérobés, de chambres d'harmonie, en même temps que d'éléments futurs, de hâvres au soleil, de pistes captieuses et d'existants s'entr'appelant. Le poète est le passeur de tout cela qui forme un ordre. Et un ordre insurgé.

L'ordonnateur de ce monde à la fois idéal et bien vivant peut être mis en doute, comme le mage ou le sourcier, mais non point l'œuvre accomplie. Car « les actions du poète ne sont que les conséquences des énigmes de la poésie ». Car « le poète ne dit pas la vérité, il la vit; et la vivant, il devient mensonger. Paradoxe des Muses : justesse du poème. » (Paradoxe pour paradoxe, on peut lire dans *Passages*, le dernier ouvrage d'Henri Michaux, cet aveu plus radical encore : « Sincère? J'écris afin que ce qui est vrai ne soit plus vrai. Prison montrée n'est plus prison. »)

Pour finir (la question est d'importance), est-il bien vrai que « les fondations les plus fermes reposent sur la fidélité et l'examen critique de cette fidélité »? Il me paraît, au contraire,

que la seule fidélité digne de ce nom — celle qu'illustre telle grande amitié ou telle passion jamais refroidie — n'existe qu'en vertu d'un « charme » (c'est le mot de Valéry et celui des cours d'amour, et il n'en est pas d'autre à notre disposition) qui échappe à toute logique comme à toute considération d'intérêt. L'examen critique ne peut que marquer la rupture du « charme » — et sonner son glas. Le libre jeu des affinités s'efface alors devant le principe d'utilité. Et la fidélité devient solidarité comme la nymphe se change en matrone, et le pavillon de plaisance en maison de rapport.

Mais il est question de poésie. Et je suis bien empêché de dire pourquoi je suis sensible, et sans doute fidèle, à telle phrase de René Char : « Oiseaux que nous lapidons au pur moment de votre véhémence, où tombez-vous? », ou à ce *Doux Défunt* : « Il a neigé jusqu'à la chaleur et personne n'est venu le soulever », — plutôt qu'à telle autre, qui me semblait d'abord plus explicite ou mieux assurée. C'est pourquoi je doute qu'on puisse fonder autre chose qu'un ordre invisible et intérieur sur cette fidélité de mystère, qui offre toutes les apparences du caprice et de la gratuité. Au demeurant, les châtelains du rêve ne s'y trompent guère. Le plus avisé prévient le départ possible de ses hôtes (et leur ingratitude) en les poussant lui-même au changement, au détachement : « Nathanaël, à présent, jette mon livre... » Et le plus humoreux prononce, comme à part lui, cette remarque qui aurait fait la délectation du Doyen de Saint-Patrick : « Les amis fidèles sont souvent un encouragement à rester aussi borné le lendemain que vous étiez la veille. C'est l'inconvénient des fauteuils. »

Il semble bien que cet état d'esprit n'est pas tout à fait étranger à René Char, — au moins en ce qui concerne son œuvre ancienne et « pour ces victoires chèrement acquises qui cessent de parler » :

Je ne suis pas très éloigné à présent de la ligne d'emboîture et de l'instant final où, toute chose en mon esprit, par fusion et synthèse, étant devenue absence et promesse d'un futur qui ne m'appartient pas, je vous prierai de m'accorder mon silence et mon congé.

Rien de plus naturel, à la réflexion, que ce désir de retraite, même s'il entre quelque impatience et « l'honneur cruel de décevoir ». (Leur message délivré, les « grands prévoyants » ont droit aussi au repos du septième jour.) — Mais s'il est vrai qu' « en poésie, devenir c'est réconcilier », ce désir semble un peu prématuré, aujourd'hui, de la part de René Char. Dans la mesure

où son dernier ouvrage est le plus audacieux, le plus risqué de tous ses ouvrages (je ne dis pas le plus chargé de poésie), il lui reste beaucoup à réconcilier à partir de cet ouvrage, et de son titre même : *A une Sérénité Crispée*. Je ne m'arrêterai pas sur la contradiction qui éclate entre les deux termes. Elle convient à ce livre de crise. Elle le nomme et le définit honnêtement. Au vrai, cette sérénité est crispée comme la main de l'archer qui tend la corde et retient la flèche, et la détente est toute proche qui fera coïncider action et contemplation. Pour s'en convaincre, il suffit de lire *La Minutieuse* et *Quatre fascinants* (1), où René Char aiguise ses sens sur la trace de ses animaux familiers, dans le pollen et l'irisation des jeunes mois. Ces quelques poèmes, écrits en même temps que les aphorismes d'*A une Sérénité Crispée*, ne se ressentent nullement du sinistre qui menace. Ils sont tout éveil et toute grâce. Ils marquent le passage à une sérénité qui ne serait pas un adieu à la jeunesse — à une maturité à l'abri du vieillissement.

Maurice Saillet.

THEATRE

LOUIS JOUVET. — Cette fois c'est bien fini : du magnifique printemps dramatique qui pointa en 1911, et fleurit en 1920, aucun grand arbre ne nous reste : Jouvet nous a quittés le 16 août dernier, trois ans après la retraite de Baty, moins de deux ans après les morts de Copeau et de Dullin. Tant qu'il vivait et travaillait — et fût-ce au prix d'une querelle comme celle de son aventureux *Tartuffe* — sa présence ravivait toutes les belles impressions qu'il nous avait prodiguées depuis trente années, et les gardait de passer dans l'ombreux royaume des souvenirs. Maintenant c'en est fait : sa page, que nous autres nous avons lue ligne à ligne, à mesure qu'il l'écrivait, la page de son destin est close, et révolue... Soudainement? Oui, si l'on considère les faits. Mais pour ceux qui l'avaient connu à son apogée des années 30-40, le Jouvet retour d'exil était apparu voilé de mélancolie, meurtri de quelques irrémédiables deuils, cheminant parmi ses multiples activités d'un pas plus grave. Habitués que nous sommes aux bravoures des comédiens, et aux tours de force des surmenés, nous discernions par instants fugitifs, à travers la maîtrise de son jeu ou les paradoxes de ses entretiens, la trace toujours plus accentuée d'une croissante lassitude. Plus clairvoyant sur lui-même

(1) André Tournon et Cie, Paris.

qu'aucun de nous ne pouvait l'être, il percevait ces avertissements, mais c'était pour en abolir ensuite l'écho par un redoublement de travail et une surabondance de projets... Peut-être pourra-t-on dire qu'il est mort d'avoir trop aimé la vie intense et sans relâche; mais peut-être aussi ce rythme de vie lui apportait-il le seul refuge contre l'obsession d'une anxiété grandissante, d'une angoisse prémonitoire.

Jouvet a imposé à tous le spectacle d'un homme de théâtre suprêmement intelligent, et il est possible que l'éclat extérieur de son esprit, l'originalité de son talent d'écrivain aussi, aient donné le change sur une autre faculté qui finalement, je crois, le gouvernait en maîtresse : ce critique était, avant, et après tout, un intuitif, ce sarcastique aux airs de grand solitaire était un affamé de chaleur humaine, cet ironique était habité d'un tourment de poète.

Arraché à ses études de pharmacie par l'irrésistible appel du théâtre, il avait connu d'abord tous les déboires : les échecs répétés à l'entrée du Conservatoire, les figurations, les pannes, les médiocres rôles de mélodrames poussiéreux. Rien n'avait pu éteindre le feu intérieur qui couvait dans ce grand garçon bizarre, gêné (il le disait lui-même un peu plus tard) par un visage de bois, d'interminables jambes, une voix monocorde et une diction rétive.

C'est ce feu obstiné que discerna Jacques Copeau dès 1911, à cette création des *Karamozov* où Dullin, autre jeune paria de cette époque, devait se révéler avec le rôle de Smerdiakov. Jouvet n'avait en partage, je crois, que les quelques répliques du moine Zosima. Cela suffit cependant pour qu'il se trouvât enrôlé dans cet étonnant phalanstère de Limon où Copeau allait préparer, pendant l'année 1912, le futur Vieux-Colombier. Nul grand rôle n'était promis au maigre Jouvet; mais il s'était rué sur toutes les besognes fatigantes et amères : la régie, les accessoires, les lumières... C'est là qu'il devint le magnifique artisan du théâtre qu'il devait toujours rester, bricoleur et fabricant, connaissant par ses mains mêmes le grain du bois, la raideur de la toile ou les caprices du carton-pâte, et déjà éclairagiste de génie... Quelques silhouettes pittoresques le signalèrent comme acteur; il sut enfin qu'il pouvait, lui Jouvet, posséder une existence personnelle aux yeux du public, il commença de vivre.

Ce fut bientôt pour vouloir vivre pleinement, et fuir l'impasse où s'enfonçait, vers 1922, la rêverie dogmatisante de Copeau. Copeau avait cherché dans la vie du théâtre une domination, une sorte de règne spirituel, quelque chose des joies de la fondation

d'une secte. Jouvet, lui, poursuivait cette ivresse de la scène où, dans le contact avec la chaude foule, à travers le personnage rêvé et suscité, l'acteur rencontre enfin — et là seulement — une sorte de mystérieux accomplissement de lui-même. Ce n'est point l'étalage du fat qui s'admire et veut que les spectateurs lui soient autant de miroirs, mais l'inquiétude d'une manière de poète qui se fuit, et ne se sent pleinement vivre que lorsqu'il est à demi un autre, en même temps que l'auditoire devient également un autre, grâce à lui.

Il s'évada du trop strict Vieux-Colombier, en même temps que Jules Romains dont Copeau ne se décidait pas à jouer *Le Trouhadec*. Et ce fut, en 1923, *Knock*, qui se passe de commentaires. Cinq ans plus tard, l'acteur-poète qui était en Jouvet, rencontra ou suscita, par une mystérieuse concordance, le poète-dramaturge Jean Giraudoux.

Rien de plus rare, au théâtre comme ailleurs, que ces unions de deux génies fraternels formés à des modes d'expressions différents et pourtant complémentaires. Ni Jouvet ni Giraudoux n'allaient aux personnages par leur carcasse de chair, mais bien par leur verbe. Deux musiciens, et l'un comme l'autre, en même temps que créateurs de féerie, musiciens du désaccord.

Pendant cette lumineuse décade qui alla de *Siegfried* à *Ondine*, en passant par la *Guerre de Troie*, *Amphitryon 38*, *Electre*, non seulement l'acteur fut comblé par le poète, mais le directeur le fut par le diplomate de carrière. Le Tout-Paris, et, à sa suite, le Tout-Univers des ambassades, formèrent une élite mondaine qui « lança » chacune de ses premières; l'Etat soutint matériellement ses entreprises chaque fois que cela fut nécessaire et le prit même souvent pour conseiller. C'est ainsi qu'il fut pour beaucoup dans la petite révolution qui ouvrit la Comédie-Française aux grands metteurs en scène (Copeau, Dullin, Baty et lui-même) et qui leur donna comme une manière de président-administrateur Edouard Bourdet, au refus de Giraudoux d'abord sollicité.

C'est encore l'Etat français qui lui permit en 1941 d'assurer la vie de sa troupe ailleurs que dans un Paris courbé sous la censure allemande dont le veto bannissait des affiches Romains et Giraudoux, et qui lui facilita de toutes manières une tournée en Amérique du Sud. Voyage précieux, surtout à ce moment, pour le prestige de la France, mais qui fut terriblement prolongé par les événements, et marqué pour Jouvet, au milieu d'émouvants triomphes, par les plus lourds soucis et quelques cruels déboires.

Quand il retrouva enfin Paris et son théâtre, des vides irrémédiables démantelaient sa vie. Giraudoux, puis Bourdet, étaient

morts, subitement l'un et l'autre. Subitement encore allait mourir, un peu plus tard, et en pleine répétition générale, Christian Bérard, son peintre fraternel depuis l'éblouissante *Ecole des Femmes*. Copeau, Dullin, les compagnons des premiers jours, furent fauchés à leur tour...

Jouvet sembla, un temps, se confiner dans le passé, avec Molière, et avec la Société de l'Histoire du Théâtre. Il gardait cependant le contact des jeunes, dans son cours du Conservatoire, et, ces tout derniers temps, il marquait la décision d'aider les Centres dramatiques régionaux. Enfin, au risque de sa vie, qu'il savait menacée, il continuait de jouer, avide de donner toujours davantage aux autres ce qu'il avait de meilleur en lui. C'est ce Jouvet-là, au cœur élargi par les blessures reçues, qui préparait *La Puissance et la Gloire*. Sans doute s'y fût-il dépassé lui-même, riche qu'il eût été de tout son art, et en outre, d'une vie intérieure qui allait s'approfondissant chaque jour.

Il nous quitte trop tôt, et nous n'avons pas fini de mesurer douloureusement sa grandeur.

Dussane.

CINÉMA

HARVEY. — *Harvey*, la pièce, a reçu de Paris un accueil glacé; *Harvey*, le film, est l'une des deux ou trois œuvres qui ont sauvé l'honneur du cinéma, sur les Champs-Elysées, au cours d'une saison d'été indigne. Je n'ai pas vu la pièce. Je suis donc réduit à la spéculation et au pari.

Voici le thème. Un grand diable impose à sa famille et promène à travers la ville un invisible lapin, du nom de Harvey. Invisible et inaudible, sauf de son maître et ami. La plupart des miracles sont étonnants, mais celui-ci gagne à être regardé de près. N'importe quel lapin, en effet, peut, à la rigueur, être réputé invisible. Le phénomène entre dans un chapitre consacré de la presdigitation. Oui, mais Harvey à deux bons mètres de haut, se tient debout sur ses pattes arrières et marche à la laisse, parmi les embarras de la circulation. Cette taille seule confère à son invisibilité une dignité exceptionnelle, et le fait ressortir, par delà les pauvres truquages, au fantastique pur. Voire à la théologie, si nous en croyons l'apôtre Prévert, lequel proclame, dans ses Ecritures (cf. *Paroles*, page 198) :

Dieu est un grand lapin.

L'ami d'Harvey, depuis qu'il se sait compris par un confident, a échangé les affreux moyens qui permettent de faire carrière pour une vision franciscaine de ce monde. Il ne s'agit pas tant de bonté, mot presque dégradant par les usages qui le consacrent. depuis un siècle de bons patrons et de dames d'œuvres, mais bien plutôt de cette gentillesse, universelle et charmante, qui désarme admirablement, comme l'a dit Huxley. C'est le message. On remarquera qu'il est identique à celui du *Miracle à Milan*, le film italien de De Sicca et de Zavattini. Il est habillé d'une délicieuse histoire, où le fantastique traverse le quotidien avec une grâce légère et qui convainct. Celle-ci est conduite par Harvey et l'ami d'Harvey; passe par la satire des psychiatres; frôle et suggère une bohème américaine insoupçonnée; s'accommode sans trop de dommages de quelques facilités du vaudeville; et, centrée sur l'interrogation, sur l'obsession de l'existence ou de la non-existence d'Harvey, se garde de rien résoudre et de rien gâcher. D'Harvey nous voyons les gracieux mouvements de son ami, pour lui ouvrir les portes et le faire asseoir devant un whisky. Que cet ami lui parle, en levant la tête, puisque la conversation se déroule à deux mètres d'altitude (mais nous n'entendons pas les réponses). Que le médecin psychiatre est si convaincu de la réalité d'Harvey, qu'il lui demande conseil (mais chacun sait quel sort guette tout psychiatre). Que l'on voit une porte s'ouvrir et se refermer avec révérence sur le passage d'un vide qui est peut-être un grand lapin. Que la sœur aînée de l'ami d'Harvey s'égare à parler parfois d'Harvey comme d'une personne naturelle. Qu'elle perd son porte-monnaie, et le juge son portefeuille, le jour qu'en commun ils décident de faire enfermer l'ami d'Harvey, lesquels porte-monnaie et portefeuille leur sont rendus dès qu'ils renoncent. Je crois avoir achevé l'inventaire des témoignages. Le doute et la foi demeurent légitimes, comme il convient aux grandes causes et mythes qui entretiennent la littérature universelle depuis vingt et quelques siècles que l'homme n'a pas encore trouvé sa raison, Grand Lapin, merci.

L'œuvre est bienfaisante, d'abord parce qu'elle est sereine, et en second lieu, parce qu'étant sereine, elle vient d'Amérique. Je ne prétends pas du tout à lire dans les marcs de café, signes et intersignes, et la paix ne me paraît pas mieux assurée parce qu'une dame américaine a vu un invisible lapin. Mais on a quelque plaisir à rencontrer, dans des Américains, des civilisés. Car voilà une comédie qui, par delà une guerre et six ans de stérilité annexe, renoue une grande tradition, celle de *New-York-Miami*, de *Sérénade à trois*, de *M. Deeds*, de *Vous ne l'emporterez*

pas avec vous, et qui s'honore en outre d'un message opportun, Franciscain ou prévertien, pour me répéter. Il me plaît bien de me répéter, comme de ne pas faire-de-la-critique-de-cinéma, pour une fois. Le maçon, ça ne l'amuse pas de faire des maisons, après avoir fait une maison. C'est pour ça qu'il chante. On dira que mes catégories, Saint François, Jacques Prévert, sont un peu flottantes. Pourquoi non? En tout cas, voilà deux hommes qui chantent l'amour du prochain, comme Harvey et l'ami d'Harvey, comme le Toto de Zavattini (même si l'un d'eux excepte de son amour un pape et quelques archevêques). L'amour du prochain, c'est peut-être une catégorie flottante, mais on ne se bouscule pas pour entrer.

Il faut tout de même faire de la critique de cinéma, répéter un certain nombre de fois son petit tour avant de s'en aller. Donc, le film vaut mieux que la pièce, aux yeux français. C'est peut-être d'abord que le film, film américain, est un produit d'origine, au lieu que la pièce, traduite en français, jouée par des acteurs français, a bien pu perdre, en cours de transmutation, saveur et sens. C'est peut-être encore que le spectateur de théâtre, par ici, est un animal à principes, pour qui la réplique appelle la réplique, comme la cage l'oiseau, et qui préfère les cocoricos de Chantecler à un grand lapin inaudible. Mais il se pourrait que ce soit surtout une claire supériorité du cinéma sur le théâtre. Enumérons. Il y a la meilleure accoutumance du spectateur au fantastique incarné. Son isolement, son envoûtement, dans la nuit de la salle obscure. La variété des angles, qui repose le regard en renouvelant le récit. La perfection du jeu, abrité du hasard perpétuel qu'est une représentation après l'autre (et l'ami d'Harvey, James Stewart, avec son veston trop large, ses favoris, ses grandes jambes, son simple sourire, est inoubliable, simplement). Enfin, la plus grande proximité et la meilleure mise en valeur des comédiens, physionomie, démarche et geste. Je ne dis pas que le cinéma vaut mieux que le théâtre. Ce serait aussi imbécile que la proposition contraire. Mais que le cinéma possède, sur le théâtre, quelques supériorités. C'est d'autant plus clair ici que l'effort de dé-théâtralisation est au minimum. L'adaptation a été visiblement faite au plus ras du texte, avec le concours de l'auteur de la pièce, dans le but de prolonger un succès dramatique longuement consacré déjà par New-York et Londres, à défaut de Paris. Elle ne ménage pas ces temps de repos ou de contrepointe qui sont indispensables au film comme au roman. Elle se moque bien de toute spécificité du médium. Pas de truquages, et pas de merveilleux, si ce n'est celui même du sujet. Soyez sûrs que les

irréductibles du cinéma-cinéma boudent leur plaisir, et pestent contre la littéralité de l'adaptation et l'abondance du texte. Allez tout de même voir *Harvey*, si vous ne l'avez vu déjà. Oui, c'est l'autre visage, le visage serein de l'Amérique. Charles Trénet présente l'une de ses chansons comme tzigane et soupçonneuse. *Harvey* est une chanson anti-tzigane et anti-soupçonneuse. Je voulais encore écrire quelques lignes des *Dolly Sisters*. Je renvoie à une prochaine note ces vierges et vedettes, pour ne pas me gâcher la bonne opinion que l'Amérique m'a donnée d'elle-même, une après-midi d'août 1951.

Jean Quéval.

Robert Flaherty. — Il avait l'air d'un planteur, ou d'un sénateur d'un Etat du Sud en visite à Washington, plutôt que d'un gros bonnet de l'absurde cinéma. La bonhomie détendue, la bonté, la possession de soi étaient ce qui saisissaient d'abord en son apparence. Je crois qu'il s'y ajoutait quelque roublardise. Je l'ai entendu dire par quelles ruses de Viking il décidait ses pêcheurs d'Aran à prendre la mer par tempête. Son calme celait mal l'enthousiasme et la chaleur du cœur. Devant l'accueil d'une audience franco-allemande, il avait des larmes aux yeux. Il avait planté l'étendard du cinéma chez Nanouk, parmi les mers du Sud (trois films), au large de l'Irlande, dans la Louisiane. Il avait trouvé ses soutiens financiers auprès du fourreur Révillon, du gouvernement britannique, de la Shell, d'Hollywood, une institution avec laquelle il entretenait des rapports agités. Américain, je crois qu'il demeurait fidèle à ses origines irlandaises. Avec les Anglais, il vivait en bonne amitié. Le chef de file incontesté de la vaste et multiple école documentaire, peut-être fut-il le second des cinéastes, derrière Chaplin. Il aimait son prochain, et il a rétréci la terre, à l'usage des hommes.

Réflexion faite. — René Clair se penche sur son passé. « Ce qui m'advint, ce fut de prendre part à une grande aventure, d'assister à la création d'un langage, d'un art, d'une industrie, de quelque chose qu'aucune de ces appellations ne parvient à définir complètement et dont la nature complexe se prête à l'équivoque. Cette équivoque, j'ai tenté de la dissiper de mon mieux. » L'auteur confronte des textes anciens, de lui et des autres, avec son expérience acquise. Cela fait une riche matière pour l'étude d'un cinéaste capital, qui se trouve être encore un écrivain de race. L'impression pourtant que sa plate-forme de réflexion demeure étroite, sans doute parce que les gens de cinéma laissent échapper beaucoup de films des autres, qui sont produits fugaces. Ils n'y peuvent rien. Mais de René Clair, en ce domaine, l'on attend un peu le miracle. Or, il ne dispense pas tout à fait de lire les autres critiques. Cette note trop rapide pour un peu déblayer le terrain. Il y faudra revenir (*N. R. F.*).

Cahiers du cinéma (Nos 3 et 4). — No 3 : une étude capitale d'André Bazin sur la stylistique de Robert Bresson. Rien n'empêche Maurice Schérer de gagner en communicabilité (« vanité que la peinture »). Pour la petite histoire, sous un pseudonyme et dans un style transparent, critique élégante et embarrassée sur le dernier Carné. — No 4 : surtout trois grandes études sur le cinéma allemand. Jacques Nobécourt : l'industrie. Jacques de Ricaumont : les nouveaux débuts. Chris Marker : vues comparées sur les deux zones ; quelques œuvres méconnues. Chris Marker devrait se compromettre plus souvent dans l'écriture cinématographique. — Dans les deux numéros : les critiques habituelles.

L'âge du cinéma : no 3. — Avec son point de vue onirique déjà signalé, qui est tapageur, mais plus d'apparence que pour appâter, et terriblement sincère, cette revue gagne en résonance. « L'anatomie de l'avant-garde », de Hans Richter, fixe la réflexion. La revue de

Cannes, qui suscite peu de réserves, hormis quelques indéfendables tabous (*Juliette, etc.*). Un texte d'Audiberti, un autre d'Henry Miller. Une critique subtile, pertinente, et fort lisible, ma foi, de Maurice Schérer. De Simone Dubreuilh : « Les petits pets synthétiques de Norman McLaren ». Une « Homais-lie » de Nino Frank, qui monte sur son grand style et démarre au galop. Je reviendrai en chronique sur ce plus charmant fils de la terre, quand son *Cinema dell' arte* aura pris la suite du précédent livre, le *Petit cinéma sentimental*. Il est orfèvre de toutes manières. Je regrette toujours que quelques-unes de ses admirations — qui sont des admirations, non des commodités — me demeurent indéchiffrables.

Pool of London. — Traduit : *Les trafiquants du Dunbar*. Le commerce a des beautés que le cinéma ne connaît pas. Honnête, classique, parfois plaisant exercice de style anglais. Réalisme social et portrait de ville (les docks de Londres). Là-dessus une histoire écrite en chambre (marins-gangsters avec dactylos amoureuses et beau Noir). Dommage. Mise en scène compétente et inégalement inspirée de Basil Dearden.

Rio-Grande. — La guerre contre les Apaches aux frontières du Mexique. John Ford tend à se plagier ici. De bons moments, dans les chevauchées, le retour au camp du début, la caractérisation sommaire des types (dont notre vieil ami McLaglen en sergent irlandais). Mais l'histoire de soutien (la dame du colonel veut reprendre leur fils, engagé volontaire, au métier des armes, etc.), est d'une sentimentalité imbécile. Tous les poncifs, toutes les concessions. L'opérateur n'a même pas souci de l'homogénéité de l'éclairage. John Ford, inscrit dans le système de références, entré dans les histoires du cinéma, dépêche un navet sur commande. Sinistre.

La nuit est mon royaume. — Un film sur les aveugles. S'il côtoie le mélo, c'est sans y verser jamais. S'il est conventionnel — l'aveugle épousera l'aveugle — c'est sans ridicule aucun. Le scénario de Marcel Rivet et la réalisation de Georges Lacombe ont des mérites, rigoureusement conjoints, d'honnêteté, de tact, de discrétion, et somme toute d'intelligence du sujet. Le documentaire sur la rééducation est excellent, et la vertu du ton juste dans l'observation sociale, si rare en France, s'étend à presque tout du film. Le dialogue de Charles Spaak n'y est pas étranger, et réconcilie presque avec cet auteur répandu, à l'ordinaire habile et assez épais. Mais le meilleur est ici la performance de Jean Gabin et de Simone Valère, le couple d'aveugles, d'une sensibilité infailliblement juste.

Napoléon Bonaparte. — Des gravures, estampes, tableaux, fresques et sculptures font la trame de ce film réalisé par Jean Tédesco. Commentaire honnête et qui ne s'envole pas, musique de Maurice Thiriet qui sent la commande. La tentative impose l'estime de principe. Elle est objectivement valable, au degré de l'enseignement, pour l'éveil des esprits, plutôt d'ailleurs qu'à titre de leçon. Il y a l'unité du récit, centrée sur un héros qui se ressemble de bout en bout et, si l'on n'y regarde pas de trop près, le film couvre cavalièrement l'essentiel. Si l'on y regarde de plus près... Alors, il faut franchement dire que l'œuvre est médiocre, et atteint le point où le film sur l'art — ou d'art — passe, du registre de l'avant-garde, à celui de la convention. La camera avale, comme c'est son devoir, tout, le bon, le génial, la peinture officielle, d'un même mouvement du menton. Est-ce un bien? L'unité de ton est artificielle, et le seul fait de la bande sonore. Il y a des trous. On ne voit guère la guerre d'Espagne, et il n'y a, à Waterloo, que des Anglais, face à l'empereur. L'émotion est absente.

Mark Dixon, détective. — L'un de ces films américains venus sans avertir, auxquels les Américains eux-mêmes croient assez peu, à ce qu'il semble, qui est victime de l'auto-concurrence de leurs autres films, et qui valent mieux que la pauvre chance qui leur est donnée. Otto Preminger a mis en scène, à la manière rapide, souple et serrée des premiers Hitchcock, une histoire qui finit conventionnellement — l'héroïne attendra que son amoureux soit sorti de prison — et qui comporte une part d'invraisemblance. Mais qui montre sans chiqué une équipe de détectives au travail, une demi-douzaine de personnages campés d'un trait sûr, et des morceaux excellents dans le style documentaire. Le film a le rythme, l'élan, le punch.

L'inconnue de Montréal. — Les aficionados sont incorrigibles. Je ne puis m'empêcher d'espérer en

Jean Devaivre depuis qu'il a tourné la *Dame d'onze heures*, qui était un délicieux policier parodique. Hélas! l'*Inconnue de Montréal* ajoute une déception à d'autres. Le sujet est de pure concoction. Il s'agissait d'imaginer une aventurière qui puisse passer l'histoire par Paris et Montréal afin de justifier la co-production franco-canadienne. Soigner un frère qui se drogue, la résistance et les parachutages, l'humour, la police montée, un trappeur forestier, une poursuite parmi les rapides. La partie est perdue dès la seconde scène. Dans la première, le parachutiste canadien et le chef de réseau estourbissent, au rez-de-chaussée, six Allemands. Dans la seconde, ils sablent le champagne, parmi le luxe du premier étage. Puis tout déraille d'un train accéléré. Patricia Ros, qu'on a connue pimpante et jolie, est laide dans tous les registres. René Dary n'est pas le plus distingué de nos comédiens, n'est-ce pas. Paul Dupuis, à défaut de sauver le film, sauve l'honneur de son sexe. Au triste crédit du film : la tonalité grise du film soutenue sans faiblesse par l'opérateur, quelques extérieurs de Montréal, un montage habile.

Typhon. — Vous connaissez ces nombreux films américains où l'on rit d'un rire embarrassé, parce que l'on ne sait trop si l'on rit avec l'auteur ou si l'on rit de lui. *Typhon* — mis en scène par Louis King, un spécialiste du grand spectacle — avait, par son sujet — une histoire de Robinson Crusoë femelle, avec corsaires pour rire et bon singe, à défaut de bons sauvages — toutes les chances d'être l'un de ces films. Or, pas du tout. Les auteurs ont opté pour la franche naïveté. L'esprit jaillit d'autant plus souvent. Il est en cent images et dans le ton même. Le mauvais goût du *technicolor*, grâce à ces saines dispositions, s'y mue en plaisant baroque, et il cède même, ici et là, à des plans d'une beauté véritable. Les indigènes des mers du Sud n'y sont ni plus bêtes ni plus roublards que les Américains alcooliques qui font avancer l'histoire. Cela fait une désopilante collection d'ahuris. Il y a un combat entre sous-marin et voilier, un autre entre Mlle Dorothy Lamour et son paréo, quelques gags grandioses, et un typhon en effet. La chose est techniquement si bien faite que le documentaire et le truquage y sont indémêlables. Cela fait comme un scénario de Flaherty, Jean-Jacques, Robert-Louis Stevenson et Dorothy Lamour adapté et mis en scène par le premier humoriste du siècle, James Thurber. Les mystères du cinéma font qu'il est tombé à plat.

MUSIQUE

AURONS-NOUS, QUELQUE JOUR EN FRANCE, UNE POLITIQUE DES FESTIVALS? — La saison des festivals est maintenant achevée, et comme disent les sportifs, son « calendrier » a été fort rempli. Le temps est déjà loin (j'aime mieux ne le point préciser), où, dans cette revue, je déplorais que la France ne songeât pas à suivre l'exemple de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse, et négligeât si complètement de tirer profit de ses gloires musicales. Aujourd'hui, au contraire, c'est un profit abusif que chacun prétend, ici, obtenir de la musique. Si nos propres compositeurs, si leur mémoire, leurs œuvres, étaient ce que l'on voulût servir, on excuserait peut-être les maladresses. Mais lisez les programmes, voyez quelle place y est faite à la musique française dans notre beau pays de France, et sans doute comprendrez-vous bien vite qu'il s'agit de toute autre chose que des intérêts artistiques de la nation lorsqu'on organise un festival.

Il ne faut cependant pas que l'œuvre entreprise par les initiateurs soit confondue avec les desseins nourris par leurs rivaux de la onzième heure. A Strasbourg, première cité française qui eut son festival, et qui en demeure légitimement fière au bout d'une expérience renouvelée pour la treizième fois cette année (elle fut naturellement interrompue pendant la guerre), à Strasbourg on sut préparer et organiser une réunion dont la qualité assura immédiatement le retentissement dans le monde entier. En est-il de même partout où le succès de Strasbourg a fait naître le désir de prendre une part des profits matériels que l'afflux des étrangers mélomanes peut apporter à la France?

La grande affaire, on le constate aisément aujourd'hui, c'est de ne pas arriver les derniers, c'est, pour cela, d'improviser tant bien que mal (et trop souvent plutôt mal que bien) des réunions dont la musique demeure le prétexte, mais dont les intérêts du commerce local sont la raison. On se soucie assez peu qu'il n'y ait point de place en France pour dix, pour quinze festivals annuels. Ce n'est pas un bienfait qu'il faut attendre d'une telle concurrence, mais un avilissement. Trop souvent, les programmes — et leur exécution — trahissent la musique qu'ils prétendent servir. Les maîtres français (on l'a dit tout à l'heure) n'y tiennent point la place qu'ils devraient y occuper. Premier point. On rabâche ici et là, les mêmes symphonies de Beethoven, les mêmes fragments des œuvres de Wagner. Ici, l'on célèbre le culte de Mozart; ailleurs on compose une sorte de macédoine dont nul ne saurait deviner pour quels motifs on y fait entrer tels ingrédients à l'exclusion de tels autres. Il ne s'agit pas de chauvinisme, mais de simple bon sens, quand on réclame qu'en notre propre pays on songe avant tout à la musique française. On nous dit que nous n'avons point en France de « valeurs » musicales comparables à Bach, à Mozart, à Beethoven. Voire. Mais qui donc a établi la cote (puisqu'il s'agit de « valeurs ») des maîtres allemands, si ce n'est les Allemands eux-mêmes? Ce n'est pas en un jour, en une saison, que Salzbourg a fait la gloire de Mozart — car il ne faut pas oublier qu'il y a cinquante ans à peine, le maître des *Nozze* et de *Don Giovanni* ne jouissait pas encore parmi les snobs amateurs de musique du renom qu'ils lui reconnaissent aujourd'hui. On a longuement travaillé à le lui faire. On y mit tout son zèle, toute sa foi, tout le talent qu'il y fallait. On fut patient, on ne négligea rien — pas même la publicité — pour y parvenir. Mais on fonda solidement, parce que, précisément, on sut donner aux festivals la qualité artistique la plus haute. Qui s'est soucié, ici, de Rameau, de La Lande, de Marc-Antoine Char-

pentier? Qui s'est soucié de Berlioz, de Debussy? Nous nous figurons aisément que les jugements que nous portons sur les plus célèbres d'entre nos maîtres sont universellement ratifiés. C'est une erreur énorme, et dans les limites de nos frontières, ne voyons-nous point notre public ignorant tout comme l'étranger, ce qu'il devrait être le premier à savoir? Créer en France quinze festivals *avant* d'avoir préparé mûrement pareille entreprise, c'est semer avant de labourer. A Strasbourg, on n'avait rien négligé pour réussir; on y bénéficiait des circonstances les plus favorables, car la ville possédait déjà des sociétés locales qui sont parmi les meilleures de l'Europe. et depuis longtemps, depuis toujours, on avait à Strasbourg le culte de la musique. Mais ailleurs?

Ailleurs, trop souvent, comme on ne disposait pas de ressources artistiques équivalentes, on a tenté d'attirer le public par l'appât de vedettes « internationales », et l'on n'a point songé que l'on commettait une erreur : certes, ces vedettes ont leurs fidèles, leur clientèle. Mais comme elles parcourent le monde et qu'on peut les entendre chez soi, le nombre des gens qui entreprendront un voyage pour les applaudir s'en trouvera forcément réduit. S'il est nécessaire de donner aux œuvres une interprétation excellente, ce n'est cependant point l'interprétation qui peut, qui doit, faire le succès durable d'un festival, mais bien les œuvres qu'on y joue. Et puis un autre danger apparaît : des villes qui, tout au long de la saison d'hiver offraient quelque activité musicale, voient le public des concerts symphoniques et des théâtres lyriques locaux réserver ses ressources pour les concerts et les représentations « extraordinaires » du festival. L'existence, déjà précaire, des sociétés et des théâtres provinciaux en est grandement menacée.

Que l'on ait mis la charrue devant les bœufs, un récent article de M. Marcel Chaminade dans *L'Echo touristique* (du 31 juillet dernier) en apporte une autre preuve, appuyée d'arguments d'un ordre tout différent. Il montre que les festivals peuvent grandement servir les intérêts du tourisme, à condition d'éviter certaines erreurs déjà commises et qu'il est grand temps d'éviter : « Un festival, écrit M. Marcel Chaminade, n'est pas uniquement fait pour la population locale ou les habitants du voisinage immédiat. Il doit aussi, et c'est une condition de son succès, une nécessité économique, attirer les gens du dehors, amplifier le mouvement touristique. Il faut donc pouvoir accueillir ces touristes, être en état de les héberger, de leur offrir un gîte avec le confort nécessaire. Il est tout à fait illogique et inutile d'organiser à grands

frais des manifestations et d'entreprendre une propagande pour amener des visiteurs si l'on est incapable de les recevoir. Or notre patrimoine hôtelier, au lieu d'augmenter, diminue. Il décroît d'année en année, de mois en mois. Il n'est pas un seul de nos grands centres touristiques qui ne voie se réduire son potentiel hôtelier. Les établissements sont transformés en appartements, cédés à des œuvres ou organismes divers... Le festival d'Avignon est devenu un point d'attraction de premier plan. Mais Avignon a perdu son seul grand hôtel récent, maintenant occupé par les Assurances sociales... » M. Marcel Chaminade examine ensuite le cas de Menton (où l'on eut l'idée fort ingénieuse, et couronnée de succès, de créer un festival de musique de chambre). Mais à Menton la « capacité hôtelière a baissé d'environ deux mille lits, ce qui fait, comme disent les Suisses, soixante mille nuitées de moins par mois. Les grands hôtels disparaissent les uns après les autres. L'avenir, le développement touristique de la ville se trouvent de ce fait dangereusement compromis. Pourquoi tenter d'augmenter le nombre des touristes si l'on ne peut pas les loger? »

La question des festivals est posée. Elle ne peut être résolue que par un effort de coordination, par une politique à la fois musicale (pour ce qui est des programmes et de la mise en valeur, si l'on peut dire, du patrimoine artistique français) et touristique (pour ce qui est de l'hébergement des étrangers que les festivals attirent). On a dit des festivals qu'ils constituaient un effort de décentralisation dont on pouvait espérer de merveilleux résultats. Cela est vrai, mais à une condition que l'on oublie quand on confond décentralisation et incohérence. Il n'y a point de saine décentralisation sans une préalable coordination des initiatives locales, et si paradoxal que cela puisse sembler, pour réussir la décentralisation, il faut commencer par centraliser tout ce qui peut y aider; il faut que les organisateurs de festivals se concertent afin d'éviter les chevauchements de dates, la concurrence absurde des programmes (cette année, on a donné à Strasbourg puis à Aix-en-Provence *Il Matrimonio segreto*, de Cimarosa). Il faut que la musique française ancienne et moderne y trouve la place qui lui revient de droit. Il faut, en outre, qu'une liaison soit établie entre les organisations touristiques et artistiques. Le moyen de contraindre à s'unir des entreprises que l'esprit de concurrence fait se regarder en rivales, sinon en ennemies? Il est assez simple semble-t-il. Toutes ont besoin de subventions, moins parce qu'elles fournissent à leur trésorerie une recette (d'ailleurs point négligeable) qu'en raison de la détaxe qu'elles

entraînent. Il faudrait donc que les subventions ne fussent accordées qu'aux festivals acceptant de se soumettre aux conditions que l'on vient d'énumérer sommairement. Sans doute dira-t-on que c'est une fois de plus recourir à l'Etat. Mais n'est-ce point les organisateurs de festivals qui y recourent eux-mêmes en sollicitant l'octroi d'une subvention? Demander qu'elle ne leur soit donnée que s'ils se soumettent aux règles du bon sens, n'est certes point excessif, car il importe en ce domaine comme en tous les autres, que les deniers publics ne soient point gaspillés.

René Dumesnil.

La musique de piano de Schumann, par *Marcel Beaufils* (Collection « Formes, écoles et œuvres musicales », Larousse, 124 p.). — Un petit livre — petit de format, mais qui contient en peu de pages une véritable somme de connaissances, de réflexions ingénieuses, parfois inattendues, judicieuses aussi, même lorsqu'au premier abord, on en est surpris; un livre que l'on veut relire, et point seulement consulter, parce qu'on y retrouvera, comme on dit, une « présence », celle du musicien dont le musicologue a dit (il y a vingt ans déjà, dans un volume qu'il publia chez Rieder, et qui embrassait l'œuvre entier du compositeur) : « Schumann est une affaire de cœur. » Et c'est vrai. Il faut pour comprendre Schumann un cœur à la mesure du sien, à la mesure de son univers qui n'est plus le nôtre, et que M. Marcel Beaufils a su retrouver.

Schumann, par *Cesare Valabrega* (Collection « I grandi Musicisti », Ugo Guanda, édit., 266 p., 1.200 lire). — Il y a seize ans que M. Cesare Valabrega fit paraître une première édition de son étude sur Schumann; elle connut immédiatement en Italie un succès considérable. Depuis ce temps, la littérature schumanienne s'est enrichie d'ouvrages fort importants. La nouvelle édition qu'il donne aujourd'hui est beaucoup mieux qu'une mise au point. Je venais d'achever la lecture du livre de Marcel Beaufils quand j'ai reçu celui de Cesare Valabrega, et j'ai été frappé beaucoup plus des points où les deux musicologues se rencontrent — en suivant chacun des voies personnelles — que des endroits où ils se séparent. Cesare Valabrega, à travers les trois grandes divisions de son ouvrage (Art et Nature, Art et Vie, Art et Foi), fait revivre l'homme et l'artiste, et recrée son « monde intérieur », ce monde dont ses œuvres nous laissent apercevoir la profondeur et le secret.

Bach, par *Cesare Valabrega* (Collection « I grandi Musicisti », Ugo Guanda, 270 p., 1.200 lire). — Jean-Sébastien Bach — et quand on y réfléchit, on n'en est point surpris — a été longtemps assez mal connu en Italie. Le volume que Cesare Valabrega vient de consacrer au Cantor de Leipzig, contribuera grandement à répandre dans la péninsule une plus juste compréhension de l'œuvre grandiose du maître des *Passions*. L'auteur s'attache à faire apparaître sous la rigueur de la forme, chez Bach, la profonde religiosité de sa pensée, son lyrisme qui est une pure expression de la foi. L'analyse des œuvres est faite avec une rare pénétration, et, d'un bout à l'autre, le livre de Cesare Valabrega, écrit sans nul pédantisme, est d'une lecture attrayante.

Mozart, par *Bernhard Paumgartner* (traduit de l'allemand par *Paule Pascali*) (Collection « Leurs Figures », Gallimard, 528 p., 730 fr.). — On pouvait croire, après les cinq volumes du *Mozart* de Teodor de Wizeva et Georges de Saint-Foix, qu'il ne restait pas grand-chose à dire sur le maître. M. Bernhard Paumgartner, qui dirigea longtemps le Mozarteum de Salzbourg et qui a consacré sa vie aux études mozartiennes, a pourtant su renouveler le sujet en se plaçant à un point de vue tout différent de celui qu'avaient choisi les deux musicologues français. Comme l'avaient fait A. Schurig et J.-G. Prod'homme, il ne sépare point la biographie de l'étude des œuvres, et éclaire celles-ci par celle-là. L'érudition profonde de

l'auteur se devine à chaque instant, mais loin de l'étaler, il la dissimule sous la vivacité du récit.

Vincent d'Indy, champion du classicisme, by *Norman Demuth* (Edit. Rockliff, London, 118 p.). — « Ceci est un hommage à un très grand musicien à l'occasion du centenaire de sa naissance... », déclare l'auteur dans sa préface. L'hommage rendu par M. Norman Demuth à Vincent d'Indy acquiert pour nous une importance d'autant plus grande qu'il vient d'un musicien, professeur de composition à la Royal Academy de Londres, et qui est l'auteur d'études remarquables sur *César Franck*, *Maurice Ravel* et *Albert Roussel*. Norman Demuth possède comme nul autre la connaissance de la musique française contemporaine. Son récent livre sur d'Indy est un précieux témoignage, non seulement de son érudition, mais tout autant de la sûreté de ses jugements.

Je suis compositeur, par *Arthur Honegger* (Edit. du Conquistador, collection « Mon métier », dirigée par Bernard Gavoty, 192 p.). — On retrouvera dans ce volume le texte des entretiens d'Arthur Honegger et de Bernard Gavoty radiodiffusés ce printemps. Il est toujours profitable d'entendre un maître parler de son « métier », et lorsque ce maître est un homme tel qu'Honegger, au profit s'ajoute un plaisir d'une qualité rare. Sa sincérité, d'abord, sa parfaite loyauté donnent à ses propos une saveur toute particulière que l'humour vient rehausser à propos, et qu'un robuste bon sens — qualité qui n'est point la chose du monde la mieux partagée, quoi qu'en ait dit Descartes — rend plus piquante encore : car, en ce siècle, et dès qu'il s'agit de musique, les vérités de bon sens paraissent volontiers des paradoxes. Il faut d'ailleurs bien souvent du courage pour les dire. Honegger n'en manque point. On le retrouve dans ce livre pareil à lui-même — et on l'en aime davantage.

ALLEMAGNE

« QUESTIONNAIRE » ET DEMOCRATIE. — Jouant sur le mot « Bogen », qui signifie à la fois « arche » ou « arc » et « feuille de papier », les Allemands, qui connurent les questionnaires nazis, puis celui des Alliés, ont fabriqué une plaisanterie devenue courante après 1945 : « Il y eut l'époque du roman (Rundbogen = arc roman), puis l'époque gothique (Spitzbogen = ogive) ; nous vivons maintenant à l'époque du questionnaire (Fragebogen = feuille de questions). » En effet, on leur posa un certain nombre de questions, qui portaient notamment sur leurs antécédents, leur appartenance au parti national-socialiste, leur activité politique, etc. Il y en avait 131, nous dit Ernst von Salomon dans l'énorme livre (808 pages denses) qu'il a publié chez Rowohlt, à Hambourg, et que l'on discute avec passion; elles ont servi de prétexte à l'auteur, dont l'ouvrage est constitué par ses réponses à celles qui le concernaient directement (ou indirectement).

Ce *Questionnaire* est donc d'abord une sorte d'autobiographie à bâtons rompus, qui conduit l'auteur à un véritable reportage de grand style sur une époque exceptionnelle; sans le moins du monde s'astreindre à l'ordre chronologique, E. von Salomon

nous renseigne sur divers épisodes marquants d'une existence hors série parfois contiguë à l'histoire de son pays. En effet, trop jeune pour faire la guerre de 1914-1918, car il naquit en 1902, il prit part aux combats des corps francs en Haute-Silésie (1921), puis à l'assassinat de Rathenau, ce qui lui valut d'être emprisonné; il n'adhéra pas au parti national-socialiste et ne connut pas non plus les prisons du régime, ce qui surprend un peu; par contre, après la deuxième guerre mondiale, qu'il ne fit pas plus que la première, il fut arrêté par les Américains. On a l'impression d'un condottiere qui a manqué sa vie, d'une d'Annunzio sans Fiume, devenu le mémorialiste d'une époque qu'il a vécue pour ainsi dire par la bande. Mais il a un grand talent; il sait être poète épique pour évoquer les exploits des étudiants anciens combattants, poète lyrique quand il conte son idylle française sur la côte basque, humoriste lorsqu'il s'agit de camper cet éditeur unique qu'est Rowohlt, satiriste quand il retrace la lutte des paysans du Schleswig-Holstein. C'est dire la richesse et l'intérêt d'un livre qui restera comme un des plus typiques de notre temps. Sa valeur même nous oblige à le considérer de plus près et nous voudrions le faire en nous plaçant à un point de vue démocratique, non point bien entendu dans une intention politique, mais parce que ce *Questionnaire* est peut-être en définitive et déjà par son titre un pamphlet contre la démocratie.

N'est-ce pas la raison pour laquelle E. von Salomon ne parle pas de la « république », mais du « régime de Weimar », alors qu'il se refuse à employer le terme de régime nazi et parle du « gouvernement national-socialiste »? D'ailleurs il exécute lestement la démocratie en déclarant : « Je ne sais pas ce que c'est et je n'ai encore trouvé personne qui sache me l'expliquer clairement » (p. 415). Pourtant il semble bien avoir connu la définition qui avait cours en France pendant les années d'occupation : « Lorsqu'on sonne à 7 heures du matin, je me dis que c'est le laitier (et non la Gestapo). » Nous pourrions lui proposer certains exemples de démocratie.

La démocratie, c'est la possibilité dans une Allemagne occupée de publier un livre comme le *Questionnaire*, de s'y étendre complaisamment sur les brutalités des Américains et les souffrances de leurs prisonniers; mais ce n'est pas le voile pudique jeté sur les atrocités des camps de concentrations nazis. La démocratie, c'est encore la vie libre que von Salomon a pu mener en France et même son idylle avec la charmante Majie, qui apparaît comme une réplique de la Gretchen goethéenne; mais ce n'est pas la création d'un Américain qui lui déclare que la guerre a été

décidée par Roosevelt dès 1933. La démocratie, c'est la femme de ménage Immig, qui avec son bon sens populaire dit non au national-socialisme, mais ce n'est pas l'évocation, d'ailleurs remarquable, de Ludin, condamné à mort pour avoir été le représentant du troisième Reich en Slovaquie. La démocratie, c'était encore ou du moins cela pouvait être la république de Weimar; mais ce n'était pas une campagne de presse artificielle destinée à soulever contre elle les paysans du Schleswig-Holstein, et moins encore la participation à l'assassinat de Rathenau, cyniquement expliquée et excusée comme « un très joli phénomène de puberté » (p. 133). La démocratie, c'était et c'est encore pour un écrivain, surtout dans un pays où les clercs si facilement trahissent, le devoir de se mettre au service de son pays en détresse et de sa jeunesse en désarroi; mais ce n'est pas un étalage du passé qui risque de les confirmer dans le nihilisme en leur fournissant des raisons supplémentaires de douter et peut-être des incitations à se libérer par des gestes absurdes.

Or, quand il a lu, relu et médité le *Questionnaire* un Allemand peut se demander si le véritable destin ne consiste pas à jouer au condottiere, à combattre on ne sait qui, à lancer des bombes sur on ne sait quoi. Et pourtant E. von Salomon parodie lui-même la fameuse « volonté de puissance » de Nietzsche (« Wille zur Macht »), qui égara tant de cerveaux, en écrivant à la suite d'un poème de Ludin : « Par la puissance vers le néant » (Durch Macht zum Nichts). Se rallierait-t-il à des valeurs divines, comme certains croient le découvrir? Sans doute ce questionnaire imposé par les démocraties occidentales le fait penser à la confession orale créée par l'Eglise catholique, qu'il n'hésite pas à déclarer « la plus admirable institution de ce monde que je connaisse » (p. 8); mais il se vante de ne s'être pas occupé même approximativement de l'idée de Dieu. A-t-il seulement — c'est le reproche que lui adressait ainsi qu'à son éditeur un critique suisse — fait « le calcul politico-littéraire le plus sordide de ces années d'incertitude »? Nous nous refusons à l'admettre malgré la couverture noire, blanche et rouge, qui produit l'effet d'une réclame suspecte; nous ne croyons même pas l'écrivain lorsqu'il déclare qu'il n'est pas entré au parti parce qu'en faisant des films il gagnait trois fois plus qu'un « Gauleiter. » Mais nous pensons qu'E. von Salomon n'a pas conscience de la responsabilité qui incombe aux hommes de sa génération.

Les nazis répétaient à l'envi le slogan :

Am deutschen Wesen
Wird die Welt genesen,

proclamant que l'Allemagne guérira le monde. On frémit en revivant dans le *Questionnaire* l'histoire toute récente d'une Allemagne morbide et désaxée qui ne pouvait que précipiter le monde dans une catastrophe, dans ce gigantesque « crépuscule des Dieux » dont rêvèrent Hitler et Goebbels. L'exemple et les livres d'E. von Salomon ont sans aucun doute contribué au désarroi des esprits, à un nihilisme qui ne voyait une issue que dans un nationalisme exacerbé et destructeur. Nous l'avons dit pour Ernst Jünger, mais nous avons noté chez lui une évolution qui permet d'espérer que son influence s'exercera dans un sens constructif. Le livre d' E. von Salomon risque au contraire d'amener les Allemands à se complaire dans le chaos; si l'auteur est sincère, qu'il garde plutôt le silence; s'il ne l'est pas, quel jeu joue-t-il?

J.-F. Angelloz.

Ernst Wiechert. Der Mensch und sein Werk (Desch, Munich, 1951, 302 p.). — Pour le soixantième anniversaire du poète, l'éditeur Desch avait publié un recueil d'hommages, dont le succès montra la popularité de Wiechert en Allemagne. Il vient de le rééditer, enrichi de témoignages nouveaux et d'études qui en font une introduction indispensable à l'homme et à l'œuvre, comme le suggère le titre même. C'est ainsi qu'on y trouvera un travail important de G. Kamin sur « Le chemin de l'homme et du poète » et un autre du professeur Fr. Bruns sur son œuvre; une chronologie et une bibliographie complètent ce livre et de nombreuses photos inédites y font sentir la présence du poète.

E. Wiechert Vom bleibenden Gewinn (Die Arche, Zürich, 1951, 160 p.). — Voici à la fois un livre d'hommage et un livre du souvenir. En effet, l'éditeur avait projeté avant la mort du poète un recueil de « Considérations », qui devait rassembler des textes où Wiechert s'était pour ainsi dire confessé et en outre retracer son évolution. Ce recueil vient de paraître et groupe des écrits qui vont de 1932 à 1949 : *Heimat und Herkunft; An einen jungen Dichter; Vom Trost der Welt; Mutter und Kind; Das Antlitz der Mutter; Eine Mauer um uns baue; Vom Sinn der Kultur; Selbstbildnis; Die letzte Reise.* Wiechert s'y est efforcé de fixer les valeurs qui lui paraissaient constituer « un gain durable ». Il s'y livre plus directement que dans des œuvres plus importantes, il y révèle l'intimité de son âme.

Deutsche Philologie im Aufriss, par *W. Stammler* (Erich Schmidt Verlag, Bielefeld). — Nous ne voulons pas tarder à signaler et recommander cette publication monumentale, car le prix de souscription (5,70 DM. par livraison de 96 pages) n'est valable que jusqu'au 31 décembre 1951. Elle a été confiée au professeur Wolfgang Stammler, bien connu pour avoir publié avec Paul Merker il y a un quart de siècle, un *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*, que tous les germanistes ont fréquemment pratiqué. Différemment conçu, le nouvel ouvrage ne leur rendra pas moins de services. Il doit constituer une mise au point scientifique de toutes les disciplines englobées dans la philologie allemande, prise au sens très large du mot, indiquer leur évolution historique, poser les problèmes vers la solution desquels peuvent et doivent s'orienter les chercheurs; chaque étude est confiée à un spécialiste, ce qui donne à un tel ouvrage une valeur exceptionnelle. L'ensemble doit former trois volumes importants imprimés sur deux colonnes paginées séparément et le format est celui d'un lexique; il doit être complet à la fin de 1953. Trois fascicules comprenant 576 colonnes ont déjà paru; on y trouve les études suivantes : *Sprachwissenschaftliche Methodenlehre* (Leo Weisgerber); *Methodenlehre der Literaturwis-*

senschaft (Horst Oppel); *Geschichte der deutschen Philologie* (Josef Dünninger); *Poetik* (Martini); *Inschriftenkunde* (Fr. Panzer); *Deutsche Bibliothekgeschichte* (Ernst Mehl); *Paläographie* (Bernhard Bischoff); *Sprachphilosophie* (Erich Heinsel); *Deutsche Sprache im Ausland* (Franz Thierfelder). La richesse de la documentation, l'importance des bibliographies feront de cette somme philologique le livre de chevet des germanistes du monde, l'instrument de travail dont ils se serviront sans cesse. Une telle entreprise honore la science et l'édition allemandes et connaîtra un succès d'autant plus grand que l'ouvrage vient à son heure, au moment où l'on veut faire le bilan du passé et rechercher les méthodes de l'avenir.

Jacob Burckhardt, par *W. Kaegi* (Bern, Schwabe, Bâle, 1950, t. II, 586 p.; relié : 29 fr. suisses). — Lorsque parut le premier volume de la biographie monumentale que M. Kaegi, l'historien de l'Université de Bâle, consacre à son illustre prédécesseur, nous lui avons consacré une chronique du *Mercure*. Le deuxième tome est aussi remarquable et encore plus important, puisqu'il présente la formation de J. Burckhardt et donc ses voyages. En effet, il le prend au moment où il quitte la Suisse et le laisse au moment où il part pour l'Italie; il va de septembre 1893 au printemps de 1846, c'est-à-dire de la vingt et unième à la vingt-huitième année. Deux parties essentielles apparaissent : le séjour à Berlin, qui fut décisif, car Burckhardt y reçut l'enseignement de Kugler, Droysen, Boeckh, Ranke, et les débuts du jeune professeur (à l'Université de Bâle), qui fut aussi rédacteur à la « Basler Zeitung » et publia ses premiers travaux; les séjours à Bonn et à Paris sont loin d'avoir la même importance. Cette biographie intellectuelle d'un grand savant, à la fois érudite et d'une lecture agréable, nous introduit au cœur d'une époque. Nous ne pensons pas qu'elle puisse s'achever avec le tome III et nous ne le souhaitons pas.

Jacob Burckhardts Briefe. T. I. 376 p. (B. Schwabe, Bâle, 1949, 18 fr. suisses). — Il existait naturellement diverses éditions de la correspondance de Burckhardt, en particulier un choix excellent publié par Fritz Kaphahn dans la petite collection Kröner; grâce à Max Burckhardt on aura bientôt une édition critique complète en neuf volumes. Le premier (1820-1843) n'est certainement pas le plus riche, mais il concerne précisément la période de formation étudiée par W. Kaegi. On peut y lire par exemple, à la date du 16 mars 1840 : « Ma poésie, à laquelle tu prédis de beaux jours, est en danger de recevoir son congé, depuis que je découvre la plus haute poésie dans l'histoire. » Cela montre la richesse de l'historien, qui se sentait poète et même compositeur — et qui dessinait agréablement, ainsi que le montrent les reproductions publiées dans ce volume et dans l'ouvrage de W. Kaegi.

Geschichte der deutschen Literatur von Goethes Tod bis zur Gegenwart, par *Ernst Alker* (Cotta, Stuttgart, 2 vol. de 453 et 525 p., 1949 et 1950). — Parmi toutes les littératures, celle-ci mérite d'être retenue, car elle complète les autres; l'auteur est professeur à l'Université de Fribourg en Suisse, catholique et surtout Autrichien. Cela ne signifie aucunement que son ouvrage est d'un partisan, car l'objectivité scientifique s'impose à lui, mais qu'il fournit sur la littérature autrichienne beaucoup plus de renseignements que tout autre spécialiste. La date initiale, 1832, se justifie par le fait que la mort de Gœthe marque la fin d'une époque à la fois classique et romantique et le début du réalisme qui va emplir le XIX[e] siècle. C'est aussi le moment où la littérature autrichienne joue un rôle nouveau et l'on comprend qu'après un premier chapitre sur la « jeune Allemagne », E. Alker consacre à l'Autriche de Metternich une centaine de pages qui sont parmi les plus intéressantes du tome I; elles ont comme pendant l'avant-dernier chapitre du tome II, qui présente l'Autriche de François-Joseph. Nous conduit-elle jusqu'au temps présent comme le titre le suggère? Non et c'est vraisemblablement le principal reproche qu'on lui adressera : la littérature contemporaine se trouve à peine esquissée. D'autre part, on pourrait discuter certaines opinions de l'auteur, mais on ne saurait lui contester de nous avoir fourni une histoire de la littérature intéressante, dont la lecture est agréable et facile.

Secret et violence, par *Georges C. Glaser*, trad. de Lucienne Fourcault (Corrêa, 1951, 420 p.). — Après avoir exprimé le regret que les éditeurs s'attachent à faire

connaître au public français des œuvres allemandes qui se ressemblent nécessairement parce qu'elles représentent toutes « une littérature de ruines, de la catastrophe, une littérature de desperados, où la simple constatation de la réalité se superpose sans peine aux visions prophétiques d'un Kafka » (A. Beguin), nous reconnaîtrons volontiers que le livre de Glaser est un des plus importants. Ex-ouvrier communiste en Allemagne, l'auteur est maintenant, on le sait, dinandier à Paris près du Pont-Neuf, après avoir connu toutes sortes d'aventures en Sarre, dans l'émigration, en captivité. Il est donc le représentant d'une littérature prolétarienne à laquelle une expérience personnelle, enrichie par l'apport de deux pays, apporte un élément nouveau.

Geschichte der Autobiographie, par *Georges Misch* (Schulte-Bulmke, Francfort, 1949 et 1950, t. I, 1 et 2, 712 p.). — Un ancien éditeur reprend ses publications malgré les difficultés présentes et publie une nouvelle édition d'un ouvrage monumental. En 1900, l'Académie prussienne des sciences avait organisé un concours dont le sujet était l'histoire de l'autobiographie. Georg Misch obtint le premier prix pour un travail qui devait dans la suite aboutir à trois volumes. Une traduction en anglais fut pour l'auteur l'occasion de compléter son œuvre et l'édition nouvelle, la troisième, bénéficie des recherches qu'il a poursuivies pendant plus de quarante ans. La première partie, en deux volumes, commence avec les Egyptiens pour aboutir à saint Augustin, c'est-à-dire au premier auteur de « confessions »; Misch a soigneusement, scientifiquement collationné tout ce qui est autobiographique dans les inscriptions funéraires des Egyptiens ou les mémoires des Assyriens, chez Platon ou Cicéron. C'est un travail considérable, auquel il serait injuste de reprocher d'être un hors-d'œuvre, car l'auteur sait fort bien et proclame que le genre de l'autobiographie a fleuri seulement au déclin de l'Antiquité. Mais l'intérêt de l'ouvrage ne se révélera pleinement que dans les prochains volumes et nous souhaitons que G. Misch se hâte de les publier; nous aurons alors l'occasion de revenir sur un sujet qui est très riche.

Marginalia, par *Josef Körner* (Schulte-Bulmke, Francfort, 1950, 91 p.). — Nous avons recommandé jadis aux chercheurs l'indispensable *Bibliographisches Handbuch des deutschen Schrifttums,* dont la 3e édition parut chez Francke, à Berne, en 1949. La publication du petit volume de *Marginalia* nous est une raison supplémentaire de déplorer la mort du germaniste qui s'était spécialisé dans l'époque romantique. Condamné au silence par le nationalisme, il a voulu rassembler certaines recherches sur des sources nouvelles (Savigny, Z. Werner, Tieck, Schlegel, etc.) et sur des livres nouveaux; quiconque s'intéresse au monde romantique y trouvera d'indispensables mises au point. Ajoutons que nul ne connaissait comme Körner les travaux français et que nul n'a comme lui rendu hommage aux germanistes de France, qu'il loue en particulier pour avoir conservé même pendant les années d'occupation l'attitude objective du savant.

Einführung in die Poetik, par *J. Körner* (Schulte-Bulmke, Francfort, 1949, 62 p.). — En apparence un petit volume, mais que de renseignements dans les trois parties de cette *Introduction à la poétique* intitulées « Stylistique », « Prosodie » et « Generik ». Il s'agit de l'étude des trois catégories lyrique, épique et dramatique. Aucun bavardage; définitions et exemples se succèdent, non sans une certaine sécheresse, qui semble voulue, mais on a le sentiment qu'un érudit de grande classe a rédigé un aide-mémoire complet pour ceux qui savent lire et réfléchir. Une importante bibliographie le complète et fournit les indications nécessaires. Tous ceux qui étudient la poésie mettront ce précieux vade-mecum parmi les instruments de leur travail quotidien.

Deutsches Literatur-Lexikon, par *W. Kosch* (Francke, Berne; 13e fasc., juin 1951, 96 p., 8,40 fr. s.). — Le 13e fascicule de cet ouvrage va de Janowitz à Kaufmann. Signalons que, par exemple, une colonne est consacrée à Jürg Jenatsch, le héros du célèbre roman de C. F. Meyer, et une autre à Jeanne d'Arc, deux à Ernst Jünger ou à Kafka; mais la bibliographie kantienne est réduite et ne comprend aucun travail français ou étranger, ce qui est une lacune regrettable.

Deutsches Theater-Lexikon, par *W. Kosch* (Ferd. v. Kleinmayr, Vienne, 2e fasc., juillet 1951, 96 p., 7,20 fr. s.). — Le deuxième lexique édité par W. Kosch suivra sans doute le rythme de parution

du premier; ce fascicule va de Bechmann à Brandes. Tout ce qui peut être mis en relation avec le théâtre y figure. Berlin occupe une place importante avec près de sept colonnes, où l'on trouve l'histoire de la scène dans la capitale allemande depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours et une impressionnante bibliographie, mais on découvre aussi que le théâtre joua un rôle important dans la ville de Bielitz (jadis Silésie autrichienne, maintenant Pologne) dès la fin du XVIIIe siècle.

Sturm und Drang. Kritische Schriften (Lambert Schneider, Heidelberg, 1949, 911 p., 14 DM.). — Voici un fort intéressant recueil, dont la réalisation fut entreprise par Erich Loewental, mort à Auschwitz en 1944. S'il est normal d'étudier un mouvement littéraire dans ses créations marquantes, il est indispensable, lorsqu'il s'agit d'une révolution doctrinale, comme le *Sturm und Drang*, d'en examiner les origines idéologiques. Ce changement de perspective est des plus curieux ; c'est ainsi que Goethe se trouve représenté surtout par son discours « Zum Shakespears Tag » et son essai « von deutscher Baukunst » et que Schiller disparaît. Par contre Hamann et Herder, ce dernier surtout, se taillent la part du lion. A côté d'eux, Gerstenberg, Lenz, Mercier-Wagner, Maler Müller, Heinse, Fr. L. zu Stolberg, Bürger et Lavater occupent une place relativement plus importante que celle qui leur est en général attribuée dans la littérature; c'est la revanche des théoriciens sur les créateurs. Ne protestons pas et réjouissons-nous d'avoir dans ce petit volume bien imprimé sur papier bible autant de textes essentiels pour comprendre une littérature qui ressuscite après des siècles de torpeur et commence par la critique et par la spéculation esthétique; un tel recueil rendra de grands services.

Documents (Bureau International de liaison et de documentation, S. P. 81528, B. P. M. 510). — La revue mensuelle des questions allemandes ne pouvait négliger l'évolution de l'art dans la période contemporaine. Elle lui a consacré un numéro spécial abondamment illustré où l'on trouve des études solides ou des chroniques documentées sur l'art allemand au XXe siècle (Franz Roh), l'impressionnisme (H. Uhde-Bernays), l'expressionnisme (Wil Grohmann), du « Blaue Reiter » au « Bauhaus » (Ludwig Grote), le destin de l'art moderne sous le IIIe Reich (Rudolf Schröder), Max Beckmann (B. Reifenberg), Oskar Kokoschka (Léonie v. Wilckens), la sculpture au XXe siècle (A. Hentzen), l'art graphique moderne (G. F. Hartlaub), l'art abstrait (W. Haftmann), August Macke et la peinture rhénane (M. T. Engels), l'art sacré (A. Hoff), l'architecture (Heinz Laubach), le théâtre (I. Völker), la musique (G. A. Richter), le cinéma (V. Couchoud), l'affiche (V. Labbé). On aimerait y découvrir également une étude synthétique et un article spécial sur l'école de la « neue Sachlichkeit », qui n'eut pas, il est vrai, le temps de se développer. Mais en s'adressant à des Allemands spécialistes, la revue a pleinement atteint son but : elle nous fournit une documentation exceptionnelle sur des mouvements trop peu connus; elle permet de faire le point et de dégager les tendances qui vont s'affronter et s'affirmer. Ce numéro spécial est indispensable à quiconque veut être renseigné sur l'art allemand contemporain.

Die neue Rundschau (S. Fischer-Verlag, 1951, N° 1, 144 p.). — Ce riche numéro de la grande revue publiée par S. Fischer aura un succès tout particulier, car il est consacré à Kafka, dont on peut lire le début d'un roman intitulé « Préparatifs de mariage à la compagne. » En outre, trois études importantes l'accompagnent : l'une, de Max Brod, porte sur le texte de ce roman, l'autre, de H. J. Schoeps, sur « Theologische Motive in der Dichtung Franz Kafkas », la troisième, de K. H. Volkmann-Schluck, sur « Bewusstsein und Dasein in Kafkas Prozess »; elles sont complétées par des souvenirs de G. Janouch sur Kafka. S'y ajoutent des études et des poèmes de K. Löwith, Edna St. Vincent Millay, O. Loerke, A. Kolb, E. Gürster, E. Misch, Adorna, H. Politzer.

Studium Generale (Springer), 24, rue des Ecoles, Paris (Ve). — Parmi les derniers numéros de cette revue toujours intéressante, nous voudrions signaler ceux d'avril et de juin 1951, qui sont consacrés en grande partie, l'un au langage avec quatre études de Franz Petri (*Die Sprache in der Geschichte*), D. Gerhardt (*Zur Problematik der künstlichen Weltsprachen*), E. Benz (*Die Sprache theologie der Reformationszeit*), E. Zwirner (*Das Gespräch. Beitrag zur Theorie der Sprache und der universitas litterarum*); l'autre à

la culture et à la tradition avec des travaux de A. Rüstow (*Kulturtradition und Kulturkritik*), Th. Litt (*Hegels Begriff des « Geistes » und das Problem der Tradition*), G. Krüger (*Die Bedeutung der Tradition für die philosophische Forschung*), Fr. Becker (*Kontinuität und Wechsel in der astronomischen Forschung*), K. Reinhardt (*Tradition und Geist im homerischen Epos*), Br. Shell (*Tradition und Geistergeschichte. Vom Wandel der Symbole*), J. Ebbinghaus (*Der Begriff des Rechtes, und die naturrechtliche Tradition*), Hans v. Campenhausen (*Tradition und Geist im Urchristentum*), M. Schmaus (*Geschichtliches Ereignis und übergeschichtliche Wahrheit im Christentum*). — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

DU ROMANTISME ET DE SA DECADENCE. — « Cette confusion de terminologie et de pensée qui depuis un siècle fait le scandale de l'histoire et de la critique littéraires. » Ainsi parle le prof. A. Lovejoy dans *Essays in the History of Ideas* (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1948, 376 p., 5 doll.), livre qui, traduit en français, rendrait service par la méthode générale et la raison d'être qu'il propose à l'historiographie des idées, et par l'application qu'il en fait à quelques points d'histoire littéraire. La phrase citée concerne les termes *romantique* et *romantisme*. On aurait tort de supposer réglés une fois pour toutes les problèmes qu'ils soulèvent. Romantisme, comme aussi classicisme : ces mots changent de sens dans la mesure où ils sont subjectivement employés par des générations qui les vivent dans le présent ou les contemplent dans le passé. Il est donc toujours nécessaire de les définir à nouveau, toujours plus indispensable d'analyser et d'ordonner leurs sens multipliés, si l'on veut s'en servir avec quelque sûreté; par suite, de passer en revue leurs emplois et définitions antérieurs. Le meilleur moyen de s'y reconnaître, en même temps que l'utilité de telles recherches, pourrait être de rattacher ces définitions et ces emplois à des ordres d'idées aussi peu nombreux que possible. On l'a fait souvent. On ne cesse de le faire. L'un de ceux qui s'y sont récemment exercés est M. Praz dans *The Romantic Agony* (Oxford Univ. Press, 1951, 522 p., 30/, trad. angl. de A. Davidson, 2e éd., sensiblement augmentée; la 1re avait paru il y a 20 ans).

Romantisme et classicisme semblent pouvoir se ramener à deux notions de base, l'une « historique », l'autre « qualificative » d'une disposition d'esprit. Ainsi les appelle H.-J.-C. Grierson, cité par Praz. Dans l'ordre naturel la définition qualificative, ou psychologique, précède l'historique dans laquelle elle est

contenue. Il n'est guère possible de les isoler l'une de l'autre en réalité. C'est plus ou moins sous ce double aspect qu'ont caractérisé cette antithèse rebattue, ou que l'ont approchée par association, de nombreuses autorités dont Praz rappelle entre autres Goethe (santé, maladie); Schlegel (état de fait, désir); Nietzsche (apollinien, dionysiaque); Valéry (l'ordre, l'artifice qui vient après le « chaos primitif d'intuitions et de développements naturels »). Dans ce domaine, nulle revue ne peut se flatter d'être complète. Celle de Praz est très suffisante; il n'oublie pas deux des contributeurs les plus importants à la discussion : A. François (essai dans les *Annales J.-J. Rousseau* de 1909, qu'avait négligé Lovejoy) et L.-P. Smith dans un excellent petit livre, *Words and Idioms* (London, Constable, déjà signalé dans le *Mercure*).

Il va de soi que romantisme et classicisme échappent à toute définition rigide, étant indéfinis de leur nature, et que nulle formule mathématique ne les enfermera jamais. Praz ne manque pas à le reconnaître après tout les autres. Mais on se demande pourquoi il attaque si violemment la pure interprétation qualificative qui, usant de ces termes sans égard aux époques, permet de les appliquer rétrospectivement — par convention et commodité, bien sûr — à des œuvres composées longtemps avant qu'ils fussent entrés dans la langue ou à des états de la sensibilité et du style tels que ceux dont Cazamian, par exemple, a formulé l'alternance. Il faut distinguer l'évolution historique du romantisme et son contenu psychologique, affectif. Il est vrai que les deux points de vue sont liés : la remise en honneur, à un certain moment, sous le nom de romantisme, de l'imagination et de la sensibilité, est un fait. Mais les deux façons de le prendre sont légitimes : Praz a plus ou moins raison selon qu'on adopte ou non son point de vue, celui de l'historien.

Ce n'est pas ce point de vue rigoureusement tenu qu'on peut reprocher à Praz, mais son intolérance de l'autre position, sous prétexte qu'elle n'est pas « utile » et « ne prouve rien ». Curieux critère, qu'un fanatisme inverse peut aussi bien retourner contre l'imprudent. Il y a aussi une page où Praz assimile le classicisme au mouvement romantique d'une manière paradoxale et spécieuse, et dont l'inconséquence éclate. Faut-il tant de bataille et d'anathème pour en arriver, on ne voit pas très bien par quel chemin, à accorder l'histoire et la psychologie dans un dernier paragraphe? Il aurait presque fait à lui seul une bonne introduction (car ce n'est encore que l'introduction qu'on a discuté), et l'on ne passerait pas tant de temps à protester, alors qu'il ne reste

guère l'espace d'admirer comme il convient le corps du livre qui, après tout, en est l'essentiel. Trop modestement l'auteur en fait une monographie et lui refuse la qualité de synthèse qu'il mérite fort. Il tient les promesses du titre en montrant comment le romantisme, par des influences de style et des filiations de thèmes, s'est continument dégradé pendant des dizaines d'années pour sombrer dans un décadentisme fin-de-siècle. Le prix du travail tient à son érudition exhaustive; à la modération et à la décision des jugements; à la vigueur et à la perspicacité déployées dans le classement des faits. C'est un récit et un répertoire où ne paraît manquer aucun nom, si mince que soit la valeur d'art qu'il représente, pourvu qu'il ait une importance historique. L'un des inspirateurs, souvent inattendus, de grands écrivains du siècle dernier est Sade; Sainte-Beuve l'avait dit, Praz l'appuie de preuves détaillées, notamment de textes de Flaubert trop oubliés. De plus, il proteste avec fermeté contre certain culte voué de nos jours au marquis. Enfin, il a réduit la confusion du sujet à 5 chapitres où il suit les thèmes de base qu'il en dégage, remontant quand il le faut à leurs origines : la beauté de l'horrible, « Méduse »; Satan, le rebelle, le bandit, l'homme fatal; l'utilisation de la souffrance, l'érotisme morbide, le sadisme; la femme fatale; le décor et le bric-à-brac. La réalité veut que ces thèmes ne soient pas mutuellement étanches, soient souvent des aspects divers d'un tout complexe : Praz a su rester net sans forcer cette réalité.

L'un des grands exemples de sensibilité érotique est le poète anglais Swinburne (1837-1909). C'est autour de 1930 seulement qu'un Français, G. Lafourcade, a le premier dégagé cet aspect essentiel de l'écrivain. Lafourcade est cité par tous ses successeurs, entre autres H. Hare qui publiait naguère un remarquable *Swinburne* (London, Witherby, 1949, 231 p., 15/), complément opportun à *The Romantic Agony*. Ce poète, dont l'œuvre peut fatiguer, est en revanche un type psychologique de toute importance. C'est pour cette raison qu'avec le sadique G. Selwyn au 18ᵉ s., et avec un Anglais anonyme rencontré par les Goncourt en 1862, il joue un grand rôle dans le livre de Praz. Son exemple montre avec quelle intelligence notre critique, non content de recueillir et de classer des faits, a saisi les rapports de la littérature et de la vie. C'est le sens de ces faits qui compte en définitive. S'il y a lieu de retracer la transmission des thèmes d'un artiste à l'autre, c'est que « l'éducation de la sensibilité s'opère par les œuvres d'art ». Cette vérité concerne chacun des individus qui vivent à chaque époque; elle nous touche au vif; nous ne

saurions lui échapper, que nous en subissions les effets ou que nous réagissions contre eux.

Elle nous touche pour des raisons historiques et morales, quelle que soit la valeur esthétique des œuvres. « N'entre pas sans désir », est-il écrit sur le palais de Chaillot. Mrs. Radcliffe, Lewis, Maturin, Janin, Borel, Suë, Péladan, d'Annunzio, etc. peuvent ne pas susciter ou contenter ce désir. *The Romantic Agony* le mérite : car l'histoire de beaucoup d'écrits dont il traite vit puissamment, même s'ils sont morts.

Jacques Vallette.

LIVRES

Friends and Relations (224 p.); **Look at all those Roses** (222 p.), by E. Bowen. Chac. : London, Cape, 1951, 8/6. — La nouvelle série des œuvres complètes de E. Bowen compte deux volumes de plus. Le premier, roman, date de vingt ans. Plus qu'une histoire, c'est un spectacle où, comme le veut le titre, les destinées-caractères les plus en relief ne sont pas celles des deux sœurs centrales. Le style, sensible et analytique, déjà fort personnel, rappelle cependant des prédécesseurs et n'a pas atteint l'aisance qu'on lui a connue depuis : l'auteur intéresse et réjouit ici pour à peu près les mêmes raisons que V. Woolf. La conception et le style sont au fond semblables dans le deuxième volume, recueil de nouvelles paru dix ans plus tard, mais, le talent descriptif étant déjà posé, s'y ajoute une écriture tout à fait libre et variée (voir p. ex. *Oh, Madam...*, exercice à l'André Frère), une ironie mieux distincte de celle de I. Compton-Burnett. Leur charme tient beaucoup à l'art de la surprise.

The Essential W. H. Davies, ed. by *B. Waters* (*Ib.*, 1951, 333 p., 12/6). — Ce dernier venu d'une collection propre à rendre accessible l'essentiel d'écrivains notables, révélera aux Français un poète décrié de certains délicats pour ses qualités uniques à notre époque. Très travaillés, très simples, heureux et spirituels, ses chants transparents livrent une nature intègre jusqu'à la mort en 1940 de l'auteur qui fut un homme rare, nageant avec délices en pleine création, naïf non sans orgueil ni clairvoyance, consacré à une vocation que ni la misère, ni le succès ne le détournèrent de servir sans entraves. Trop peu nombreux, les poèmes cités alternent chronologiquement avec des morceaux de sa passionnante biographie de vagabond infirme et de libre citadin.

An Assessment of 20th Century Literature, by *J. Isaacs* (*Ib.*, Secker, 1951, 188 p., 8/6). — Un tour de force que cette présentation de la littérature anglaise contemporaine, bourrée d'information et d'idées, aussi facile à lire qu'ont dû l'être à entendre les six causeries à la radio qui la composent. Non catalogue, mais portrait d'une époque à travers les lettres : l'effort de clarification et de mise en ordre n'a pas dû être commode. Cela vaut par une parfaite connaissance du sujet, par l'arrière-plan bien en place, par un jugement personnel et vigoureux qui n'entraîne pas toujours l'adhésion mais suggère continuellement des points de vue et des directions de réflexion, et par une alacrité contagieuse. Excellente base de départ.

Jane Austen, by *S. Townsend-Warner* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1951, 35 p., 1/6). — Aussi soigné et réussi que ses prédécesseurs, ce supplément aux « British Book News » suit un plan critico-biographique où s'insère une analyse de l'œuvre de l'auteur d'*Orgueil et préjugé*. Un portrait. Cinq pages de bibliographie.

Round London with the Unicorn, by *G. W. Stonier* (*Ib.*, Turnstile, 1951, 144 p., 10/6). — Un cockney cultivé, sensible et spirituel flâne dans sa ville dont il parle fragmentairement avec une tendresse farceuse. Qui connaît Londres y trouvera mille raisons de mieux l'aimer. Qui ne le connaît pas s'y préparera et comprendra comment, sans prétention à être une ville

d'art, il peut attacher puissamment.

Cornwall. — Nottinghamshire. By *N. Pevsner.* Chac. : Penguin, 1951, 320 p. dont 64 de phot., 3/6. — Penguin inaugure « The Buildings of England », répertoire architectural de l'Angleterre, un volume par comté. Nouvelle réussite de compétence et de présentation : une introduction, une liste descriptive par noms de lieux avec références aux photographies, un glossaire illustré, et trois index : gravures, artistes, lieux, celui-ci renvoyant par coordonnées à la carte fourmillante de noms qui ouvre le livre. De la préhistoire à nos jours, tous les monuments de quelque importance, par le dehors et par le dedans. Pour moins de 200 francs!

Monmouthshire, by *O. Phillips* (254 p.); **Norfolk,** by *D. Wallace* and *R. P. Bagnall-Oakeley* (290 p.); **Orkney,** by *H. Marwick* (295 p.). Chac. : London, Hale, 1951, 49 photogr., 1 carte, 15/. — Le Monmouthshire, au fort relief coupé de rivières, a l'intérêt complexe et capiteux des marches. Par l'est il tient à l'Angleterre, par l'ouest au pays de Galles. L'histoire, la légende, le mythe s'y mêlent. Les Ibères, les Brythons dont la tribu silure défia les Romains sous son roi Caractacus, Caerleon la romaine et l'arthurienne, les assauts de cruauté des Gallois avec les Normands puis les Anglais (Owain Glyndwr figure dans Shakespeare) : aux traces de tout cela s'est superposée l'industrie moderne; on rêve sur des rythmes de marteaux et de grues. Au contraire, à l'est, en Norfolk, coteaux très modérés et plaines côtières, patrie artistique du vieux Crome et de Cotman les peintres. Peu d'industries voyantes. Un grand port, Great Yarmouth. L'intérêt se concentre sur la vie paysanne et sur l'histoire naturelle, que les deux auteurs ont su rendre passionnantes, et qui en disent long sur l'Angleterre : puisse le Français devenir plus naturaliste en plongeant dans cette flore et dans cette faune admirablement illustrées. Enfin, un pas tout au nord de la Grande-Bretagne continentale nous transporte dans les Orcades, qui entourent Scapa Flow, tombeau de la flotte allemande, et dont un des notables contemporains est l'écrivain bien connu Linklater. C'est encore une marche où se retrouve l'accent norvégien, un pays du nord battu par l'Atlantique mais plein de couleur, un petit espace bourré d'archéologie et d'agriculture, aux lointaines racines historiques et à l'originalité forte et intacte. Voilà donc trois additions importantes et aussi diverses que possible aux « County Books ».

ABC of Reading, by *E. Pound* (*Ib.*, Faber, 1951, 206 p. 8/6). — Faber publie ou réédite ces temps-ci des livres sur Pound, ou de lui, qui demanderont ici un de ces jours une chronique sur sa situation dans les lettres actuelles et sur ses idées littéraires. Celui-ci éclaire les principes poétiques de Pound du même coup qu'il s'adresse à un apprenti-lecteur supposé à la fois assez novice et assez avancé. Ne vous laissez pas agacer par le ton de casseur de vitres qui, parfois, enfonce des fenêtres ouvertes. Reconnaissez plutôt son appétit exemplaire de précision, son exigence de goût personnel et sujet à révision, sa foi dans l'exemple vivant plutôt que dans le précepte, ses appréciations indépendantes de la mode (estime pour la poésie narrative, pour Crabbe, Browning, Hardy, Kipling poètes), ses vues stimulantes sur les origines du monodrame, sur le pentamètre iambique, les origines anglaises de l'accent américain, la notion et la pratique de la tradition, etc. Page 24, il s'agit sans doute du concerto de Bach en ré *mineur.*

Auden, by *R. Hoggart* (*Ib.*, Chatto, 1951, 256 p., 12/6). — Voilà qui, avec les articles publiés cette année dans la *Sewanee Review*, devrait sur ce poète historiquement et littérairement très important donner lieu à l'une de nos prochaines chroniques. La question est à reprendre après ce premier livre d'ensemble, dont il n'y a que du bien à dire. Modeste, positif, solide, impartial vis-à-vis d'une œuvre encore en cours, riche, impure et passionnante, Hoggart parle d'elle et non pas de la biographie de son auteur; il en divise et en expose le développement chronologique, en raisonne la technique, en dresse l'arrière-plan idéologique, en éclaire beaucoup d'obscurités, en rend la lecture appétissante et plus aisée, et encourage par son attitude souvent hypothétique à des interprétations indépendantes. On ne voit pas comment le travail aurait pu être mieux fait.

The Structure of Complex Words, by *W. Empson* (*Ib.*, *id.*, 1951, 452 p., 21/). — Depuis une trentaine d'années, la critique de

langue anglaise a pris une allure scientifique et systématique, une solidité et une richesse de points de vue extraordinairement stimulantes et enrichissantes. Pour comprendre les vues nouvelles sur la littérature du passé et les idées qui gouvernent l'art créateur du présent, il est impossible d'ignorer ce filon qui remonte principalement aux travaux d'Eliot et de Richards. C'est surtout du second que procède Empson, esprit rigoureux, minutieux, non toujours facile à suivre, mais éveilleur d'idées et frayeur de pistes, sécréteur de livres peu fréquents, longuement médités, de type nettement analytique et intellectuel, et dont resteront ses *Seven Types of Ambiguity* aussi bien que celui qu'il vient de nous donner. Car il contribue à l'intelligence des œuvres, de même que Bateson dans sa revue *Essays in Criticism*, par une attention rivée sur le langage. Critique littéraire, il s'est avisé que le ton de ces œuvres ne peut être saisi que s'il se constituait un instrument lexicographique et grammatical sans lequel, esthétiquement et psychologiquement, on en manque les nuances. D'où l'intérêt de ses chapitres sur le sens de tel et tel mot chez plusieurs classiques anglais : Pope, Milton, Shakespeare, Wordsworth en particulier. Fanatiquement précis, il est préservé de la sécheresse non seulement par le bon sens subtil avec lequel il distingue les sens premiers et seconds des termes, leurs résonances et leurs harmoniques, mais par la mine d'idées générales que représente son livre : on ne le sonde jamais sans profit; la réflexion s'y retrempe.

French Painting, by *B. Taylor* (222 p., 12 reprod. en coul. et 139 photograv., pl. p., 42/). **French Cathedrals**, by *J. Bony* and *M. Hürlimann* (208 p., 196 phot., la plupart pl. p., 35/). Chac. : *Ib.*, Thames and Hudson, 1951. — Deux admirables revues d'arts français. Notre peinture du XIVe siècle à Lautrec, réunie en un musée imaginaire où l'on trouve, avec nos musées nationaux, nombre de collections aux pièces peu accessibles et peu connues, aussi belles qu'historiquement représentatives. Le texte comprend trois parties : quelques pages généreuses de G. Grigson sur les caractères essentiels de cette peinture; une longue introduction où l'auteur en trace un panorama qui en fait ressortir la variété et l'unité; et un catalogue descriptif, destiné à la compléter. Dans ce catalogue, il eût sans doute mieux valu distinguer le Louvre du Jeu de Paume; et, au n° 127, est-ce un souci de typographie qui empêche de donner autre chose que le signalement de Pissarro et le titre d'un de ses tableaux? Ce ne sont pas là des critiques, tout au plus des suggestions de retouches à un travail fait avec autant de goût que de compétence. Les figures en couleurs sont en général très bien venues, les photos extrêmement nuancées. On en dira autant des photos de cathédrales, prises d'ailleurs avec un remarquable sens de l'effet. Ici encore, une introduction : vingt grandes pages sur les caractères et le développement de notre architecture et de notre sculpture gothiques (le parti est net, et donne à en espérer autant sur notre art roman) : essentiellement celles de l'Ile-de-France, avec quelques échantillons d'œuvres qu'on peut en faire dériver. Ensuite une liste descriptive fouillée des figures d'ensemble et de détail où, même pour les familiers des œuvres, il reste à découvrir. Au total, deux superbes réussites.

Collected Poems, by *K. Douglas* (*Ib.*, Poetry London, 1951, 172 p., 12/6). — Alors que la plupart des poètes notables morts à la guerre sont recueillis en volume, celui-ci, tué à vingt-quatre ans en Normandie, ne se trouvait encore qu'en revues ou en anthologies collectives. Les éditeurs expliquent pourquoi il a été difficile de constituer cette édition aussi définitive que possible de ses vers, qui méritaient cette consécration par leur valeur propre et représentative. On y apprendra à le connaitre dans une introduction biographique aidée de photos. En fin de volume, des notes explicatives. Neuf ans de promesses et de fruits qui font déplorer de ne pas compter aujourd'hui Douglas parmi les premiers des survivants.

The Reader's Bible (*Ib.*, Eyre and Spottiswode; Oxford Univ. Press; Cambridge Univ. Press; 1951, 1.985 p., 30/). — Pourquoi la Bible « du lecteur »? La version de 1611 est l'un des plus glorieux monuments de la langue et de la littérature anglaises. Mais les éditions courantes jusqu'ici empêchaient qu'on la lût bien comme tel : impression souvent trop petite et sur deux colonnes, division en versets — voilà au moins deux obstacles qui s'interposaient entre ce texte magnifique et l'amateur distinct du fidèle. Ici, dans un format maniable, sur excellent

papier, en caractères parfaitement lisibles, les versets fondus en un texte continu dont on a conservé les vers pour les passages poétiques, le partage en colonnes supprimé, voici l'ancien Testament, les Apocryphes et le nouveau Testament à l'usage de l'honnête homme. En tête, deux documents savoureux et rarement imprimés avec les livres saints : l'épître dédicatoire des traducteurs au roi Jacques Ier et leur adresse au lecteur. Bien mieux, les éditeurs ont inséré une présentation détaillée, relative au texte et à son histoire, découpée en plusieurs parties : l'une générale; d'autres au Pentateuque, aux livres historiques, aux livres poétiques, aux Prophètes, aux Apocryphes, aux Evangiles, aux Actes, aux épîtres de Paul, aux autres épîtres, à l'Apocalypse. En plus, trois cartes. Même le public cultivé ignore à peu près chez nous la Bible anglaise : voici une belle occasion de rattraper cette négligence.

REVUES

The New Statesman and Nation, 18.8-15.9.51. — Séries : E.-U. et Corée; France; Iran et proche-Orient (18.8-15.9). Protectorats en crise (25.8-1.9). Édimbourg (1-8.9). 18.8 : Labour et charbon. La nourriture sale. Indonésie. Les fins de la science. Israël. Assistance judiciaire. Delhi. 25.8 : Eccles et Gaitskell. Labour et éducation. Hearst. Insémination artificielle des vaches. Manzoni. 1.9 : Prix et salaires. Construire moins cher. Communisme yougoslave. Industrie de l'hameçon. Ralegh. 8.9 : Congrès travaillistes. Contre le réarmement allemand. Régime colonial. Villes nouvelles. Le film en France. Autriche. *Ardèle* à Londres. Tocqueville. 15.9 : Inde et Pakistan. Afrique centrale. Ramasseurs de houblon. Scandinavie. Raffinage anglais du pétrole. Monuments anglais.

The Listener, 16.8-13.9.51. — Séries : La science et le chrétien; Architecture et décor (16-23.8). Arts en G.-B. (16.8-13.9). Moyen-Orient (23.8-6.9). 16.8 : Viande sud-américaine. Philosophie de l'angoisse actuelle. Fénelon. Baudelaire. La vie réglée. La scène georgienne. Lettres grecques. 23.8 : Tension balkanique. Diplomatie de l'U. R. S. S. Orientation des élèves. La maison de Sh. Holmes. 30.8 : Espagne et Occident. Formation des jeunes nations. Nouvelle-Zélande. L'évêque des Nicobar. Théâtre japonais. La *Cocktail Party* d'Eliot. Tradition et vérité. 6.9 : Le traité japonais. Le Middle West. Cromwell. Le Théâtre national. L'anglais peuple. 13.9 : L'opposition parlementaire. Communisme allemand. Norvège. Virgile et la chrétienté, par T. S. Eliot. Art africain. Mineurs retraités. Le Moi. Le critique théâtral.

The Poetry Review, Sept.-Oct. 51. — Nombreux poèmes. Le mystère Shakespeare. E. Sitwell et le génie américain.

The Modern Quarterly, Autumn 51. — Rapports économiques entre les deux mondes. Les intellectuels américains et la guerre. Le festival. La démocratie parlementaire muselée (en G.-B.). Discussions autour de Caudwell. Anna Seghers. Maupassant.

The Wind and the Rain, 1951, nos 2-3. — Trois sonnets de V. Watkins à la mémoire du poète C. Williams.

The Sewanee Review, Summer 51. — Conrad. Auden. Hawthorne. Un poème. Une nouvelle. La critique théâtrale. Chronique musicale.

Les Langues modernes, juill.-août 51. — G. Lambin, dans le premier de deux articles, expose ses très importantes découvertes sur un « Shakespeare inconnu », lesquelles renouvellent l'interprétation de plusieurs pièces et vont dans le sens des idées d'A. Lefranc quant à leur paternité. — J. V.

ITALIE

L'ITALIE BYZANTINE. — L'unification de la nation italienne parachevée en 1870 par la prise de Rome et la chute du pouvoir temporel des Papes, un étrange travail de brassage et d'amalgame commence dans le creuset douteux qu'est la nouvelle capitale,

encore sous l'effet des siècles de civilisation pontificale, brassage et amalgame des diverses civilisations provinciales qui composent l'Italie. « L'Italie faite, il restera à faire les Italiens, » avait dit un politicien clairvoyant. Comme pour la Troisième République, en France, la première décade du Royaume est une période de liquidation du passé; et c'est seulement dans la seconde, à partir de 1880, que, le fait accompli enfin accepté par tout le monde, on cherche à voir plus clair dans la nouvelle organisation du pays.

C'est alors que s'ouvre à Rome une saison singulière. La ville est livrée aux pionniers, aux aventuriers hardis et aux entrepreneurs d'activités inconnues. Côté édition, — livres et journaux, — il en surgit un, qui n'a guère plus de vingt ans et qui débarque de Sardaigne : Angelo Sommaruga, comptable milanais, qui a le génie des affaires et le goût de la chose littéraire. Trente ans avant les barnums américains et français, il invente leurs méthodes publicitaires provocantes, leur dumping, leur tir à longue distance. Il se sert du matériel humain qu'il trouve, lequel n'a rien de frivole : son coup de maître initial consistera à s'attacher le plus grand poète de l'époque, Giosué Carducci, et ce lyrique néo-classique et barbu, ce polémiste universitaire mais redoutable, restera toujours fidèle au jeune maître de l'édition, malgré les outrances de celui-ci; et voilà que la chance sourit à Sommaruga, il met la main sur un jeune Abruzzais, qui n'a pas vingt ans, et que l'Italie a adopté du jour au lendemain, à la suite de ses premiers vers : Gabriele d'Annunzio. Autour de ces deux noms, le pilote et le porte-drapeau, l'éditeur parvient à rassembler les talents les plus phosphorescents de l'époque, et l'on demeure aujourd'hui encore étonné du goût de cet entrepreneur inculte, qui « lance » Scarfoglio, Matilde Serao, Verga, Capuana, de Amicis, Dossi, écrivains et journalistes que l'on tient toujours pour les premiers de leur temps.

L'écurie Sommaruga, comme on dirait de nos jours, a pour organe un bimensuel qui marie la poésie et la réclame, les mondanités scandaleuses et la polémique érudite. C'est un succès stupéfiant. S'inspirant de quelques vers de Carducci, qui reprochaient à la capitale sa corruption et sa stérilité, cette publication prend titre de *Chronique byzantine*, qualificatif qui entrera dans l'histoire des lettres. Aujourd'hui encore, quand l'on évoque les débuts de la nouvelle nation, et son obscur travail organique, dans quoi se préparaient les réactions sociales ou chauvines de la fin du siècle, — l'anarchisme qui évoluera vers le syndicalisme, le nationalisme qui évoluera vers un impérialisme colonial, —

quand on rappelle la petite capitale au nom éternel, mais, pour lors, sorte de préfecture encore hantée par l'ombre du Pontificat et découvrant certains mystères de la liberté, les franc-maçonneries, les pots-de-vin et les chantages politiques, l'on se réfère toujours à cette signification très particulière du nom de Byzance.

L'attention de l'Italie lettrée retourne périodiquement à cette saison inquiétante, avec curiosité, sinon avec regret. C'est qu'en le Rome byzantin des années 82 et 83, tout était possible, tout pouvait naître et d'ailleurs naissait. On y revient à chaque fois que les données de la création intellectuelle sont remises en question et que l'Italie cherche à éclairer ses nouveaux chemins. Ces saisons de décadence sont aussi des saisons de renaissance : la pourriture engendre un renouveau. Ainsi, les noms de Gabriele d'Annunzio et Giovanni Verga suffisent à marquer en quoi ce byzantinisme sera fécond...

Dans le *Livre de don Quichotte*, ouvrage de polémique du temps, dû à Edouard Scarfoglio, qui deviendra l'un des maîtres du journalisme, on trouve, en dehors de détails passionnants sur les débuts de d'Annunzio, une anecdote saugrenue sur le grand romancier sicilien Verga : *En Italie, on ne parle pas l'italien, mais le patois. A part les Toscans, les autres Italiens, quand il leur arrive de causer avec des gens qui ne sont pas de leur province, traduisent mal leur patois. J'ai noté dernièrement ce fait chez Verga lui-même. Nous discourions un jour longuement, et je remarquais la difficulté et l'imperfection de son italien, de même qu'il était sans le moindre doute scandalisé par l'incorrection du mien. Après quoi, nous allâmes manger des sardines sur une tartane de Messine, et voilà que Verga se met à parler sicilien aux matelots avec une telle aisance que je me dis : Pourquoi diable ne fait-il pas parler sicilien les personnages de ses livres?*

Aujourd'hui, cinquante ans après, toute l'Italie parle et comprend le pur italien : l'Abruzzais Scarfoglio, on l'a dit, a été l'un des princes du journalisme, et le Sicilien Verga demeure comme un romancier de valeur universelle. On peut dédier cette anecdote à tous ceux qui opposent à l'idée de l'unification de l'Europe la prétendue difficulté des langues.

Cet enseignement et d'autres, on peut les tirer de l'un des derniers livres publiés sur les années 82 et 83 : *Rome byzantine*, de Giuseppe Squarciapino (Editions Einaudi, à Turin), qui réunit une information complète et brillante, des illustrations et des documents rares, bref le matériau de ce qui pourrait être un roman social et désormais historique d'un puissant intérêt. Le sort d'Angelo Sommaruga, après qu'il eut à proprement parler

révolutionné la capitale et la Péninsule, sera dramatique : créant des publications nouvelles, il est amené à lancer un périodique politique rédigé par une espèce de Ferdinand Lop du temps, et s'attire ainsi l'hostilité ouverte des gouvernants; ceux-ci l'exécutent donc par les armes en leur pouvoir, — Sommaruga est arrêté pour de prétendues escroqueries, ses affaires sont mises en faillite, et il est finalement obligé de quitter le pays. Après plus de cinquante ans d'exil, en Amérique du Sud et en France, le vieil homme, rentré en Italie, publiait en 1941 des souvenirs intitulés justement *Chronique byzantine* (Edit. Mondadori, à Milan), où il offre un remarquable exemple de sérénité, en racontant avec humour sa grandeur et sa décadence.

J'ai eu la chance de rencontrer en ses dernières années ce bel animateur. C'était un homme impressionnant par la taille et la robustesse, le visage osseux, la parole lente, et un rire en dessous que ses biographes ont noté : bien qu'octogénaire, il travaillait infatigablement, voyageant, trafiquant, entreprenant. J'étais surtout friand de détails sur le d'Annunzio débutant, que l'on décrit d'abord comme un gamin chevelu et sans cravate, tout douceur et timidité, ensuite, l'année d'après, comme un gandin pommadé et alangui, le chouchou de la société romaine, chroniqueur mondain en vers et gigolo de ses héroïnes.

Il se prenait, et nous le prenions tous, pour un décadent, — me disait Sommaruga. — Mais je me demande souvent si ce « décadentisme », et ses produits littéraires, *Le livre des vierges* ou *Intermezzo*, n'étaient pas le d'Annunzio le plus vrai, celui qui vivait pleinement sa vie, par opposition à celui qui viendra après, et qui ne s'exprimera que sous l'inspiration des livres, de la mode ou de son public...

Nino Frank.

Histoire d'Anna Drei, par *Milena Milani* (Stock, édit.). — Curieuse et mince histoire (fort bien traduite par Pierre Sabatier) : Marcel Arland, en une préface par moments narquoise, y voit un document sur le nouveau mal du siècle en Italie, et, en quelque sorte, le secret des limbes. Anna Drei, personne énigmatique qui vit en marge de la réalité, amène un amant de rencontre à l'étrangler, après avoir confié à la narratrice l'angoisse qui fait le bonheur de sa vie; ajoutons que la narratrice même, et l'amant de rencontre, sont eux-mêmes des personnages passablement schizophréniques. On établirait volontiers un parallèle entre une œuvrette comme celle-ci et *Paludes* : même disponibilité constante, même vide intérieur, même jeu d'ombres et de lumières, mais chez Gide l'humour (et le style) de l'écrivain qui a des rentes. Au reste, la manière de raconter de Milena Milani n'est pas dépourvue d'éclat et de charme; que manque-t-il à son opuscule pour être significatif? Peut-être un recours moins systématique aux paradis enfantins.

De la Suisse à l'Europe nouvelle,

par *Isacco-Ernesto Gallico* (Held, à Lausanne). — Exilé par les lois raciales fascistes en Suisse, l'auteur de ces conférences et études les offre en hommage au pays où il avait trouvé un refuge. Sur Spinoza et son apport jusque dans la pensée actuelle, sur une interprétation du sport comme manifestation civilisée de l'esprit d'agressivité de l'homme, enfin sur la création d'une Europe unie, I.-E. Gallico écrit des pages pertinentes et documentées.

D'Annunzio dramaturge, par *Armand Caraccio* (Presses universitaires de France). — Prononcé en 1939 à la Faculté des Lettres de Grenoble, ce cours savant et divers se lit avec plaisir. Sans doute (et l'auteur l'avoue à demi) l'éclairage d'avant la guerre, au lendemain même de la mort du poète, n'est-il plus du tout celui d'aujourd'hui, et certains jugements portés sur la partie la plus caduque de son œuvre — le théâtre — demandent à être revisés. Une vérité s'impose de plus en plus : d'Annunzio, qui a certainement été un très grand poète, grâce aux disciplines de la prosodie, aurait pu être aussi un prosateur de belle qualité, s'il avait écrit moins mal, disons même s'il avait su écrire. Le fatras d'adjectifs, adverbes ou mots rares dont il fait sa langue, cet entassement de clinquant et de toc, correspondait, chez lui, à une manière d'être incurablement provinciale. Au théâtre, dépourvu comme il était de sens dramatique, ou même du simple sens du dialogue, il voyait ses œuvres s'écrouler avec régularité, souvent dès leur première représentation.

Le chien, le photographe et le tram, par *Benjamino Joppolo* (Corrêa). — On voit mal ce qui a pu séduire, en ce roman, un éditeur français, à moins qu'on ait voulu rendre hommage à la préface enthousiaste et à la traduction éclatante d'Audiberti. Il s'agit d'un comptable qui, à la suite, semble-t-il, de stimulations érotiques, tue, tue et tue, jusqu'au moment où on l'exécute; l'idée de l'auteur est que, la société ayant déshumanisé l'homme, il est légitime que l'on se massacre. On voit par quoi ce récit peut rappeler une nouvelle de J.-P. Sartre intitulée *Erostrate*, ou même le mot du surréaliste préconisant la descente dans la rue avec un revolver chargé : cette révolte anarchiste n'est pas née d'aujourd'hui. Tout cela serait valable, si l'écrivain avait les moyens littéraires de le faire valoir : ce n'est pas le cas de l'auteur de ce livre, malgré la ferveur de son présentateur.

Verrà la morte e avra i tuoi occhi, par *Cesare Pavese* (Einaudi, à Turin). — De Cesare Pavese, l'écrivain piémontais qui s'est tué voilà quinze mois, on publie une poignée de vers inédits, des poèmes d'amour, composés peu avant sa mort, tantôt en italien, tantôt en anglais; le titre même du recueil — « La mort viendra, et elle aura tes yeux » — révèle le lien entre ces textes et la fin du poète. La renommée était d'abord venue à Pavese par un livre de vers, *Travailler fatigue*, publié vers 1933, mais par la suite la prose narrative avait requis tous ses dons. La matière des poèmes édités aujourd'hui est trop vivante et bouleversante, pour qu'il soit aisé de les juger avec objectivité : leur frêle robustesse, ce qu'ils ont à la fois de transparent et de secret, fait regretter une fois de plus la disparition d'un écrivain aussi personnel.

La Florentine, par *Flora Volpini* (Laffont, édit.). — Encore un livre dont on ne comprend pas du tout pourquoi il a été traduit et publié. On rencontre souvent des dames du genre incompris qui disent rêveusement (ou presque) : « Quel roman que ma vie! » Le malheur est qu'il arrive qu'elles la racontent. Celle de qui il est question dans ce livre, traduit par C. D. Jonquières, est une « demi-castor », comme on aurait dit du temps de Maupassant, et son chapelet de ternes anecdotes est à *Moll Flanders* ce que, mettons, Mussolini serait à Napoléon. Simple matière première, pas plus ennuyeuse qu'autre chose, mais que l'on devrait réserver aux feuilletons des hebdomadaires féminins.

Giorni di guerra, par *Lina Galli* (Ausonia, à Sienne). — Ces courts poèmes, d'une harmonieuse fragilité, ont été inspirés à l'auteur par quelques-uns des plus sombres jours de la guerre; ils concernent la France de 1939 et 1940, avant de refléter les heures hasardeuses de l'Italie et de Trieste en 1944 et 1945. On pense parfois à la simplicité pathétique et dense d'Umberto Saba. Certaines images demeurent dans le souvenir — *« l'arbre foudroyé ne donne plus son ombre aux yeux sans paupières des morts... »*

Quasi una vita, par *Corrado*

Alvaro (Bompiani, à Milan). — Ce « journal d'un écrivain » est, en vérité, un de ces merveilleux vide-poches, qui constituent les réserves d'un auteur, et que l'on n'édite, d'habitude, qu'accompagnés et alourdis de notes, commentaires, précisions et variantes. Entre 1927 et 1947, pendant vingt ans (« presque une vie », précise le titre), Corrado Alvaro, qui est bien le romancier le plus profond, ou plutôt le seul profond, de l'époque 1925-1940, note des épisodes, des images, des mots, parfois même un qualificatif ou une moue, se réservant d'y revenir un jour ou l'autre; aujourd'hui, au moment où, semble-t-il, il éprouve le besoin de dresser un inventaire spirituel, son goût de là mesure et sa discrétion lui interdisent la confession publique avec ses trémolos, mais lui font livrer au public, en vrac et sans le moindre maquillage, presque sans dates même, ce confident d'une existence. Rien de systématique donc, nulle vue complète des événements, gens ou villes, mais des images cursives et, dans leur impromptu même, chargées de vie, par la vertu d'un style nu, abrupt et convaincant. Il arrive que l'on pense à Katherine Mansfield, pour la fréquence des esquisses, tableautins, sujets de contes; mais les aperçus sur les faits du temps — la domination de Mussolini, les sarcasmes de la vieille aristocratie romaine, l'occupation alliée dans la Péninsule — élargissent le cadre de ce témoignage. Détail à noter : Calabrais, donc opiniâtre, et antifasciste de 1924, Alvaro a été continuellement tenu en suspicion par le régime fasciste et ses moindres séides.

Le festin du commandeur, par *Mario Soldati* (Plon). — Soldati est l'un des cinéastes italiens les plus distingués, on lui doit des films remarquables tirés de l'œuvre romanesque de Fogazzaro, mais — comme Zavattini, de qui il a été parlé ici-même — son talent est originellement et demeure essentiellement littéraire. On a déjà traduit en français quelques-uns de ses livres; celui-ci, son dernier (très finement traduit par P.-H. Michel), est censé rapporter quelques souvenirs de la vie d'un vieil impresario. Trois longues nouvelles : un épisode de la vie clandestine, durant la guerre, et ses suites singulières; les complications d'âme érotiques d'un personnage peu recommandable; l'aventure, à Londres, d'un vieil amour animé par un Italien amèrement fantaisiste — trois récits dont le fond psychologique est séduisant, et que Soldati fait avec une science consommée de conteur. Il y a là du charme, de la subtilité, de la verve : avouerons-nous pourtant que, du grand talent de l'auteur, nous attendions encore davantage?

Cantata dei giorni dispari, par *Edoardo de Filippo* (Einaudi, à Turin). — Sous ce titre inattendu — *Cantate des jours impairs* — voilà rassemblées six pièces parmi les meilleures du plus fameux des comédiens auteurs dramatiques italiens, l'héritier des riches traditions du théâtre napolitain. Ces pièces sont pleines d'humanité, d'humour, d'adresse, de pittoresque, et souvent tout à fait originales : s'il en est qui ont recours aux vieilles « ficelles » du théâtre, telle *Philomène Marturana*, s'il en est aussi où l'auteur flirte vaguement avec le pirandellisme toujours vif des Méridionaux, comme *Ces fantômes* ou *La grande magie*, la personnalité littéraire de Filippo, connaisseur merveilleux de la petite vie populaire de Naples, atteint parfois jusqu'à des effets poétiques, par le moyen du rire. Son dialogue en dialecte est d'une vivacité constante, ses personnages de second plan d'une cocasserie et d'une authenticité inégalées, et si ses protagonistes sont toujours composés à sa propre image, ils inspirent la plus vive amitié pour son talent de peintre et de moraliste. — N. F.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

CORRESPONDANCE ROYALE D'ENVIRON 4.000 ANS. — La découverte de la correspondance d'un personnage en renom pique notre curiosité en même temps qu'elle s'adresse à notre sensibilité; l'intérêt n'en est pas diminué, au contraire, s'il s'agit

d'une époque éloignée et témoigne de mœurs à jamais disparues. Nous avons aujourd'hui l'occasion de faire un bond dans le passé, avec les archives d'un roi contemporain du grand souverain de Babylone, Hammurabi (1728-1685 environ av. J.-C.), dont le Code de Lois figure au Louvre et dont on a retrouvé, il y a pas mal d'années la correspondance adressée par sa chancellerie à deux des gouverneurs de province de son empire. Présentement, ce sont les archives de son adversaire malheureux, Zimrilim, roi de Mâri connu par les fouilles françaises dirigées par M. Parrot à Tell-Hâriri, nom moderne du site, rive droite de l'Euphrate, à proximité d'Abou-Kémal.

Ce monde nouveau nous est ouvert par l'assyriologue G. Dossin, professeur à l'Université de Liége, qui, assisté par une équipe de déchiffreurs, s'occupe d'éditer la multitude de documents révélant la vie politique, économique et sociale d'une époque éloignée de la nôtre par près de 4.000 ans. Zimrilim, d'abord allié de Hammurabi, devint son ennemi déclaré lorsque le monarque de Babylone ayant annexé tous les états voisins, n'eut plus en face de lui que ce roi, pourtant de même race sémitique, mais dont les états, malgré leur organisation, ne pouvaient résister à la convoitise de leur puissant voisin. Ces tablettes, écrites en caractères cunéiformes et en langage babylonien relevé de quelques expressions provinciales, sont au nombre de plusieurs milliers. Les deux premiers volumes viennent de paraître (1), mais ils ne soulèvent qu'un coin du voile, car malgré la diligence des déchiffreurs, le lot entier ne sera pas avant quelque temps à la portée des historiens, ou simplement des curieux du passé. Sans doute ces documents n'apportent pas tous leur contribution à la « grande » histoire, telle qu'elle est préservée dans les récits officiels, mais souvent ils contribuent à en compléter quelque détail. C'est ainsi que l'opinion s'était accréditée de la destruction de Ninive en 612 avant notre ère, par les Babyloniens et les Scythes; or une lettre des collections du Louvre émanant de Nabuchodonosor, alors prince héritier, apprit que les Mèdes avaient fait leur jonction dans le nord de l'Assyrie avec les troupes de Babylone en vue de poursuivre le roi d'Assyrie en fuite, confirmant ainsi ce que le partage des dépouilles assyriennes entre Babyloniens et Mèdes pouvait déjà faire entrevoir.

Les lettres du volume de M. Dossin ont trait à l'époque des prédécesseurs immédiats de Zimrilim, du temps où Samsi-Addu d'Assyrie avait su imposer comme gouverneur à Mâri un de ses

(1) Georges Dossin, *Correspondance de Samsi-Addu*. Paris, 1950. — J. R. Kupper, *Correspondance de Kibri-Dagan*. Paris, 1950.

fils, Iasmah-Addu, qui mourut vite et fut remplacé par Zimrilim, rejeton de la dynastie nationale. C'est à la période qu'on peut appeler « l'Interrègne assyrien » qu'appartient ce recueil. Il comprend des lettres du roi d'Assyrie à son fils pour lui donner de bons conseils, car le gouverneur de Mâri paraît assez peu expérimenté et doit répondre à des tâches multiples; il lui faut assurer des transports de bois, fournir des hommes de confiance, répartir des troupes sûres dans les forteresses; Samsi-Addu le réprimande de sa négligence à lui envoyer des messagers; d'autres fois il le loue de sa promptitude à embrasser la cause paternelle, ou bien si, dans une lettre, il lui conseille de ne pas quitter Mâri non plus que sa famille, dans une autre il lui annonce sa visite et le prévient de ses étapes. Certaines missives prouvent le peu d'indépendance du pauvre gouverneur à l'égard de son père; il est tancé pour avoir recueilli des serviteurs en fuite de sa maison et sommé de livrer les coupables. En somme Samsi-Addu est soucieux que son fils ait une cour convenable (il lui reproche parfois l'indigence de sa table), n'y reçoive que des gens ayant son agrément; il lui cite l'activité de certains personnages, tandis que lui passe son temps « au milieu de ses femmes ». Mais le plus gros de la correspondance a trait aux caravanes, aux tractations commerciales et surtout aux opérations militaires. Pour Samsi-Addu, en bon Assyrien qu'il est, la guerre est déjà pour lui, comme pour ses successeurs, la meilleure industrie pour alimenter un Etat.

Tout ceci ne reste pas sans réponses. Iasmah-Addu écrit à son père pour se justifier : « Tu m'as dit : Jusques-à-quand aurai-je à te conduire sans cesse? Tu restes petit, tu n'es pas un homme; tu n'as pas de barbe au menton. » Et le fils se plaint qu'on ait fait de faux rapports pour lui aliéner le cœur du roi; quand il ira le voir, il se propose de protester comme il convient.

A côté de ces questions de gouvernement, il en est que l'on s'attendrait à trouver dans des lettres de moindres personnages. Le frère de Iasmah-Addu demande des genévriers pour planter un jardin, des poissons, dix ânesses.

Même note dans la correspondance du gouverneur Kibri-Dagan qui se morfond dans la petite ville de Terga (aujourd'hui Ashara), sur l'Euphrate. Il s'occupe de travaux d'irrigation qui requièrent tous ses soins; mais la sécurité ne règne pas; il conseille au roi de rester dans son palais tant qu'un chef en dissidence tiendra encore la campagne. Une autre lettre précise qu'il enverrait bien la farine demandée, mais qu'il n'a point de bateaux pour le faire. N'était le perpétuel motif de la levée de troupes et du

recensement des habitants, la plupart de ces demandes feraient songer aux affaires de grands négociants ayant à se plaindre de leurs régisseurs ou à les louer de leur activité. Kivri-Dagan, remarquons-le, est un dévot personnage; il insiste sur le soin qu'il a mis à obtenir des présages au sujet des décisions à prendre.

Pour en terminer avec cette correspondance, passons à la note gaie; elle est fournie par un certain Laûm, fonctionnaire chargé de défendre les intérêts de Zimrilim et traduite indépendamment des précédentes (2). Ces officiers qui étaient allés à la cour de Hammurabi avaient reçu des robes d'honneur pour se présenter devant le monarque. Or tous furent revêtus d'habits de cérémonie sauf certains envoyés de Zimrilim. Laûm protesta, disant en propres termes : pourquoi nous as-tu traités à part, « comme des enfants de cochons »? Mais Hammurabi prit mal la chose : « tu soulèves, dit-il, toujours des difficultés. Tu récrimines contre mon palais. Je revêts d'habits de cérémonie qui il me plaît, et je n'en revêts pas qui il ne me plaît pas. » Et le fonctionnaire conclut : « Voilà ce que m'a dit Hammurabi, que mon seigneur le sache. »

Mêmes soucis dans une correspondance bien moins ancienne, celle des rois Sargonides d'Assyrie (722-612 av. J.-C.), réunie il y a déjà pas mal d'années (3). Menus scandales : « La tablette d'or qui a disparu du temple d'Assur a été vue dans les mains de X, le sculpteur. Plaise au roi d'ouvrir une enquête. » D'une autre lettre : « Sans aucun doute le roi va dire : Pourquoi ne m'as-tu pas déjà envoyé ton rapport? Quand X, le prêtre du sanctuaire de Shamash a quitté Babylone, il a emporté le « ciel d'or » du temple Esagil; oui, il a volé le ciel d'or de l'Esagil! » On ne peut se fier à personne : « Le préfet de Khorsabad a jadis ouvert mes documents scellés et maintenant il ouvre le dépôt qui appartient au dieu et au roi; il prend l'argent aussitôt que le gouverneur et le préfet de Ninive et d'Arbèles l'apportent au temple. » Puis un courtisan s'excuse d'être resté coi devant le monarque, tant il était ému; nous savons que l'on vendait des amulettes pour pouvoir supporter l'éclat de la présence royale. Nombre de ceux qui écrivent au roi emploient la formule : « J'étais un chien crevé jusqu'au moment où le regard du roi m'a ressuscité. » Et, par contraste, voici la lettre d'un astrologue. Le roi devait jeûner jusqu'à l'apparition de la lune.

(2) Ch. F. Jean, *Lettres de Mâri : Journal of Cuneiform Studies*. I. Newhaven, 1947.
(3) Leroy-Waterman, *Royal Correspondance of the Assyrian Empire*. Ann Arbor University, 4 vol., 1930-1936.

Fort mangeur, il a scruté le ciel et, de bonne foi ou non, a cru voir, dans quelque étoile, la clarté de l'astre désiré. L'astrologue le malmène et non sans humour : « Le roi notre seigneur est vraiment « gracieux ». Un jour a passé depuis qu'il a commencé son jeûne. — Jusqu'à quand? demande-t-il déjà. — Aujourd'hui encore le roi ne devra pas prendre de nourriture; aujourd'hui le roi est un pauvre. Il dit : — Délivrez-moi, n'ai-je pas attendu assez longtemps? C'est le commencement du mois, je désire manger et boire du vin. — Eh quoi, est-ce que maintenant la planète Jupiter est devenue la lune? Plus tard, durant l'année entière le roi pourra manger tant qu'il voudra. Nous avons examiné le cas et nous avons conclu dans le sens où nous écrivons au roi. » On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre; il n'y avait pas de roi d'Assyrie pour ses astrologues.

Dr G. Contenau.

NATURE

ROBINSONS. — Dans la partie des Alpes-Maritimes qui surplombe l'ancien comté de Nice, et que la France s'est vu récemment attribuer avec les territoires de Trente et de La Brigue, un massif extraordinaire s'élève. Son point culminant, d'une altitude de 2873 mètres, est le mont Bego, aux approches hirsutes et difficiles, que la neige, huit mois de l'année, ensevelit. Le touriste y est rare et ne s'y aventure qu'à la belle saison, pour la floraison des rhododendrons et des anémones. Parages désolés et romantiques, qui font penser à quelque Walhalla de la légende germanique, et dont on pourrait croire que la Nature s'est toujours réservé l'occupation souveraine.

Pourtant, en dehors de la maigre faune ordinaire de ces hautes régions, toute une population les habite, population morte et qui cependant porte en elle l'énigme d'une longue époque de la carrière humaine : les parois des rochers, des falaises, sont gravées, à l'air libre, de milliers de figures dont on n'a pu déterminer l'âge que très approximativement. Vestiges de préhistoire en tout cas, et qui paraissent devoir se situer entre la période néolithique et le deuxième âge du Fer. Dans ces figurations, d'une grande variété, on relève avant tout des symboles empruntés à la culture de la terre : outils aratoires et leur moteur primitif et millénaire : le Bœuf. Le Bœuf alimente l'immense majorité

de ces gravures, dont les dimensions varient de quelques centimètres à plusieurs mètres. Du point de vue de l'exécution, la plupart se réduisent à un contour schématique : un cylindre est le corps, cinq traits pour les pattes et la queue, et les deux cornes surmontant le tout. On a relevé à ce jour plus de 30.000 de ces images.

Elles suscitent les mêmes inconnues que les alignements de Carnac, les statues géantes de l'île de Pâques, et tous ces mystérieux témoignages laissés par l'Etre pensant sur la matière inerte, comme un défi au temps et à la mort. Là encore, au mont Bego, des générations de chercheurs rêvent sur ce prodigieux musée. Beaucoup ont passé des jours et des jours sur les lieux mêmes, essayant de leur arracher leur secret. L'un d'eux est célèbre, Clarence Bicknell, qui au cours de plusieurs visites, se sentit pris par l'énigme au point de lui vouer sa vie. Il se fit bâtir sur une des pentes du mont Bego une petite habitation, et passa là des années, avec pour seuls compagnons son chien et les milliers de dessins dont il relevait patiemment, jour par jour, l'emplacement, le tracé, les dimensions, les particularités.

Son principal ouvrage, publié en 1913 : *A guide to the prehistoric engravings in the Italian Maritims Alps*, ajoutait à lui seul plus de 12.000 de ces œuvres d'art primitives à celles qu'on avait déjà cataloguées.

Se faire ermite pour des images, voilà ce qu'il faut admirer, plus encore que les images mêmes! Que l'immobile et l'inanimé, parce qu'il recèle un mystère, puisse ainsi s'emparer d'une vie et l'unifier à son silence, atteste bien la suprématie de l'Esprit sur la Chair. Bicknell présente dans cet ordre un cas analogue à celui de l'ermite dans sa Thébaïde en face de son Dieu, du fakir enterré vivant au sein de son nirvâna, des robinsons volontaires qui se retranchent de la communauté sociale, et vont planter leur tente sur un îlot du Pacifique.

Le robinsonisme vise à abstraire l'individu de sa biologie, sinon organique, c'est là chose impossible; toute ascèse, toute mortification finit par tuer l'objet-même de la discipline engagée; mais il fonde sur la solitude beaucoup d'espoirs discutables et fragiles : se concentrer, s'approfondir, s'affouiller, se réduire en un comprimé spirituel qui acquiert dès lors la valeur d'un principe surhumain, et devient capable de prodiges. Don éperdu de soi et monument d'orgueil tout à la fois, car en même temps que l'être se perd dans la masse comme le noyau de l'atome retournant à l'énergie, il aspire à traiter d'égal à égal avec la puissance où il a voulu se dissoudre.

Bicknell en face d'une simple énigme humaine comme celle des monts Bego, l'ermite en proie à une mystique surnaturelle; le fakir dans son tombeau, tous les jeûnes et les abstinences, les quarantaines et les retraites, sont des formes du robinsonisme appliqué à l'incorporel. Mais quelques efforts que nous puissions faire, nous ne sommes jamais seuls. D'abord physiquement, car la Vie innombrable nous submerge, où que nous ayons fui; puis par l'Idée qui habite en nous, et sans cesse nous scrute et nous interroge, comme l'Œil de la Conscience de Hugo, et même au fond d'une cellule ou d'une grotte, dans l'île déserte ou au flanc de la montagne escarpée, c'est cette vie intime mêlée à notre substance qui tue toutes nos tentatives de déification.

En réalité on n'est seul nulle part, nous sommes toujours dominés par quelque chose de supérieur. Même le plongeon total dans la Nature, sans autre fin qu'elle-même ne nous apporte qu'un gage relatif d'isolement. Elle est le fourmillement même d'une présence, d'un réseau innombrable, heureusement anonyme et sans l'esclavage, du moins, que nous impose le tête-à-tête avec l'Idée. Il le comprit bien, cet autre étonnant Robinson que fut Bellchambers, habitant d'une forêt située quelque part en Australie et constituée en réserve de bêtes sauvages. Bellchambers, dont T. C. Bridges nous a conté l'histoire dans son livre *Les Réserves de bêtes sauvages* (1), était né à Londres en 1858, et manifesta dès le plus jeune âge une vive amitié pour les animaux, fraternisant avec les moineaux et les pigeons des squares et avec les chevaux de fiacres. Dès qu'il le put, il courut « s'enfermer » dans l'immense prison de la Nature, loin des hommes et devant les bêtes. Pour l'être humain qui, dans les villes surtout, a été désaxé par des siècles de « progrès » social et de « civilisation », le tour de force est grand de savoir se replacer au niveau des créatures qui ont toujours continué à tourner selon le rythme naturel. Bellchambers avait ce don; il pénétrait l'âme animale et en était compris. Quand il mourut en 1929, Bridges nous montre, le jour où on le mit en terre, les kangourous, les émeus et toutes ses autres bêtes familières, le regardant passer pour la dernière fois, rangés derrière la palissade du parc qu'il leur avait aménagé.

Peu de temps avant, âgé de 70 ans, il avait dit: « Je m'avance vers le plus grand mystère ». C'est qu'il savait bien qu'au fond toute solitude, même en face d'un monde palpable, numérable, mesurable comme celui de la Nature, ne peut nous apporter

(1) Payot, éditeur, Paris.

qu'une très relative liberté intérieure, simplement une conscience plus nette d'être un étranger au sein d'une foule.

Non, celui qui se croit seul n'est jamais seul; nul Robinson n'est seul. Ce n'est vraiment que d'une seconde présence à nos côtés que risque de naître la vraie solitude, par l'incapacité d'un couple quelconque de s'intégrer réciproquement, autrement que par le corps. Qu'est-ce que la formule de bonheur à deux qui tourmente tant les humains, sinon la recherche perpétuelle d'un compromis entre des signes contraires qui n'arrivent jamais à se rencontrer, sauf pour l'œuvre de chair? Là gît pour chacun la solitude réelle. Bicknell devant l'énigme de ses bœufs préhistoriques, Bellchambers devant ses kangourous, sont encore moins seuls, quoique seuls, que tous les amants du monde.

Marcel Roland.

DANS LA PRESSE

Une confidence de Jouvet. — C'était au lendemain de la guerre de 14, et au Vieux-Colombier, qui venait de rouvrir. On la trouve dans le bel article, *En mémoire de Jouvet*, que Jules Romains a donné aux « Nouvelles littéraires » (23 août) :

« Un jour, à la suite d'une répétition à laquelle j'avais assisté, je lui dis combien j'avais admiré ce qu'il venait de faire dans le rôle qu'il tenait. Il me répondit : « Oh! vous savez, moi, je n'ai pas ce qu'au théâtre on appelle des « moyens ». J'ai un physique désagréable. Je suis trop maigre. J'ai un visage de bois, une voix monotone. Mais je tâche de rattraper ça par le travail. » Cette modestie n'avait rien d'affecté. Et si l'on essayait de lui dire qu'on n'était pas de son avis, il vous regardait d'un petit œil sceptique et parlait d'autre chose. »

Dufy parle : ce sont des propos recueillis par Paul Guth dans le « Figaro littéraire » (11 août). En voici sur la peinture :

« Il doit beaucoup à Jacques Maroger et à ses études sur la peinture à l'huile qui l'ont libéré de l'opacité.

« — *Quand c'est lourd, opaque, moi je ne peux pas voir. Une peinture à l'huile doit être transparente comme l'aquarelle.*

« Maroger a retrouvé le secret de Van Eyck. La peinture avec des émulsions ou des huiles cuites, résistantes, visqueuses. Depuis le XVII[e] siècle, malheureusement, on a utilisé des huiles crues, qui nappent. Les pigments ne sont plus tenus. Ils nagent. Des réactions chimiques les détruisent.

« — *Je suis un des rares à avoir pensé que ces questions avaient de l'importance. Un jour je discutais là-dessus avec Braque devant Vollard.* « *On peut peindre aussi bien avec de la m...* », *disait Braque.* — « *Pas du tout! disais-je. Si vous jouez sur un Stradivarius, ce sera mieux que sur un violon du Bazar de l'Hôtel de Ville.* » — « *Oh! Monsieur Dufy! s'écria alors avec ravissement Ambroise Vollard. C'est le première fois qu'on parle peinture chez moi!* »

Comme le fromage... — D'un nouvel extrait, daté de 1931, du *Journal inédit* de Valéry Larbaud que donnent les « Nouvelles littéraires » (13 septembre) :

« Il y a tant de gens qui commencent bien, difficiles, et puis ils « coulent » à la façon de certains fromages : un roman facile, des nouvelles, des articles de journaux, une pièce de théâtre, etc. Ainsi Henri Bataille : un très bon recueil de poèmes, et puis du théâtre fabriqué, industriel dans le genre « article riche »; des choses du jour, de l'année; rien pour le lecteur. C'est ce que je crains pour X... depuis que j'ai vu un article

de lui dans un quotidien : une pastille de couleur sur laquelle on verse des litres d'eau. Inexcusable chez un homme qui n'a pas besoin de travailler pour vivre; lamentable dans le cas contraire; mais l'exemple de l'écrivain riche prouve que c'est un instinct, un besoin de se vulgariser, de se rapprocher du grand public, de « couler ».

Sophocle et la critique. — Fernand Chapouthier a publié dans « Critique » (juillet) une importante étude sur *Sophocle philosophe.* Découpons quelques remarques préliminaires sur l'évolution récente de la critique à l'égard de certains Anciens, et de Sophocle en particulier :

« Le retard de la critique à son endroit s'explique par plusieurs raisons. Sophocle est moins près que ses rivaux de l'histoire de son temps. Les allusions historiques abondent dans Eschyle et dans Euripide. (...) Sophocle au contraire plane au-dessus des événements contemporains. Je ne veux pas dire qu'il ne soit pas de son temps, et l'on a pu comparer son Antigone aux jeunes filles athéniennes peintes sur les vases ou sculptées sur les reliefs, mais s'il réflète l'éthique du vᵉ siècle, c'est sans penser à des personnes ni à des faits contemporains; il ne recherche pas l'anachronisme; on ne devine pas à travers ses pièces les remous de l'histoire contemporaine. On conçoit très bien que la philologie du dernier siècle, dont les préoccupations étaient essentiellement historiques, ait eu moins à glaner chez lui. Le mot littérature a deux sens : elle est l'étude des œuvres d'art; elle est, à travers les œuvres, l'étude de la civilisation passée; les textes y sont traités tantôt comme des chefs-d'œuvre, tantôt comme des documents. Les tragédies de Sophocle relèvent essentiellement du premier groupe; il fut négligé par ceux qui portaient leur attention sur le second. (...)

« Il s'y ajoute que l'érudition a déplacé ses curiosités. Soucieuse jadis avant tout d'histoire et de reconstitution exacte du passé, elle ne concevait, selon le mot de Renan, d'admiration qui ne fût historique. Elle incline aujourd'hui vers les idées et les systèmes. Au règne de l'histoire succède le règne de la philosophie.

Encore Mme de Ségur. — Quiconque s'intéresse à la querelle (et elle n'est pas si futile) doit lire l'étonnante lettre de la comtesse de Ségur à Jacques de Pitray que publient « Les Temps modernes » (août) :

« ... Tu crois que ton furet est mort dans un trou; pas du tout, il vit encore; il lui est arrivé ce qui arrive à presque tous les furets; il est entré dans un trou à lapins : il les a massacrés impitoyablement, il a sucé leur sang (car tu sais que les longues dents des furets leur servent à percer les grosses veines des lapins pour sucer leur sang); il s'est enivré, car le sang chaud enivre comme le vin... Des gens qui travaillent près de là, l'ont entendu dire : « ... Moi j'avais heureusement un bon, excellent petit maître (le furet pleure, essuie ses yeux avec sa petite patte et continue d'une voix tremblante) : un maître que j'aimais, qui me faisait sortir, prendre l'air, qui avait la bonté de me lâcher près des terriers de ses lapins; j'en tuais des douzaines, je suçais leur sang, puis je sortais quand je me sentais devenir ivre. »

VARIETES

EN MARGE DES *MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE* ET DES *PROMENADES DANS ROME* : LE CARDINAL DE CLERMONT-TONNERRE ET LE CONCLAVE DE 1823. — Chateaubriand, premier secrétaire d'ambassade à Rome en 1803, se plaignait de ne trouver, pour s'occuper, au retour de ses promenades le long du Tibre, que les « parcimonieuses tracasseries » du cardinal Fesch, son patron, ou les « rodomontades gentilhommières » de l'évêque de Châlons.

Ce dernier personnage n'est autre qu'Anne-Antoine-Jules, duc de Clermont-Tonnerre, nommé en 1782 à l'évêché de Châlons-sur-Marne et dont le siège épiscopal fut supprimé en 1790 (1). Sa soumission au Pape, lors de la conclusion du concordat, le priva de nouveau de ses bénéfices (2). Sans doute est-ce cette impécuniosité momentanée qui valut à Chateaubriand de le rencontrer alors. S'était-il réellement embarqué derrière les attachés d'ambassade dans l'espoir que la ressemblance entre son nom et celui de Pie VII, qui s'appelait « Chiaramonti », l'autoriserait à se réclamer d'un cousinage papal, parenté particulièrement utile dans la Rome de cette époque, surtout si l'on souhaitait voir bien accueillie une demande de pension? Il n'en est pas moins vrai que Consalvi, au nom de Pie VII, le dissuada de continuer à nourrir un espoir mal fondé (3). Comme on pourra en juger par la lettre que nous publions, Mgr de Clermont-Tonnerre n'était pas près d'oublier ce refus. Pair de France en 1814, archevêque de Toulouse en 1820, il reçut le chapeau de cardinal en 1822 et, de ce fait, fut appelé à Rome à la mort de Pie VII en 1823. S'il devait y publier la plus célèbre de ses pastorales sur la suprématie papale — un véritable pamphlet, au dire de Paul-Louis Courier (4) —, il ne resta pas non plus insensible au faste des manifestations qui marquèrent le conclave et l'élection de Léon XII et rédigea pour ses proches ses impressions du moment. Elles ont le double mérite de nous fixer sur les sentiments qui l'animaient alors et aussi d'ajouter à la relation de ces événements dont les *Promenades dans Rome* de Stendhal nous donnent déjà, par le truchement d'une soi-disant traduction de la *Revue britannique*, un si vivant aperçu :

« Vous avez su, écrit-il (5), que nous n'avions été que quinze jours enfermés au conclave (6), ce qui a été un grand bonheur

(1) Ayant siégé aux Etats généraux, il refusa d'adhérer à la constitution civile du clergé et émigra en Belgique, puis en Hollande. Cf. Elisabeth de Gramont : *La Famille des Clermont-Tonnerre depuis l'an* 1070, Paris, 1950.

(2) On se souvient que Pie VII, dans un esprit de conciliation, avait demandé leur démission aux évêques d'ancien régime par le bref *Tam Multa*. Cette décision correspondait aux mesures prises par le premier consul à l'égard du clergé constitutionnel.

(3) Dans une lettre, adressée de Castel-Gandolfo, Pie VII écrivait à Consalvi, s'agissant de Mgr de Clermont-Tonnerre qui souhaitait loger au Quirinal : « Faites-lui bonne mine, comme nous ferons aussi, afin qu'il puisse s'en retourner sinon pleinement satisfait — ce qui est impossible — au moins pas entièrement mécontent » (citée par Crétineau-Joly, *Mémoires du cardinal Consalvi*, Paris, 1864).

(4) *Pamphlet des Pamphlets*.

(5) Lettre extraite de la correspondance inédite du cardinal de Clermont-Tonnerre, adressée à sa nièce Louise de Radepont, appartenant à L. de la Londe.

(6) Le conclave ayant été ouvert le 2 septembre 1823, les cardinaux de la Fare, archevêque de Sens, et Clermont-Tonnerre n'arrivèrent

car il faut assez habituellement plusieurs mois avant que la Providence réunisse elle-même tous les suffrages sur celui qu'elle destine à être le chef de son Eglise; mais elle nous a bien et promptement inspirés, car nous ne pouvions en avoir un meilleur. C'est un saint, un homme d'esprit, fort instruit, qui a du caractère et est homme d'Etat; il a, de plus, une figure céleste et aime beaucoup la France; il vient d'en donner une preuve remarquable en voulant aller chanter lui-même solennellement le *Te Deum* à Saint-Jean de Latran, son église, en action de grâces des succès de nos armées pour la délivrance du roi d'Espagne; ainsi, le premier acte religieux public que le Saint-Père a fait, a été pour la France; la cérémonie a eu lieu dimanche dernier avec la plus grande pompe; et comme il voulait être entouré, en quelque manière, dans cette circonstance, de la France et de l'Espagne, j'ai eu l'honneur de l'accompagner avec un cardinal espagnol dans une belle voiture de parade escortée de la garde noble, d'un escadron de dragons, de chasseurs, de cuirassiers, avec plusieurs voitures de suite et un grand nombre de grenadiers et de valets de pied richement habillés qui marchaient à côté des voitures; car ce souverain, tout à la fois temporel et ecclésiastique, a une belle représentation militaire et une cour brillante. Je vous dirai que le Saint-Père a une tendre affection pour moi; il n'ignore pas que j'ai beaucoup contribué à son élection quoiqu'il ne désirât point, en raison de sa santé, être élevé à cette haute dignité; mais depuis qu'il est pape, il se porte à merveille. Je lui faisais observer avant-hier que c'était une preuve que nous avions suivi les vues de la Providence. Je vous dirai encore que notre Pape est très aimable, qu'il parle bien français, quoiqu'il n'ait été qu'un moment en France; mais il a été nonce dans plusieurs cours où il était fort aimé. Il avait été envoyé par le défunt Pape comme nonce extraordinaire en 1814 pour complimenter le roi sur son retour en France. Mais le cardinal de Consalvi (*sic*), qui voulut être chargé de cette mission arriva et le renvoya honteusement, en lui offrant d'être son secrétaire; par une justice de la Providence qui punit tôt ou tard les intrigants et les humilie, il s'est trouvé qu'à la cérémonie du couronnement le cardinal Consalvi, n'étant plus secrétaire d'Etat et n'étant que cardinal diacre, a été obligé de revêtir lui-même le Pape de ses habits pontificaux, de lui mettre ses souliers et de lui porter la queue pendant toute la cérémonie. Voilà comme la fortune s'amuse quelquefois à jouer

que le 17. Le 28 eut lieu l'élection d'Annibal della Genga qui allait régner sous le nom de Léon XII.

de petits tours aux intrigants de cours; c'est ce qui arriva à mon cher confrère qui a voulu servir l'Autriche et qui joua ici un rôle fort plat. »

Vingt années n'avaient donc pas réussi à atténuer le ressentiment du cardinal. Le jugement qu'il porte sur l'ancien secrétaire d'Etat ne correspond certes pas à la vérité : Consalvi n'était pas l'homme du parti autrichien; la méfiance que marquait Metternich à son égard le prouve suffisamment (7). De même l'amitié que nous aurait témoignée Léon XII semble bien sujette à caution, tout au moins au début de son règne. La sévérité de ses principes ne l'inclinait pas vers notre tournure d'esprit; ayant, de plus, été attaché au long de sa carrière, à des cours opposées à la France, il avait fini par partager leurs sentiments hostiles. C'est seulement en 1829 que Chateaubriand, qui ne fut agréé comme ambassadeur qu'après avoir été longuement interrogé par le Nonce Lambruschini sur ses principes religieux et moraux, pourra écrire : « Les penchants et les vœux du Pape sont évidemment pour la France : lorsqu'il a pris les clefs de Saint-Pierre, il appartenait à la faction des Zelanti; aujourd'hui il a cherché sa force dans la modération. »

En 1829, à la mort de Léon XII, Chateaubriand, qui avait succédé au duc de Laval comme ambassadeur à Rome, et l'archevêque de Toulouse eurent, une fois encore, l'occasion de se retrouver. Cette nouvelle rencontre est consignée dans une suite de lettres — certaines particulièrement spirituelles, quoique dénuées de bienveillance pour notre cardinal — que le lecteur désireux de compléter ces quelques informations trouvera en bonne place dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

L. de la Londe.

(7) Si Consalvi s'était, tout d'abord, montré docile aux instructions du congrès de Vienne, Metternich n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'opposition du secrétaire d'Etat qui doutait de la rectitude des intentions de l'Autriche, désireuse d'intervenir à Naples, lors de la révolution de 1820. C'est en fait le cardinal Albani qui prononça le veto contre le cardinal Severoli au nom de l'Autriche; cette dernière puissance partageant alors ce droit avec la France, l'Espagne et le Portugal.

GAZETTE

La Mettrie et « l'Homme-machine ». — *Mourir d'indigestion, ce n'est point là un titre éclatant au respect de la postérité. Surtout quand on se coiffe du bonnet de docteur et qu'on se flatte d'argumenter avec autorité sur l'équilibre des humeurs. Aussi les railleries posthumes n'ont pas épargné le pauvre La Mettrie qui trépassa le* 11 *novembre* 1751, *pour avoir trop lestement englouti un pâté de faisandeau à la table du comte de Tyrconnel, ambassadeur de France à Berlin. Voltaire, son compagnon d'exil, dénonce le hachis suspect, mais ne s'attendrit guère sur le sort de l'imprudent gourmet. Dans ses lettres à Mme Denis, il trouve surtout occasion de se divertir en songeant aux honneurs catholiques qu'on infligea « bon gré mal gré » à la dépouille du doctrinaire matérialiste. Où Voltaire badine, Diderot s'indigne. Son* Essai sur les règnes de Claude et de Néron *vitupère la mémoire du lecteur de Frédéric qui, se faisant bouffon des princes, compromit la dignité des philosophes. L'impudent La Mettrie « est, dit-il, mort comme il devait mourir, victime de son intempérance et de sa folie; il s'est tué par ignorance de l'art qu'il professait ». Diderot sans doute n'est pas de ceux qui estiment que les défunts ont droit à l'indulgence de la postérité. Son oraison funèbre est rigoureuse en diable. Toutefois l'âpreté de la pointe finale ne se justifie guère. Car, du temps que La Mettrie soignait les gardes françaises, il n'eut jamais le renom de guérir les troupes de Sa Majesté avec de bonnes médecines de cheval. Et si finalement l'auteur de* l'Homme-machine *dut se réfugier en Prusse, c'est que son livre avait le tort de soutenir, à l'endroit des créatures de Dieu, des propositions d'une humilité si blasphématoire que la superbe des chrétiens s'en trouva mortellement offensée.*

Cependant le Malouin Julien Offray de La Mettrie avait, en son jeune âge, étudié pour devenir prêtre et dès la quinzième année, il s'était lancé à corps perdu dans la mêlée des disputes théologiques, au point de susciter l'admiration du clan janséniste. Comme il se voua par la suite aux disciplines scientifiques sous la tutelle de l'illustre Boerhaave, on pourrait croire que ses thèses favorites ont cheminé lentement dans son esprit, avant de trouver leur expression définitive. Erreur, dit la chronique. C'est une expérience

providentielle qui éveilla soudain la vocation du philosophe. Tandis qu'il était encore médecin des gardes françaises, La Mettrie fut, au siège de Fribourg, tourmenté par une fièvre maligne qui jeta dans ses pensées le plus affreux désordre. Cette épreuve lui apporta la révélation tardive d'une humble vérité qu'il avait méconnue pendant sa pieuse enfance. Il put constater enfin que les facultés intellectuelles du plus beau génie sont soumises aux caprices de l'organisme. Mais La Mettrie, fort de son expérience vécue, prétend dépasser les modestes conquêtes des sciences d'observation. Son esprit avide de certitude brûle les étapes et, d'un élan fougueux, arrive promptement aux conclusions extrêmes. L'auteur de l'Homme-machine *en est encore à se proclamer « franc pyrrhonien » qu'on le voit déjà donner, tête baissée, dans un nouveau dogmatisme. Convaincu que « le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher », le dévot émancipé refuse d'admettre l'existence d'un principe spirituel, distinct du corps qu'il anime. Le mot âme n'est plus pour lui qu'un terme vain, tout juste bon à désigner dans la machine humaine le ressort délicat qui règle la marche des pensées.*

Comme au regard d'un néophyte tout prend valeur de preuve, la foi matérialiste de La Mettrie se trouve fortifiée par les spectacles de la vie des camps. Le médecin des gardes françaises observe maint exemple attestant l'influence décisive de l'état du corps : « Voyez ce soldat fatigué! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canon! Son âme n'entend rien... » De même, quand il s'agit de lancer un régiment à l'assaut, on n'insuffle point l'ardeur guerrière avec des harangues pathétiques, invoquant le salut de la patrie ou la gloire du souverain. Il suffit plus simplement de verser au troupier bonne rasade de liqueurs fortes; « alors l'âme, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. » Lorsque La Mettrie contemple de loin l'armée adverse, sa vue est moins nette. Il n'a pas de contact immédiat avec l'ennemi et faute d'expérience directe, il substitue aux observations concrètes d'ingénieuses démonstrations, chargées de mettre en évidence les rapports du physique et du moral. C'est ainsi qu'il ne craint point d'expliquer par le régime alimentaire la morgue et la cruauté de « la nation anglaise qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge et sanglante ». Pleinement justifiée, la remarque serait alarmante pour l'avenir de notre race. Car les Français du siècle présent qui, par dédain du pot-au-feu familial, adoptent trop souvent les coutumes culinaires du peuple britannique, risqueraient ainsi d'altérer leur caractère national. On peut toutefois espérer que l'influence apaisante des pommes frites continuera longtemps encore à limiter dans une certaine mesure les conséquences désastreuses qu'entraînerait pour la gentillesse française l'exclusif usage du beefsteak saignant.

En réalité, ce qui interdit surtout de prendre au tragique les intrépides assertions du théoricien matérialiste, c'est que La Mettrie troque souvent son bonnet de docteur pour la barrette de Scapin. La mystification est un de ses jeux favoris. En tête de l'édition originale de l'Homme-machine, *qu'il publie en 1748, chez Elie Luzac à Leyde, un* Avertissement de l'imprimeur *explique qu'on doit mettre au jour « les arguments contraires aux idées de la Divinité et de la religion » pour retremper la ferveur des fidèles et procurer aux théologiens la gloire d'une réfutation triomphale. Ensuite La Mettrie tire de son sac à malices une magnifique dédicace au spiritualiste Haller, qu'il n'avait jamais vu. Il se félicite pourtant d'avoir suivi les leçons que le maître professe dans la chaire de médecine de Goettingue et il avoue s'être inspiré de son enseignement pour écrire* l'Homme-machine.

Si Haller proteste avec énergie contre le facétieux hommage, Descartes n'est plus là pour écarter l'admiration compromettante de La Mettrie, qui se proclame l'héritier de sa pensée. Peut-être aviez-vous cru que l'auteur du Discours de la méthode *parle sans fard, quand il assure que l'âme est distincte du corps? Pas si bête, le Tourangeau! Il tenait à sa sécurité; mais, déclare La Mettrie, « quoi qu'il chante sur la distinction des deux substances, il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché ». En effet la doctrine secrète de Descartes se dissimule dans les pages fameuses où les animaux apparaissent comme des « automates ou machines mouvantes ». Là encore, vous jugiez apparemment, pauvres béjaunes, que le philosophe avait voulu sauvegarder l'éminente dignité de l'homme dans la création. Mais La Mettrie, qui est autrement subtil, a fort bien compris la valeur de l'analogie suggérée par Descartes. Il n'ignore pas que l'évolution des êtres vivants se poursuit selon un plan uniforme. Car l'exercice de son métier lui donna tout loisir de comparer l'embryon animal et le fœtus humain; c'est, dit notamment le jovial praticien, « ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement ». Au reste, l'homme ne peut qu'être flatté de se voir rangé dans la même classe que l'animal. Sur bien des points en effet, sa machine est loin de posséder tous les perfectionnements souhaitables. « A quatorze, ou quinze ans, observe La Mettrie, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux animaux. » C'est sans doute pour parer à cette défaillance de la race humaine que La Mettrie, en ses derniers jours, prit la peine de composer un* Art de jouir, *où il ressuscite l'abbé de Chaulieu et d'une plume indulgente autorise l'inceste.*

Voilà donc, pareil à l'animal de Descartes, l'homme de La Mettrie devenu une horloge « construite avec tant d'artifice et d'habi-

leté, que si la roue qui sert à marquer les secondes vient à s'arrêter, celle des minutes tourne et va toujours son train ». Pour séduisante qu'elle soit, la métaphore comporte plus d'un risque. Car le style figuré recèle des traîtrises dont un philosophe prudent ne saurait trop se défier. Qui dit horloge suppose un horloger. Mais La Mettrie est bien résolu à laisser le Dieu des sectateurs de Locke dormir oisif dans son mythique empyrée. Pour débrouiller le chaos initial, il tire de l'ombre une mystérieuse Nature qui reçoit soudain, avec les honneurs sacrés de la majuscule, la dignité de puissance souveraine. Dès lors tranquille à peu de frais, l'auteur de l'Homme-machine *explique en quelques pages la formation des êtres et des mondes. D'abord « la matière se meut par elle-même ». Puis du mouvement on passe sans effort à la sensibilité. Ce tremplin une fois conquis, ce n'est plus que jeu d'enfant de s'élever de la sensation à la pensée, puisque « l'âme raisonnable n'est que l'âme sensitive appliquée à contempler les idées et à raisonner ». La Mettrie qui composa un* Traité du vertige *ne redoute pas les sauts périlleux. Parti de l'observation du corps humain, il se juge en droit de conclure à la dernière page de* l'Homme-machine *qu' « il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée ». Des formules semblables se rencontreront plus d'une fois sous la plume de Diderot, qui est coutumier de ces audaces. On aimerait donc voir l'auteur du* Rêve de d'Alembert *traiter La Mettrie avec quelque mansuétude. Mais, comme chacun sait, le génie conscient de son originalité garde toujours, entre autres privilèges, le droit de faire prompte et sommaire justice d'un précurseur encombrant.* — HUBERT FABUREAU.

Au Mercure de France. — *Le roman de Paul Pilotaz,* La Part de Ciel, *annoncé dans le dernier numéro du* Mercure, *a paru en octobre* (Bibliographie de la France, *n° 41, 12 octobre*).



Cri des Profondeurs : *tel est le titre auquel s'est arrêté Georges Duhamel pour son dernier roman, également annoncé dans notre dernier numéro. Le livre paraîtra à la fin de novembre.*



En novembre également sera mis en vente en librairie le nouveau roman de Henri Queffélec. Le titre définitif est Tempête sur Douarnenez.

De ce gros livre de 400 *pages il sera tiré* 25 *exemplaires sur vélin de Rives et* 150 *sur Alfama du Marais. Les Sélections Lardanchet, de Lyon, en font en outre exécuter un tirage spécial, réservé aux adhérents de leur club.*

De Tempête sur Douarnenez *on a pu lire un passage caractéristique dans les* Nouvelles littéraires *du 18 octobre. A juste titre les* Nouvelles *ont pu souligner l'actualité donnée au récit par le conflit, parfois violent, qui oppose en ce moment les pêcheurs de plusieurs ports bretons.*



Sous presse, un nouveau livre de nature de Marcel Roland : Appel du Bercail. *C'est le dixième volume du cycle « Vues sur le Monde animal ». Le neuvième,* Les Bêtes nous parlent, *avait paru en 1949; le huitième,* Les Conquérents ailés, *en 1947. Un extrait d'*Appel du Bercail *a paru dans le numéro du 1er septembre du* Mercure, *sous le titre « Dépiquage ».*



Ensuite paraîtra, d'Albert Henry, Langage et Poésie chez Paul Valéry, *travail critique d'un linguiste. L'ouvrage est divisé en deux parties : une étude sur la langue poétique de Valéry, et un lexique.*



Le Voyage de Patrice Périot, *roman de Georges Duhamel, publié en novembre 1950 et déjà traduit en Grande-Bretagne et en Italie, va paraître en espagnol aux éditions J. Peuser de Buenos-Ayres, et en japonais aux éditions Iwanami-Shoten de Tokio.*



Léon Bloy connaît à l'étranger une audience sans cesse grandissante, notamment dans les pays de langue allemande, où plusieurs éditeurs se disputent les récentes Pages de Léon Bloy *choisies par Raïssa Maritain et présentées par Jacques Maritain.*

L'Ernst Klett Verlag de Stuttgart a donné tout dernièrement une traduction de La Femme pauvre.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8755 — 1951
Dépôt légal : 4e trimestre 1951.



CH. BLANCHARD
Les Ponts coupés

•

SERGE DUMARTIN
Le beau Hasard

•

PIERRE GASCAR
Le Visage clos

•

YASSU GAUCLÈRE
La Clé

•

J.-P. MILLECAM
Hector et le Monstre

•

PIERRE MOINOT
Armes et Bagages

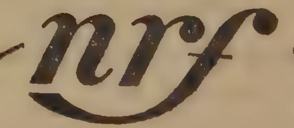
•

MOULOUDJI
La grande Sortie

•

CHARLES ROHMER
L'Autre

néo



'oici un ouvrage célèbre et peu connu. Publié pendant cupation, en zone sud, présenté aujourd'hui dans sa véri- le édition publique par M. Henri Martineau, ... il est le nier livre, et comme le testament, d'un esprit qui fût enu l'un des guides de notre après-guerre. (MAURICE DEAU, *Mercure de France*).

Le très beau livre de Jean Prévost... C'est une œuvre singulièrement riche... Elle restera chère à tous ceux qui savent que Jean Prévost avait l'étoffe d'un véritable humaniste et qu'il a été l'un des héros les plus représentatifs de la Résistance (*Le Parisien libéré*).

La présente réédition, en rendant à un penseur vigoureux qui est sien, satisfait un souci de justice, en même temps 'elle est un hommage à un écrivain dont la perte fut une plus lourdes que subirent, pendant la dernière guerre, lettres françaises (JACQUES DE LAPRADE, *Arts*).

Dire qu'il y a là, à propos de chaque ouvrage de Stendhal, tout ce qui s'y peut le plus finement rapporter n'est que rendre justice à cette étude dont la valeur est éclatante (*L'Aurore*).

Je ne crois pas que personne soit allé plus loin que Jean évost dans la haute critique des œuvres du plus grand, peut- e, des romanciers français... Ce n'est pas sans fierté qu'on un livre qui — par ce style si particulier à l'essai, auquel uls les écrivains de notre pays sont parvenus — est une uvelle illustration de notre originalité nationale (RAOUL DRÉ, *L'Echo du Maroc*).

...Ladite chapelle a donc ses prêtres de premier plan. Le plus fort est l'auteur de ce livre-ci... livre irremplaçable... (ARMAND LANOUX, *Contacts*).

Le plus digne continuateur de la lignée stendhalienne pour- nt féconde depuis Barrès et Bourget (ANDRÉ BILLY, *Le garo*). — Un livre-clé indispensable à quiconque étudie endhal (*Le Divan*). — Admirable livre... irremplaçable ide... (CLAUDE ROY, *Les lettres françaises*). — L'œuvre iîtresse de Jean Prévost (*Opéra*). — Ce magnifique essai *aris-Normandie*). — Un livre dense et suggestif comme il t à souhaiter qu'on en consacre un à tous les écrivains de dis et de naguère (*La Flandre libérale*). — Ce livre est chef-d'œuvre de la critique contemporaine (DOMINIQUE MON-FERNANDEZ, *La Gazette des Lettres*).

Sa faculté d'observation est étonnante de vie et d'acuité. Les portraits d'hommes célèbres que l'on trouve sous sa plume sont un des trésors de documentation directe de ce *Paris en 1830;* et les propos qu'il recueillit de leur bouche n'en sont pas un moins précieux (EDOUARD MARTINET, *La Tribune de Genève*).

Un document très précieux pour l'histoire littéraire et pour l'histoire tout court, et toujours vivant... (Juste Olivier) voit mieux et plus que d'autres (PHILIPPE JACCOTTET, *La nouvelle revue de Lausanne*).

Ce premier contact avec Paris nous montre un Juste Olivier doté d'un véritable talent de reporter... Le *Journal* de 1830 atteste la maturité précoce et l'œil sûr d'Olivier... Rien n'échappe à sa prunelle... (JEAN NICOLLIER, *Gazette de Lausanne*.)

Cette lecture... est passionnante (PAUL CHAPONNIÈRE, *Journal de Genève*).

C'est singulièrement attachant. Au hasard de ses notations, Juste Olivier nous livre le trait vif qui nous restitue soudainement non plus le portrait, mais le modèle lui-même (JEAN VALSCHAERTS, *La Gazette de Charleroi*).

... Un scrupule d'exactitude qui donne une valeur exceptionnelle à son journal : c'est un témoignage et c'est un reportage (*Combat*).

Esprit droit, plume ferme, témoin de bon sens... Il rapporte des propos curieux, il abonde en réflexions fines... Des ombres y retrouvent vie et chaleur (JANE ALBERT-HESSE, *Franc-Tireur*).

Ces pages, en prise directe, ont la résonance de la vie même... De l'authenticité pittoresque et convaincante (*Ce Matin — Le Pays*).

Les notes les plus fidèles, les plus empreintes de simplicité et les plus riches d'observations que nous ait laissées un témoin de cette passionnante époque (*France-Soir*).

Son témoignage n'est jamais banal (*Le Parisien libéré*).

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1951